This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

No. 9895

Fr 14.97.51

Harvard College Library

THE GIFT OF

WILLIAM BAYARD CUTTING, JR.

(Class of 1900)

OF NEW YORK

ALPHONSE
PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VI^E ARROND^T
LIBRAIRIE
ANCIENNE
D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS
FRANÇAIS
ETRANGERS

MES SOUVENIRS

DE 1814 ET 1815.

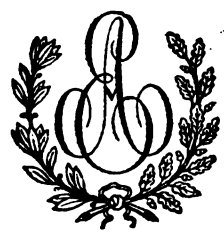
MES
SOUVENIRS
DE 1814 ET 1815.

PAR M. *** / Rebaul

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE TURIN.

.... Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?
LA FONTAINE.

A. J. Rebaul.

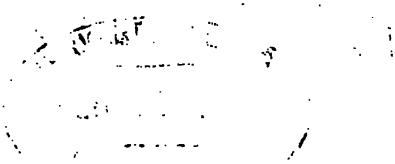


PARIS,

A. EYMERY, LIBRAIRE, RUE MAZARINE, N° 30.
DELAUNAY et PONTHIEU, Libraires, au Palais-Royal.

1824.

Fr 1487.51



Cutting fund

AVIS

DE L'ÉDITUER.

Ne voulant pas nous en rapporter à notre seul jugement sur l'ouvrage anonyme que nous publions, nous croyons devoir imprimer ici la lettre suivante écrite à l'auteur, par un littérateur, justement célèbre, qui l'honorait de son estime, et dont la perte a été aussi vivement sentie à la Chambre des pairs et au Conseil privé du Roi, qu'à l'Académie française.

« J'ai lu, Monsieur, avec le plus grand « plaisir, et le premier de vos articles inséré « dans le Conservateur, et le second qui vient « de paraître dans le journal officiel. Je vous « ai reconnu sans peine. Tout est du bon « temps et de la bonne école, la pureté des « principes et la sagesse du style.

« Le marquis de Fontanes. »

Paris, le 13 janvier 1820.

Cette lettre *du Grand-Maître*, ne porte, à la

vérité, que sur deux fragments des Souvenirs, qui ont déjà été insérés dans les journaux; mais elle nous a paru un préjugé favorable pour tout l'ouvrage, et nous osons espérer que le Public en concevra cette opinion.

A. EYMERY.

MES SOUVENIRS

DE 1814 — 1815.

Le 31 mars 1814 me surprit dans les états de Gênes, administrant une petite province dispersée sur l'Apennin. J'occupais cette place depuis 1807. Le décret qui m'y avait nommé était daté de Varsovie. La nouvelle de l'entrée des alliés à Paris ne parvint aux Français jetés au-delà des Alpes, que le 15 avril, au moment où tous leurs regards étaient fixés sur le Prince Eugène qui, sous les murs de Plaisance, semblait vouloir défendre les rives du Pô. Telle était la force des illusions politiques, semées à dessein autour de nous, qu'avant la défection de Murat, au moment où les empereurs et les rois de l'Europe marchaient sur Paris, on voulait nous représenter l'armée d'Italie sur la route de Vienne, menaçant cette capitale et opérant ainsi la plus étonnante diversion.

La prise de Paris, en réduisant à l'extrémité Napoléon, ne servit qu'à me rappeler que lui seul avait eu mes serments, et que je devais les remplir dans le poste périlleux où ce grand événement me plaçait. Je voyais en lui, non le conquérant et le despote, mais l'homme qui avait enchaîné la ré-

volution et qui, par ce grand acte de force et d'habileté, avait bien mérité des rois et des peuples. Il avait dit à cette révolution, comme jadis Canut, roi d'Angleterre, à la mer sur la grève de Southampton, où il s'était fait dresser un trône pour prendre possession de cet élément : « Sache que « tu es ma sujette, que la terre où je suis est à « moi, et que jusqu'ici personne n'a été rebelle à « mes volontés. Je te commande donc de demeurer « où tu es, sans passer outre, ni être assez hardie « pour approcher de mon trône. » Une vague renversa le trône du prétendu dominateur de l'Océan, et le couvrit de son écume; mais la révolution obéit en sujette à Napoléon. Non seulement elle s'est arrêtée devant lui, de crainte ou d'admiration; mais il l'a fait rétrograder à grands pas.

Comme il fallait un continuateur non au conquérant ni au despote, mais au maître de la révolution, et qu'un pareil successeur n'était pas aisé à trouver, il était bien permis, après sa chute, d'avoir quelque inquiétude pour la France et pour l'Europe, quoiqu'il les eût cruellement tourmentées.

Le 19 avril, Gênes capitula, après un simulacre de siége. Cette ville se rendit aux Anglais, sous la promesse solennelle de Lord Bentink, que l'ancienne république serait rétablie. Le congrès de Vienne a réuni la république qui voulait renaître, au royaume de Sardaigne, auquel elle porte toute l'antipathie et toute la haine, si communes surtout en Italie, entre deux peuples rivaux et voisins.

Paris au pouvoir des étrangers, Gênes en celui des Anglais, il ne me restait, dans l'ignorance absolue où j'étais de ce que l'on concluait à Fontainebleau, qu'à me retirer au fort de Gavi, situé à deux lieues de ma résidence, et faisant partie de mon petit gouvernement. J'avais été chargé de son approvisionnement; il était armé pour soutenir un siége; je me disposais à aller m'y enfermer avec toute ma famille, lorsqu'il s'y passa un événement qui peut offrir quelque intérêt.

Le commandant de ce fort était un colonel corse, nommé Coli. Il était en disgrace et dans ce poste ignoré, pour avoir, n'étant encore que simple officier, épousé, contre le vœu de la famille Bonaparte, une demoiselle de son île, qu'on réservait à de plus hautes destinées. C'était la petite-fille de la nourrice de Napoléon que lui-même, en sortant de l'École militaire, avait tenue sur les fonds de baptême, et à laquelle il avait donné le nom de Faustine. J'ai vu cet extrait de baptême signé Napoléon, dix ans avant que ce nom devînt si imposant et si célèbre. J'ai vu aussi l'aïeule de Faustine; elle était plus qu'octogénaire, et vivait à Gavi, avec ses enfants, d'une pension de 3,000 fr, que lui faisait Napoléon, et dont j'ai long-temps ordonnancé le payement. Condamné à languir dans ce commandement, Coli s'y était lié d'une étroite amitié avec le nommé Vassali, homme de résolution, d'habileté et d'une grande influence dans le canton. La veille qu'il avait été s'enfermer dans son fort,

une sortie, et la conduit lui-même malgré sa blessure. Vassali, à la tête de ses paysans armés, s'avance contre lui; un combat s'engage; Coli en dirige l'action principale du côté de Vassali et de son fils unique, jeune homme de 17 ans, qui combattait à ses côtés. Dès qu'il les vit tous deux enveloppés, Coli crie à ses soldats: «Epargnez le père, je ne veux que le fils.» Aussitôt le jeune Vassali est enlevé et conduit au fort, malgré la résistance la plus opiniâtre de son père. Qu'on se peigne son désespoir, en annonçant à sa femme que leur fils était le prisonnier de Coli. Furieuse et égarée, elle vole jusqu'aux derniers postes, demandant à grands cris son fils, son cher *Pietrino*. Les soldats la repoussent et lui crient du haut des remparts: « Votre fils est condamné à mort, il va être exécuté. » Elle entend le roulement des tambours et une décharge de mousqueterie; elle ne doute pas de la fatale exécution. Elle tombe inanimée, et on la ramène à son époux. Ils pleuraient tous deux la mort de leur fils, leur unique espérance, lorsque Coli le leur renvoie plein de vie et se louant beaucoup de la manière dont il avait été traité au fort.

Deux jours après, les ordres du ministre de la guerre étant parvenus officiellement à cet homme d'honneur, il rendit la place qu'il ne devait plus défendre. Les officiers anglais auxquels il la remit, donnèrent les plus grands éloges à sa valeur et à sa fidélité; ils le firent escorter jusqu'à Gênes, où un de leurs vaisseaux le conduisit en Corse; ils avaient

pris plaisir à converser avec la nourrice de Napoléon, qui leur racontait les particularités de son enfance; et ils la traitèrent, ainsi que sa petite-fille, avec les plus grands égards. Vassali n'obtint pas le même accueil.

Pendant cette espèce de siége du fort de Gavi, qui n'est point imprenable, quoique les Génois prétendent qu'il n'a jamais été pris, j'avais à soutenir dans ma résidence tous les assauts qu'une populace effrénée livre toujours, au moment d'une révolution, à tous ceux qui ont été revêtus d'un pouvoir qui n'est plus. Malgré les efforts des notables de la ville qui se joignirent à moi, pour repousser des hommes avides de sang et de pillage, mon hôtel était déjà en leur pouvoir, et le drapeau génois, qui ne devait pas flotter long-temps, était déjà arboré à toutes mes croisées, lorsque je reçus l'ordre de quitter ce champ de bataille, et de rentrer en France par Alexandrie.

Ici je dois payer un tribut de reconnaissance à une famille qui, long-temps mon ennemie, au lieu de l'être du gouvernement qui l'avait tourmentée, vint à moi, dans ce moment de danger, et m'entoura de son influence et de sa popularité. Riche, nombreuse et puissante, elle aurait pu profiter de l'insurrection et la diriger au gré de sa haine et de sa vengeance; mais elle oublia son ressentiment et forma autour de moi une garde vigilante et impénétrable. L'insurrection qui durait depuis quelques jours, venait enfin d'être

appaisée par un accident tragique que l'on prit pour un coup du Ciel. Comme dans ce pays, les grandes joies et les grandes douleurs du peuple s'annoncent et s'expriment par le son des cloches, les plus ardents volèrent au clocher de la cathédrale, à la première nouvelle de l'entrée des alliés à Paris. Là, ce fut à qui s'emparerait le premier des cloches. Un combat aérien s'engage entre eux; ils se heurtent, se poussent, et le plus intrépide sonneur, chef de la révolte, tombe du haut du clocher, et s'empale sur la croix d'un tombeau qui était au bas. A ce spectacle, la populace effrayée se calme et se retire dans le plus grand silence; un prêtre accourt pour administrer le supplicié; il était sans vie. Cette mort, privée du secours et des pardons de la religion, lui parut le signe le plus certain de la colère du Ciel. Le peuple rendu à la tranquillité et à ses habitudes ordinaires, je ne m'occupai plus que des préparatifs de mon départ. Dès qu'ils furent achevés, je voulus me trouver encore une fois au milieu des notables qui venaient de me donner une si grande preuve d'attachement. Le conseil municipal s'étant assemblé, je m'y rendis et, après avoir remercié en particulier tous ses membres de ce qu'ils avaient fait la veille pour eux et pour moi, je leur tins à peu près le discours suivant:

« Avant de nous quitter, Messieurs, permettez-« moi de vous retracer tout ce qu'a fait l'administra-« tion française, pendant les huit ans qu'elle a régi « votre pays. Ce tableau, mêlé de mal et de bien,

« ne peut manquer de vous intéresser, et le mo-
« ment où il vous est présenté vous répond de sa
« fidélité.

« Vous avez appartenu à un empire qui a eu le
« sort de tout ce qui est violent et précipité. Vous
« avez eu beaucoup à gémir sous le poids des cons-
« criptions; mais ce fléau vous a été commun avec
« toute la France et toute l'Europe. D'ailleurs, nous
« avons opposé à ses ravages un préservatif répa-
« rateur; je me glorifie de vous avoir apporté la
« vaccine; il n'est pas un hâmeau de la Ligurie, dé-
« pendant de mon administration, où je n'aie fait
« pénétrer cette précieuse découverte; vous m'avez
« vu, chaque printemps, parcourant à pied toutes
« vos montagnes, avec un homme de l'art, muni du
« salutaire vaccin. Le pasteur, dont j'étais l'ami,
« nous attendait et avait prévenu favorablement
« ses paroissiens. A peine la cloche du village avait
« annoncé notre arrivée, que toutes les mères, char-
« gées et suivies de leurs enfants, venaient elles-
« mêmes les présenter au vaccinateur: mes efforts
« ont été si heureux et si connus que le gouverne-
« ment m'a décerné deux récompenses honorifiques
« auxquelles vous avez applaudi.

« Vous avez souvent murmuré contre nos lois fis-
« cales de l'enregistrement, mais vous vous êtes tou-
« jours félicités de notre régime conservateur des
« hypothèques, sauve-garde de toutes vos fortunes.

« Avant nous, vous ne jouissiez d'aucune sûreté
« publique ni privée. Les portes de vos villes osaient

« à peine s'ouvrir, même pendant le jour, tant elles « étaient assiégées par des brigands armés; aujour- « d'hui elles ne sont pas fermées, même la nuit, et « votre repos n'est jamais troublé. Le passage de la « Bocchetta était le repaire de ces brigands; il avait « une réputation effrayante pour tous les voyageurs « de l'Europe; nous avons rendu cette route aussi « sûre que toutes celles de la France.

« Nos lois ont encore plus fait pour la conserva- « tion et l'honneur de vos familles : des mariages « secrets, favorisant toute espèce de désordres, « vous enlevaient vos fils et vos filles, et formaient « des liens sanctionnés par la religion et presque « toujours désavoués par vous. Notre code a rétabli « la puissance paternelle, et ce scandale ne peut « plus reparaître.

« Votre religion, qui est la nôtre, a toujours reçu « nos respects et nos hommages; ses ministres ont « toujours été protégés et honorés par nous.

« Vos cathédrales, vos églises, ont conservé tous « leurs biens et les ont même augmentés par de « nouvelles dotations. Les curés des campagnes, « pauvres et utiles comme ceux de notre France, « ont reçu un traitement annuel de 600 francs, sans « perdre la dîme volontaire que leurs paroissiens « ont voulu toujours leur offrir.

« Plusieurs branches de votre administration in- « térieure ont reçu aussi des améliorations impor- « tantes. Vos églises si belles et si fréquentées étaient « les foyers de tous les miasmes putrides. La prière

« était souvent interrompue par de délétères exha-
« laisons. Nous vous avons engagés à porter loin des
« vivants la demeure des morts. Vous avez cons-
« truit des cimetières dans des lieux solitaires ;
« vous les avez plantés de cyprès et de platanes ;
« vous les avez entourés de tout ce qui peut ajouter
« au respect pour vos pères et vos amis qui ne sont
« plus ; des autels y ont été élevés ; la population,
« d'abord contraire à ces établissements, a été sen-
« sible aux soins religieux que nous avons pris de
« son dernier asile, et elle y porte déjà ses pleurs
« et ses offrandes.

« Vos prisons étaient le tombeau des vivants, et
« accusaient votre gouvernement républicain d'in-
« humanité ou d'une coupable négligence. En y
« entrant, l'innocent comme le coupable était privé
« d'air, de mouvement et de consolation ; aujour-
« d'hui vos prisons sont de vastes ateliers traver-
« sés par des cours spacieuses, où l'air et la lu-
« mière pénètrent de toutes parts : le détenu y res-
« pire comme dans les champs ; il y trouve du tra-
« vail qui abrège encore sa détention et lui fait
« acquérir un petit pécule si utile au moment où il
« recouvre sa liberté. Il y trouve même une eau sa-
« lubre qui le lave et le rafraîchit. Un oratoire reçoit
« ses prières et ses repentirs ; il jouit des bienfaits de
« la religion et de l'humanité.

« Je ne vous parlerai pas des monuments de gloire
« que la valeur française a élevés sur votre territoire,
« et qui, déjà devenus historiques, seront bientôt

« visités par les voyageurs que vous guiderez vous-
« mêmes vers nos trophées. Je ne veux vous parler
« que des monuments d'utilité publique.

« La rivière de la Scrivia, qui descend de vos mon-
« tagnes, interrompait souvent vos communications
« avec l'Italie; vous devez à la France le pont sur
« lequel vous traversez à présent ce torrent impé-
« tueux.

« La Bormida, qui a vu si souvent sur ses bords
« nos armées victorieuses, vous présentait les
« mêmes dangers et les mêmes obstacles; la France
« y a encore jeté, devant la fière Alexandrie, un pont
« superbe, digne de celui qu'elle a sur le Tanaro.

« Nous vous avons apporté tous les arbustes et
« arbres étrangers acclimatés en France par nos
« plus célèbres agriculteurs. Nous en avons formé
« des pépinières; cette intéressante colonie est déjà
« naturalisée parmi vous; vous en avez orné vos
« promenades publiques qui étaient sans ombrage;
« vous en couvrirez vos montagnes, que la méchan-
« ceté de vos voisins accuse d'être toujours nues et
« stériles. Puissent ces hôtes paisibles vous rappeler
« les premières mains qui les ont plantés sur votre sol!

« Nous vous préparions d'autres établissements;
« nous formions d'autres projets d'amélioration, que
« des revers plus étonnants que nos succès ont dé-
« truits pour jamais; mais non : ils seront exécutés
« par le gouvernement qui va nous succéder. Puissiez-
« vous, en recouvrant votre ancien gouvernement,
« jouir long-temps de la paix qui peut seule le

« faire fleurir, et que Napoléon n'a pas su donner à « l'Europe! Puissiez-vous y recouvrer l'indépendan- « ce et le rang que vos ancêtres ont long-temps « obtenus dans les deux mondes! »

Ils firent les mêmes vœux pour la France; et nous nous séparâmes comme des amis qui entrevoient une longue absence.

Le 20 avril, j'appris l'abdication de Napoléon, sa retraite à l'île d'Elbe, et l'avénement de Louis XVIII au trône de ses pères. Un seul de ces évènements eût suffi pour m'agiter de mille sentiments contraires; qu'on juge de l'effet que produisirent sur moi les trois ensemble, me parvenant à deux cents lieues du théâtre où ils se passaient.

Je fixai irrévocablement mon départ au lendemain; la nuit fut aussi tranquille que le jour qui l'avait précédée: le peuple était entièrement rentré dans le devoir et l'obéissance. A mon lever, je trouvai une députation du conseil municipal, qui était chargée par ses collègues de m'accompagner jusqu'à Alexandrie. J'acceptai avec reconnaissance cette escorte d'honneur et de bienveillance. Au moment de monter en voiture, on m'annonça deux voyageurs dont l'arrivée imprévue avait fait beaucoup de sensation dans la ville. C'étaient deux colonels dont un français, et l'autre autrichien, venant tous deux de Turin et se rendant ensemble à Gênes. Ils avaient la même mission de leur gouvernement respectif: ils venaient faire connaître les événements, surtout la convention du prince Eugène, et faire cesser les hos-

tilités sur toute la ligne des Apennins. Je leur appris la capitulation de Gênes et la prise de possession par les Anglais. Ce dernier événement parut affecter le colonel autrichien. Il me sembla qu'il s'attendait à prendre possession de cette ville, au nom de l'empereur son maître, comme quelques jours après il le fit d'Alexandrie.

Gênes, au pouvoir des Autrichiens, eût-elle été traitée plus favorablement et plus selon ses vœux, qu'elle ne l'a été au congrès de Vienne, étant au pouvoir des Anglais? L'amour et l'importance de cette conquête, sa contiguité avec le duché de Toscane où règne un archiduc, n'auraient-ils pas pu engager l'empereur d'Autriche à plaider la cause de son ancien gouvernement et de son indépendance ?

Je ne répondrai pas à ces deux questions; mais je ne puis m'empêcher de remarquer que le sort des états, ainsi que celui des particuliers, tient souvent à des causes bien légères. Le colonel autrichien arrivé à Gênes, deux jours avant sa capitulation, s'en serait emparé et aurait peut-être ainsi changé la destinée de cette ville et des états qui en dépendent.

Le colonel français portait la cocarde blanche. Ce signe du retour des Bourbons que je n'avais vu que dans mon enfance, et qui reparaissait, après vingt ans de proscription, réveilla en moi mille souvenirs de notre histoire et presque de nos familles. Le panache de Henri IV sembla frapper mes regards. La patrie, que je n'avais encore vue que sous un aspect terrible et menaçant, m'apparut sous

un jour plus doux. Je crus cependant ne devoir pas encore arborer la couleur des fils du bon Henri. Je pensai qu'il y aurait de la lâcheté à abandonner, sur une terre étrangère, le drapeau que nous y avions apporté, et que nous avions entouré de tant de respect et de grandeur. Ce changement subit de bannière n'aurait paru à mes administrés, qui n'étaient plus Français, qu'un acte de faiblesse, ou du moins de légèreté. Je ne voulus pas imiter la conduite du préfet d'un département voisin, qui, au premier bruit de la chute de Napoléon, sans avis officiel, arbora la cocarde blanche, fit proclamer Louis XVIII, et qui, le 15 mars suivant, vola à la rencontre de Napoléon jusqu'à Lyon, et accepta de lui une préfecture, avant même qu'il fût sorti de cette ville.

Les deux voyageurs continuèrent leur route sur Gênes dans une situation et des sentiments bien différents qui se peignaient sur leurs physionomies. L'un avait une contenance ferme, mais morne et silencieuse : il se prêtait à regret à la mission qu'on lui avait donnée. L'autre respirait le triomphe avec d'autant plus d'abandon, qu'il était nouveau pour lui. Il se conduisit cependant devant nous avec autant d'honnêteté que de modération. Je leur donnai un laissez-passer pour traverser Gavi. Le colonel de ce fort, du haut de son rocher, comme le magicien Atland de l'Arioste, arrêtait tous les voyageurs et interceptait toute communication. Mais, à la faveur de ce passeport, ils purent gravir la Bocchetta et arriver à Gênes.

Le 22 avril, je quittai pour toujours la ville et la province où j'avais résidé pendant 7 ans, comme agent du gouvernement français; je ne m'en éloignai pas sans quelques regrets; j'emportai et je laissai plus d'un heureux souvenir. Je me rappellerai long-temps que c'était un jour de dimanche, et que le peuple, près d'aller à vêpres, remplissait la place qui est devant la cathédrale et que ma voiture traversa. Ce peuple était aussi respectueux et aussi tranquille que je l'avais vu, quelques jours auparavant, agité et menaçant. Du sein de cette multitude, étonnée de mon départ, sortirent quelques cris auxquels je répondis de tous mes vœux, et qui contrastaient bien avec ceux de guerre et de révolte, qu'elle avait naguères proférés. «Vive la paix! » s'écriait-on sur mon passage. «Ah! mes amis, leur répondis-je, qu'elle vive ou plutôt qu'elle renaisse parmi nous, cette bonne déesse qui semblait perdue pour l'Europe! qu'elle soit à jamais fixée parmi vous! »

C'est en formant ces vœux que je franchis les portes et que j'arrivai à Alexandrie. J'avais salué en passant, la modeste colonne qui était encore debout sur la grande route, et qui disait aux voyageurs: «Ici, le 14 juin 1800, les Français commandés par le premier consul ont gagné la bataille de Marengo.» Je dis un éternel adieu aux milliers de braves ensevelis dans cette plaine illustrée par leur valeur. Je vis l'arbre sous lequel le général Desaix avait rendu le dernier soupir: on le nomme avec respect l'arbre Desaix. En pensant à ces illustres morts, et aux

événements qui se passaient en France, je me disais: « Puissent les Français, pour satisfaire leurs mânes, reconnaître toujours qu'ils ont péri pour la gloire de la France! »

Je traversai avec orgueil le hameau si long-temps ignoré, qui a donné son nom à cette bataille à jamais célèbre. Comme il était paisible alors! La vieille tour qui le domine était couverte d'une nuée de pigeons qui y élevaient leurs douces familles. Le ruisseau qui serpente dans cette plaine, au pied de la tour, et qui, sans hyperbole, fut teint du sang des guerriers des deux armées, et encombré des cadavres des hommes et des chevaux amoncelés pêle-mêle, coulait pur et limpide sous des berceaux de saules et de mûriers; des troupeaux paissaient sur ses deux rives; le laboureur y traçait de faciles sillons et me rappelait ces beaux vers de Virgile, si heureusement traduits par Delille.

Un jour le laboureur, dans les mêmes sillons,
Où dorment les débris de tant de bataillons,
Heurtant, avec le soc, leur antique dépouille,
Trouvera sous ses pas des dards rongés de rouille,
Entendra retentir les casques des héros,
Et d'un air effrayé contemplera leurs os.

A Alexandrie, mon escorte municipale me quitta; nos adieux furent ceux de l'amitié; je la chargeai d'exprimer à ses compatriotes toute ma reconnaissance. Dans cette ville, devenue un des boulevards du grand empire, je vis tomber, comme d'elles-mêmes, sur la place d'armes, du haut du palais impérial,

ces aigles si redoutables, qui avaient si long-temps épouvanté le monde. Elles tombaient sous les yeux d'une garnison nombreuse qui les avait portées sur ses étendards dans presque toutes les capitales de l'Europe. La population mêlée avec cette garnison contemplait cette grande vicissitude de la fortune, les yeux mornes et dans un étonnement qui n'était pas sans douleur; elle ne pouvait sitôt oublier que Napoléon avait versé des trésors dans son sein, et qu'il y laissait des monuments durables d'une puissance éphémère. Elle l'avait vu naguère, dans ce même palais, entouré de tout ce que l'imagination peut peindre d'éclat, de pouvoir et de fortune.

Je fus visiter le général D*** qui commandait à Alexandrie depuis dix ans, et qui a rendu à cette ville d'éminents services. Outre la plus exacte discipline qu'il a su toujours maintenir parmi les troupes, outre la plus rigoureuse justice qu'il rendait aux habitants, dans leurs démêlés avec les soldats, il a purgé ce territoire des brigands qui l'infestaient, et les a poursuivis dans leurs derniers retranchements avec le glaive de Mars et celui de Thémis. Un de ces brigands a obtenu de la célébrité: son nom était Maïno; mais il se faisait appeler l'Empereur des Alpes. Il a signé de ce titre plusieurs proclamations qu'il avait fait afficher sur la route. Il avait dévalisé le général Milhaud, le commissaire extraordinaire Salicetti; et, dans les jours de représentations ou de grande revue de sa bande, il paraissait avec les uniformes et toutes

les décorations qu'il leur avait enlevés. Il n'a jamais été pris; attaqué par la gendarmerie dans le village de la Spinetta, où il était né, il se défendit seul comme un lion, tua plusieurs gendarmes, et fut tué à la fin dans sa maison, à laquelle on avait mis le feu. Le gouvernement n'a pas permis qu'elle fût rebâtie; Maïno n'avait que vingt-cinq ans.

Le général D*** est sans contredit un de nos généraux les plus instruits; il occuperait une place aussi distinguée dans un conseil d'état que dans un conseil de guerre. Il est versé dans l'histoire, et possède tous les auteurs de l'antiquité; il lit Polibe et Homère, comme Racine et Voltaire. Je l'avais vu souvent, moins à cause de la proximité où j'étais d'Alexandrie, et des rapports de services que j'avais avec lui, qu'à cause de la liaison qu'il entretenait avec un de mes parents, qui comme lui avait fait ses premières armes dans le régiment de Barrois, où ils étaient tous deux sous-lieutenants. Sa conduite, dans les derniers moments, fut d'autant plus remarquable par sa sagesse, que le gouvernement l'avait toujours négligé et le tenait comme exilé dans ce commandement. Les Alexandrins lui montrèrent bien dans cette circonstance toute l'estime qu'ils lui portaient. Il sortit de cette forteresse, non comme un général battu ou qui a capitulé, mais comme un ami qu'on regrette et qu'on voit avec peine s'éloigner. Le corps municipal et tous les notables l'accompagnèrent jusqu'à la dernière porte, sous les yeux de l'armée autrichienne qui était déjà dans la place; et,

pour ajouter à ce beau cortége, d'autant plus flatteur dans la défaite, qu'il ne s'attache qu'à la victoire, le peuple entier suivit le général de ses vœux et des témoignages de sa reconnaissance. Ce qui donne un nouveau prix à ces adieux, aussi honorables pour les Alexandrins que pour le général, c'est que l'armée française avait évacué la place, et que M. D*** était le seul Français qui fût encore à Alexandrie.

Gênes rendait, dans le même moment, le même hommage à un autre général français, et d'une manière encore plus touchante. M. de Montchoisy y commandait depuis plusieurs années, et s'était concilié l'estime et l'amour de tous les Génois, qui, généralement, sont assez difficiles à conduire et plus encore à satisfaire; il avait obtenu le même succès à Lyon où il avait commandé dans les temps les plus difficiles de la révolution. Jamais commandant militaire n'a réuni plus de bonté et de formes aimables à plus de noblesse et de désintéressement; jamais un plus beau corps n'a orné une plus belle ame. Étant tombé malade, quelque temps avant le siége de Gênes par les Anglais, il fut remplacé, pour la prétendue défense de cette place, par le général piémontais Fresia. Pendant que la maladie de M. de Montchoisy faisait de sinistres progrès, la flotte de Lord Bentink s'avançait et avait, presque sans résistance, opéré son débarquement sous les murs de Gênes. A la vue des anglais, et surtout à la nouvelle de l'entrée des alliés à Paris, que l'amiral anglais leur avait fait connaître, les Génois s'étaient révol-

tés; mais cette révolte n'avait pour eux ni le danger ni la gloire de celle de 1742; Masséna les avait contenus en 1800, et leur avait fait supporter avec constance et presque sans murmure un siége moins long que terrible et glorieux; mais Masséna n'était plus à Gênes, et Buonaparte ne descendait plus du haut des Alpes, à la tête d'une armée de réserve, pour combattre dans les plaines de Marengo. Le peuple génois poursuivit donc sa révolte impunément et presque sans obstacles. Les autorités françaises furent méconnues. La statue de Napoléon, ouvrage d'un habile sculpteur génois, élevée à grands frais sur la place publique de l'Acqua-Verde, fut brisée et réduite en poussière. Tous les Français furent menacés. Le général seul fut respecté dans son lit de douleur. Ce même peuple qui, le matin, osait affronter les bataillons français, en appelant les Anglais à sa délivrance, s'attroupait le soir en silence autour du palais du général, et demandait de ses nouvelles avec le plus grand intérêt. Des gardes placés par le peuple veillaient autour de ce palais, pour en éloigner, non le danger, car il n'y en avait pas pour le général, mais tout bruit de guerre et de sédition. C'était Guillaume des Porcelets, seul de tous les Français, échappant au massacre des Vêpres Siciliennes. Il mourut au milieu de ces soins et de cet intérêt, d'autant plus sincères, que l'armée, ou plutôt la garnison française avait évacué Gênes, et qu'il n'y restait de Français que la veuve et les filles du général, uniquement occupées de leur douleur.

Ses funérailles furent plus magnifiques que si ses frères d'armes y eussent présidé. Tous les ordres de la ville, tous les corps religieux, l'état-major anglais y assistèrent; et l'on peut dire, après tant de preuves de respect et d'estime, que les cendres du général Montchoisy ne reposent pas sur une terre étrangère, et que sa tombe est un monument aussi glorieux pour les Génois, que pour les Français. Pour moi, je m'estime heureux d'avoir répandu quelques fleurs sur cette tombe qui ne devait pas rester ignorée.

Deux autres généraux qui étaient à Gênes, sous les ordres de M. de Montchoisy, y ont laissé, par la même conduite, les mêmes regrets: ils s'appelaient Morangier et Mouret. Dans leur reconnaissance, les Génois pour les désigner, ainsi que M. de Montchoisy, disaient avec complaisance: « Nos trois M. M. M. » Ils aimaient ainsi à confondre, dans la même dénomination et la même bienveillance, MM. de Montchoisy, Mouret, et Morangier. Ce dernier, ayant été nommé à un commandement très important à Paris, que tous ses camarades auraient regardé comme un poste de faveur, ne sollicita que pour son retour à Gênes, et ne fut heureux que lorsqu'il l'eut obtenu. Ces trois généraux sont connus par de beaux faits d'armes, en Égypte, en Suisse et en Italie, et marquent dans nos annales militaires; mais les trois M. M. M. sont leur plus belle réputation, et resteront long-temps gravés sur les monuments de marbre de la superbe Gênes.

Je partis d'Alexandrie avec de nouveaux passeports du maire de cette ville, M. Bacciochi, qui, depuis dix ans, exerçait cette place avec autant d'habileté que de douceur; il avait toujours su concilier ce qu'il devait à ses administrés, avec ce que le gouvernement exigeait de lui. Je l'avais vu plusieurs fois à Gavi, dans une de ses terres où il venait passer la belle saison, pour y respirer l'air des montagnes. J'avais rencontré chez lui mon ancien général, M. le comte de Chasseloup Lanbat, aujourd'hui pair de France, qui venait s'y délasser des travaux des fortifications d'Alexandrie dont il avait la direction en chef. J'avais fait sous lui, dans l'arme du génie, la malheureuse campagne de l'an sept, qui avait fini pour moi par être fait prisonnier dans la citadelle de Turin, vers laquelle je m'acheminais tristement.

La route était couverte de soldats français, originaires du Piémont, des états de Parme et de Gênes, qui venaient d'être licenciés et qui rentraient dans leurs foyers. A Asti, j'en trouvai à l'auberge plusieurs que javais envoyés moi-même à l'armée, et qui ne s'y étaient rendus qu'après avoir été, pendant plusieurs mois, poursuivis par la gendarmerie. Ils étaient partis quittant le collége et le séminaire, en maudissant Napoléon, son gouvernement et tous ses agents. Comme je les trouvai changés au physique et au moral! L'éducation des camps avait détruit entièrement celle des séminaires; de longues moustaches ombrageaient leurs lèvres que je n'avais vues qu'imberbes. Plusieurs s'étaient distingués par leur valeur,

et avaient obtenu la décoration. Ils ne respiraient que pour les combats et pour Napoléon. Ils avaient reçu à Fontainebleau ses derniers adieux qu'ils me répétèrent les larmes aux yeux. « Pourquoi, leur dis-je, quittez-vous le *métier* des armes que vous aimez tant aujourd'hui ? —. Nous sommes licenciés ; d'ailleurs nous ne voulons servir que Napoléon ou notre patrie. » Nous dînâmes ensemble de bonne amitié ; ils avaient oublié les rigueurs que j'avais été obligé d'exercer contre eux. Ils me racontèrent tout ce qui venait de se passer en France ; je leur racontai ce qui s'était passé à Gênes. Au dessert, ils me dirent tous d'un ton plein d'assurance : « Napoléon sera à Paris dans un an ! » funeste prophétie trop cruellement accomplie.

Je trouvai la ville de Turin occupée des préparatifs d'une grande fête, unique dans ses annales, et se livrant à tous les transports de joie qu'elle devait exciter. Elle attendait son Roi, Victor Emmanuel et, avec lui, ses lois, ses coutumes, l'idiome de ses pères et son rang de nation qu'elle avait perdus. Quel plus beau cortége pour un souverain rentrant dans ses états ! quels dons plus précieux pouvait-il faire à son peuple ! Les principes et les intérêts révolutionnaires n'avaient pas jeté de profondes racines dans le Piémont ; la religion du peuple, l'influence des grands et du clergé, la noble fierté de l'armée, et plus encore l'amour et le respect de la nation pour son roi, les avaient toujours repoussés. Le Piémontais, naturellement superbe et belliqueux, s'était toujours indigné d'une domination étrangère. Il

ne s'était jamais regardé comme réuni à la France, mais conquis par elle. Il attendait son indépendance des barrières que la nature avait opposées à cette prétendue réunion. Il espérait tout des Alpes et de son courage. Du fond de son île, le roi de Sardaigne, toujours chéri et desiré de ses sujets du continent, gouvernait son royaume et en dirigeait l'esprit. Il avait ses ministres, son armée, sa police qui agissaient avec d'autant plus de succès, qu'ils étaient plus invisibles. L'archevêque lui était surtout dévoué et s'honorait de son dévouement. La révolution, qui s'était opérée dans ce pays, n'était, indépendamment de l'action puissante et irrésistible de l'armée française, que l'ouvrage de trois hommes qu'on appelait les trois Charles, et qui, sous le protectorat de la France, exercé par le général Jourdan, en sa qualité d'administrateur général, osèrent occuper le trône de Charles Emmanuel. C'étaient trois jeunes savants, dont deux médecins, Charles Botta, Charles Julio et Charles Bossi. Ils auraient poussé bien loin le char de la révolution, si le général Jourdan ne les avait contenus. Ces trois roitelets, ayant été détrônés, furent réduits à solliciter des préfectures de troisième ordre en France, que Napoléon leur fit long-temps attendre. En descendant de ce trône, Charles Julio reçut, sur la place principale de Turin, une leçon plus qu'offensante, des mains d'un de ses sujets, sans doute peu content de son règne. On le consola de cette double disgrâce par la préfecture de la Sésia où il est mort fou.

Ses deux autres collègues, plus heureux ou plus sages que lui, exercent encore en France des places très importantes.

Le prince Borghèse, gouverneur général du Piémont, avait quitté Turin depuis quelques jours : il avait de suite fait sa paix avec toutes les puissances, pour rompre plutôt la chaîne qui l'attachait à Napoléon. Il s'était rendu agréable aux Piémontais par sa bonté, sa magnificence, et surtout par les égards et le respect religieux qu'il avait toujours eus pour le Pape, pendant sa captivité à Savone, qui dépendait heureusement de son gouvernement. On savait que, non content d'adoucir cette captivité, il eût voulu pouvoir la faire cesser et consoler toutes les religions alarmées : on lui savait gré, même du bien qu'il ne pouvait pas faire. Il eût emporté tous les regrets, s'il eût montré plus de volonté et de résolution. Il fut plus surpris qu'affligé de la chute de l'empereur; il avait volé vers Rome pour y retrouver son indépendance et le bonheur qu'il avait perdus, depuis qu'il était prince français.

La veille de son départ, il éprouva un contretemps qui, quoique très fâcheux, disparut d'une manière honorable pour lui et les banquiers de Turin. Avant de quitter le gouvernement général, il voulut connaître l'état de ses affaires domestiques et s'assurer par lui même qu'il ne laissait ni dettes ni créances. Il demande en conséquence son budget de l'année : on le lui présente; et il y voit un déficit de 500,000 fr. A cette vue, il entre en fureur; mais il

fallait trouver de suite des moyens. L'heure du départ était fixée; il ne voulait pas la retarder, et cependant il voulait faire honneur à des engagements qu'il n'avait pas souscrits, mais qui avaient été contractés, quoique à son insu, sous la foi de son nom. Il fait déballer sa vaisselle qui était déjà sur les chariots, et la fait offrir aux créanciers. Ils sont assez généreux pour la refuser et ne pas vouloir profiter de sa position. Des banquiers de Turin apprennent son embarras et, malgré l'incertitude des événements politiques, et du sort qui était réservé au prince, ils lui offrent tous les fonds nécessaires non seulement pour payer ses dettes, mais pour fournir à tous les frais de son voyage. Je n'ai pas besoin de dire que les lettres de change qu'il leur fit, furent payées exactement à leurs échéances.

Ce prince n'a montré réellement du caractère que dans son éloignement pour sa femme, qui ne faisait rien pour diminuer son aversion. Cette princesse me rappelle une de ses sœurs que j'avais vue traversant les états de Gênes, quelques jours avant que je fusse forcé de les quitter. Elle évacuait alors, non son grand duché de Toscane, mais la principauté de Piombino; car après avoir quitté Florence, elle s'était retirée à Lucques, croyant qu'on l'y laisserait régner tranquillement. Murat qui était alors à Parme avec son armée, lui avait donné cette douce assurance; il s'était déjà déclaré contre Napoléon et se conduisait avec cette faiblesse de vue et cette légèreté qui l'ont perdu. Vêtu presque à

l'orientale, il jouait le rôle, non d'un roi, ni d'un général, mais d'un héros de théâtre dont il a eu l'existence et la fin. Lord Bentink débarqué à Viarèse ne voulut pas ratifier la promesse que le roi de Naples avait donnée à sa sœur. Chevalier peu courtois, il lui signifia que son règne était fini, et qu'il fallait déguerpir dans les vingt-quatre heures, sinon qu'il la ferait sa prisonnière. Elle se mit donc en fuite; son équipage était plus leste que magnifique. Je m'étais présenté à la portière de sa voiture pour avoir des nouvelles de nos armées et de notre situation politique. Elle m'en donna de trop rassurantes pour que je pusse les croire. D'ailleurs, l'inquiétude et l'agitation que je remarquai sur son visage m'auraient ôté toute confiance. Elle ne me cacha pas la conduite peu galante que lord Bentink avait tenue à son égard. « Dans ce moment, me dit-elle, je serais sa prisonnière, si j'étais restée à Lucques ».

Quelques mois auparavant, j'avais vu à Milan un gentilhomme français devenu prince, régnant en Lombardie et sur le pays vénitien, avec plus d'éclat et de succès que tous les autres membres de la famille de Napoléon, sur les divers états dont il les avait dotés. C'était le vice-roi Eugène de Beauharnais. J'étais venu une fois plaider auprès de lui la cause des pauvres paysans des monts liguriens, faisant partie de mon administration, qui, ne trouvant pas sur leurs montagnes leur subsistance, sont accoutumés, depuis des siécles, à venir la

chercher dans les riches campagnes du Milanais. Ce sont les Auvergnats de l'Italie. Comme eux, ils sont fidèles, robustes, sobres et laborieux. La police impériale voulut considérer ces émigrations périodiques et forcées au-delà du Pô, comme des voyages à l'étranger, et obliger ces malheureux, mourants de faim, à prendre des passeports de 10 francs. Hors d'état de payer cette somme, ils n'en traversèrent pas moins le fleuve, et franchirent les frontières; mais ils furent arrêtés en masse et jetés dans les prisons. Ils m'adressèrent les plus touchantes réclamations. Je demandai en vain leur liberté aux autorités Italiennes. Les arrestations, les emprisonnements n'en continuèrent pas moins. Je volai à Milan auprès du vice-roi. Un général français dont toute l'armée connut les talens militaires et administratifs, la rare obligeance et la sagesse, le comte V***, qui avait toute la confiance du prince, et qui en faisait le plus noble usage, fut mon introducteur auprès de lui. Je fus reçus avec bienveillance. A peine eus-je fait l'exposé de la situation de mes pauvres montagnards, que leurs fers furent rompus. Cet acte de justice m'enhardit à soumettre au vice-roi une mesure qui prévînt à jamais le retour de ces vexations, et qui conciliât en même-temps les intérêts de la police avec ceux de mes administrés. Cette mesure bien simple consistait à donner à ces émigrés rustiques une forme de passeport qui ne leur coûtât qu'un franc. « Je l'adopte, me dit le prince, et je vais faire écrire en consé-

quence aux ministres français». En effet, le gouvernement fit fabriquer des passeports sur le modèle indiqué, et j'en délivrai par an plus de 6,000, tandis que je n'en aurais pas distribué dix, si on les avait tenus à dix francs.

Ces émigrations des habitants des monts liguriens intéressent vivement la Lombardie, et sont pour elle une véritable source de richesses. Ces montagnards exploitent particulièrement les rizières du Milanais. C'est par eux que prospère cette culture si riche et si insalubre; ils y prennent les fièvres qui seraient mortelles, si l'air de leurs montagnes, qu'ils viennent respirer, quand ils en sont atteints, ne les guérissait souverainement. Ils trouvent le quinquina dans l'air des Apennins. Tous les ans à la fin de septembre, lorsqu'ils ont récolté leurs châtaignes, et achevé quelques petites semailles de seigle, hommes, femmes, enfants, descendent des montagnes, et s'acheminent au-delà du Pô. Le père porte, dans un berceau suspendu à ses épaules, les enfants qui ne peuvent marcher; la femme est chargée d'une petite provision de farine de maïs et d'un poêlon pour faire la *polenta* en route. Il ne reste, l'hiver, dans les villages ensevelis dans la neige, que le curé et quelques vieillards, qui prennent soin des chèvres de toute la population. Au mois de juillet, ils regagnent leurs montagnes dans le même équipage, mais avec le petit pécule qu'ils ont amassé en Lombardie. Ils font leur petite

moisson, fauchent l'herbe de leurs prairies, et retournent dans le Milanais. Ce sont ces émigrations périodiques, semblables à celles des hirondelles, que la police voulait considérer comme des voyages à l'étranger.

Dans ce voyage à Milan, je vis un portrait de Napoléon, qui, dans le temps, avait attiré l'attention de la police italienne autant que celle des amateurs des arts. Le peintre l'avait exposé le lendemain du jour que Napoléon avait été couronné roi d'Italie. Ce conquérant était représenté, la couronne de fer en tête, et avec tous les attributs de la royauté. Le tableau était excellent; mais ce qui le faisait le plus remarquer et excitait le plus la foule, étaient les quatre lettres suivantes que l'on lisait au bas: I. N. R. I. Tout le monde reconnaissait bien le monogramme de tous les crucifix, mais on ne savait en faire l'application, et la pensée du peintre échappait à tous les observateurs. Cependant on était généralement disposé à y trouver une satire sanglante, et à voir, dans la couronne de fer, la couronne d'épines du Sauveur. «Quelle audace!» disaient les courtisans. «Quelle vérité!» disaient les sages en pensant aux guerres et aux nouveaux ennemis que cette couronne allait attirer au nouveau roi. Au milieu de ces interprétations diverses, la police faisait rechercher le peintre, et elle le trouva aisément; car il ne demandait qu'à être connu, et à jouir de son ouvrage. Il paraît, et il donne cette explication

aussi simple que vraie : «Les quatre lettres, dit-il, qui excitent tant de curiosité et de rumeur, désignent celui que j'ai peint et son nouveau trône.

IMPERATOR NAPOLEO REX ITALIÆ.

Tous les interprètes furent confus, et le peintre, qu'on croyait déjà dans une prison d'état, reçut des éloges et des récompenses.

Je ne voulus pas quitter Turin, sans embrasser mon ancien collègue à l'administration générale du Piémont, M. Dauzers, qui, depuis quatre ans, y exerçait les fonctions de directeur général de la police. Il s'y était marié très avantageusement et il desirait vivement s'y fixer au sein de sa nouvelle famille. Il devait craindre que sa place ne le rendît suspect au gouvernement du roi. Il se trompait; cette place lui obtint ses lettres de naturalité; il l'avait exercée avec tant de sagesse, qu'elle lui valut d'être excepté seul de la loi générale qui renvoyait du Piémont tous les Français, surtout ceux qui y avaient occupé des emplois. Cette honorable exception doit prouver combien le gouvernement du roi de Sardaigne est éclairé sur les hommes.

On désignait pour succéder à M. Dauzers, un homme bien animé de son esprit et qui était bien loin de penser qu'on pût s'occuper de lui dans la nouvelle cour : c'était M. le comte de Loddi; il était alors dans la retraite ou plutôt au fond d'une bergerie où il avait passé toutes les années de l'interrègne de Victor Emmanuel. Il avait été le créateur

et le directeur de la bergerie de Chivasso, formée sur celle de Rambouillet, mais développée sur un plan plus vaste. Cet établissement agricole avait reçu, en 1810, le prix décennal, décerné à la plus belle exploitation rurale formée en France depuis dix ans. Cette couronne appartenait bien à M. de Loddi. Six mille mérinos étaient élevés par ses soins, sous le plus beau ciel et dans des prairies arrosées par les plus belles eaux. Cet immense troupeau était divisé et ordonné comme l'armée la plus régulière. J'ai parcouru cette bergerie dans tous ses détails, et je n'ai encore rien vu qui puisse lui être comparé. Une superbe manufacture de draps était attachée à cet établissement. On voyait la laine passer successivement du dos de l'animal dans les ateliers de cette manufacture, jusques dans les magasins où se vendaient les draps. De riches capitalistes des familles les plus nobles du Piémont avaient fourni les fonds et avaient formé cette société rurale et manufacturière, dont M. de Loddi était le directeur. Tandis que la plupart de ses associés suivaient la fortune, et briguaient les faveurs de Napoléon, dans ses antichambres ou dans celles de son beau-frère, le prince Borghèse, M. de Loddi, au milieu de ses brebis, jouissait de tout le bonheur du sage et restait fidèle à son roi.

Je sortis de Turin avec beaucoup de Français, négociants et employés. Le peuple bordait la haie, et ne donnait ancun signe de joie ni de regrets; jamais retraite ne fut plus heureuse; et l'on peut

dire, en se rappelant François Ier à Pavie et Charles VIII à Fornoue, que, dans aucun temps de l'ancienne monarchie, les Français n'ont évacué l'Italie avec moins de dangers et d'obstacles de la part des habitants.

Parmi les Français qui regagnaient leur patrie, était le receveur général du riche département du Pô, M. Lhérable, qui exerçait tranquillement cette belle et bonne place depuis quinze ans. Il se trouvait si bien dans la résidence de Turin, que, quelques mois auparavant, il avait fait peindre sur les panneaux de sa voiture un *érable* avec ces mots: *Il est acclimaté.* On m'a dit cependant qu'il regrettait plus sa recette que l'heureux climat d'Italie.

A Turin, j'appris l'entrée du comte d'Artois à Paris. Je m'attachai moins à la description des fêtes et des transports de joie que cet événement excita dans la capitale, qu'à ce mot si heureux, si à la Henri IV, par lequel ce prince peignait la grande révolution qui le ramenait: « C'est un Français de plus, » répondait-il à toutes les députations accourues au-devant de lui. Ce mot, ou plutôt cet accent de l'ame d'un Bourbon, fut pour moi un rayon d'espérance et de lumière, au milieu des ténèbres dont j'étais encore environné.

Au Mont-Cenis, je fis mes adieux aux bons religieux qui m'avaient souvent donné l'hospitalité. J'embrassai dom Dubois leur supérieur, comme si je ne devais plus le revoir. Nous avions herborisé ensemble plus d'une fois autour du beau lac aussi riche en plantes

alpines qu'en truites exquises. Il me donna quelques plantes de son herbier, et quelques oiseaux rares des Alpes, qu'il avait lui-même empaillés. Je lui fis des présens du même genre. Il en avait reçu de plus magnifiques de Napoléon et de toute sa famille, dans leurs nombreux voyages au-delà des Alpes. Il n'est pas jusqu'aux chiens de l'hospice dont l'éducation et les services sont si utiles aux voyageurs surpris et égarés par la tempête, que je ne caressasse en les appelant par leur nom.

Il y avait encore un petit camp français sur le plateau du Mont-Cenis ; les tentes des soldats étaient appuyées aux cellules des religieux, et ce voisinage ou plutôt cette communauté d'habitations entre des hommes d'habitudes et de goûts qui paraissaient devoir être si différents, n'avait rien d'incommode ni pour les uns ni pour les autres ; car, outre que les soldats français avaient toujours vénéré les solitaires du Mont-Cenis, il s'était établi depuis long-temps entre eux des rapports de bienfaisance et de gratitude, que les circonstances n'avaient pas changés. D'ailleurs nos guerriers les estimaient comme des braves qui affrontaient comme eux tous les dangers, non pour donner la mort, mais pour conserver la vie de leurs semblables. En effet, combien de fois surpris par la tempête en traversant isolément cet océan de glaces, ne les avaient-ils pas vus, précédés de leurs chiens fidèles, un panier au col, venir à leur secours à travers les précipices, et descendre dans des abîmes pour les en tirer à demi morts ?

Transportés dans leurs bras à l'hospice, auprès de leurs foyers, ils avaient été ranimés plus par leurs soins, que par les cordiaux qu'ils leur avaient prodigués. L'établissement des moines de saint Bernard au Mont-Cenis honore cet ordre et rappelle les temps où il mérita si bien de l'agriculture, des sciences et de la religion. C'est après que la France l'avait chassé de son sein, qu'il était si utile aux enfans de France.

Je remarquai que nos revers avaient déjà produit un changement salutaire dans l'âme de nos guerriers. Le spectacle religieux qu'ils me présentèrent, en excitant toute ma surprise, fut un exemple de plus, que le malheur peut ramener à la religion l'homme de tous les états et de tous les âges. La cloche du couvent ayant sonné la prière dans ce désert, devenu une place d'armes, les soldats s'avancèrent en silence vers l'église et se mêlèrent à la foule des bergers et de leurs compagnes, qui avaient quitté leurs troupeaux pour ce devoir pieux. Le recueillement fut profond et général pendant tout le sacrifice. C'est là que j'ai entendu, pour la première fois depuis nos troubles civils, le *salvum fac Regem*, chanté par les pâtres des Alpes, et les soldats de Napoléon: ces voix mâles et guerrières, qui n'avaient jusqu'alors fait entendre que des chants de combats ou de victoires, me firent une impression que n'ont jamais pu me rendre les virtuoses de l'Opéra, dans tout l'appareil royal des fêtes de la basilique de Notre-

Dame de Paris. Mes yeux se mouillèrent de larmes, et je les sens couler encore, en retraçant cette scène religieuse, pastorale et guerrière.

Je crois devoir faire connaître le nom et la patrie du mortel bienfaisant, à qui l'humanité doit le rétablissement d'une institution qui l'honore et la console. Dom Gabet est ce mortel bienfaisant et généreux. Je l'ai vu souvent, à la tête de ses religieux, allant à la découverte des voyageurs, dans les moments de la tempête. C'était un homme d'une taille élevée, d'une physionomie douce, spirituelle et prévenante, d'une conversation pleine d'enjouement, d'une piété aimable et tolérante. Son courage était soutenu par une force de corps, que le séjour de ces montagnes aériennes avait cependant affaibli; il avait été dans sa jeunesse capitaine de dragons. Après avoir servi avec distinction son prince et sa patrie, il s'était dévoué au service de la religion et de l'humanité. Quelle plus noble manière de terminer sa carrière! Il est mort, il y a quelques années, au bas du Mont-Cenis, au village de la Novalèse qui était devenu une succursale de l'hospice. Dom Dubois, son élève et son compatriote, a été son digne successeur: pour exercer le ministère de bienfaisance, que lui a légué dom Gabet, le ciel l'a pourvu d'une constitution forte comme les rochers des Alpes, de l'âme la plus sensible, et d'un fonds d'activité et de vigilance inépuisable.

En traversant la plaine du Mont-Cenis, je me rappe-

lui que Napoléon, quelques mois auparavant, voulait y faire bâtir une ville et y ériger un monument colossal qui perpétuât à jamais le souvenir de ses victoires; mais cette ville et ce monument n'étaient qu'un de ces projets gigantesques et chimériques, qui ont marqué la carrière de cet homme extraordinaire. Il ne s'élèvera jamais de ville sur ce plateau; on n'y verra jamais que d'humbles bruyères. Le rosage ferrugineux est l'arbuste le plus élevé qui puisse y végéter; et il n'y aura jamais, dans cette région des aigles, que quelques cabanes de bergers, qui ne peuvent les habiter, avec leurs petits troupeaux, que dans la belle saison qui n'y dure que trois mois; ainsi l'a voulu le Créateur, et l'homme ne changera jamais ses lois éternelles.

A mesure que je m'enfonçais dans les Alpes, je ne pouvais me défendre d'un sentiment d'admiration pour celui qui, élevé par la fortune sur le trône de Charlemagne, disait : « *Il n'y a plus d'Alpes*, » comme Louis XIV avait dit : « *Il n'y a plus de Pyrénées.* » Ces routes superbes, chefs-d'œuvre et triomphe de l'art sur la nature la plus sauvage et la plus rebelle; ces ponts, ces aqueducs suspendus sur l'abîme; ces énormes rochers transformés en portiques, attesteront à jamais sa puissance et ses hautes conceptions.

Ces grands ouvrages me rappelaient ceux que nous laissions imparfaits dans les Apennins; nous y rétablissions un des plus beaux monuments de la grandeur romaine, la voie Appienne, qui formait la communication entre Gênes et la colonie romai-

ne de Tortone. Napoléon, toujours avide d'attacher son nom à de grandes et de glorieuses entreprises, ne voyait dans celle-ci qu'un grand objet d'utilité publique. Il voulait épargner aux voyageurs le passage de la Bocchetta, ce défilé si difficile et si dangereux, élevé de plus de sept cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et fermé presque tous les hivers par les neiges et les glaces qui augmentent encore son élévation. La nouvelle route devait parcourir, sans effort, la vallée où coule la rivière de la Scrivia, et franchir insensiblement, près la commune de Buzalla, le col de Giovi qui n'a pas quatre cents mètres de hauteur. Cette vallée est aussi riante et aussi peuplée que la route actuelle de la Bocchetta est sauvage et déserte; elle présente, dans tout son cours, les sites, les paysages et tout l'aspect intéressant d'une vallée suisse. La plus douce température y règne constamment. A chaque mille, on y trouve une population nombreuse et hospitalière. Cette route, me disait M. Desfougères, inspecteur divisionnaire des ponts-et-chaussées, qui était chargé de sa construction, sera ma plus belle fille. J'avais obtenu de lui grâce pour un bel ormeau, qui ombrageait la place d'Arquata, et sous lequel se rassemblait la jeunesse les jours de fêtes. Il allait tomber sous la sappe des pionniers, lorsque je fis respecter sa vieillesse et les souvenirs qu'il rappelait. Cette route était faite aux trois quarts, quand nous avons évacué la Ligurie; et le roi de Sardaigne, l'achèvera à peu de frais, pour l'avantage de Gênes

et le commerce d'Italie. Ce roi que Napoléon avait le plus dépouillé est celui qui, par une juste compensation, a recueilli la plus riche partie de l'héritage de ce conquérant.

« Paisibles habitans des villages d'Arquata, Isola, Roncô et Buzalla, vous serez peut-être moins heureux, lorsque la voie Appienne traversera de nouveau votre vallée; vous regretterez peut-être le temps où l'on cherchait en vain votre nom sur les cartes d'Italie. Des soldats viendront, dans vos chaumières, vous disputer et vous arracher la paille sur laquelle vous reposez. Si le voyageur vous apporte la richesse, il vous ravira d'autres biens plus précieux qu'elle, dont je vous ai vus jouir jusqu'à ce jour. Vous m'avez toujours accueilli avec bonté et confiance, quand je venais oublier parmi vous les travaux et les peines de l'administration. Si je ne vous ai pas fait tout le bien que j'aurais voulu, n'en accusez que le malheur des temps; agréez au moins ici tous mes vœux. »

Quoique loin du théâtre de la guerre, le village d'Arquata en avait éprouvé toutes les horreurs. Il avait été en 1796 un des foyers de la révolte des fiefs impériaux contre l'armée française. « La vengeance fut prompte et terrible, dit « M. Lacretelle jeune, dans son précis historique « de la révolution française. Douze cents hommes, « que le général Bonaparte avait détachés du siége « de Mantoue, entrèrent dans les fiefs impériaux, « montrèrent aux paysans attroupés leurs maisons

« consumées par les flammes, fondirent sur eux, « les dispersèrent, et les firent assister au supplice « de leurs chefs ». Oui, Arquata fut brûlé; et c'est le général Lasnes qui fut chargé de cette expédition. Ce village relevant de l'empire, avait toujours eu un poste autrichien chargé de recruter pour cette puissance, et qui, à la longue, semblait faire partie de sa population. Son seigneur immédiat, sous le nom de marquis, était M. Augustin Spinola, noble Génois, que j'ai assez connu pour ne pouvoir prononcer son nom qu'avec respect et attendrissement. Il était trop sage et aimait trop les pauvres habitants d'Arquata, pour les avoir poussés à la révolte contre une armée victorieuse. Ces paysans avaient entièrement cédé aux insinuations des agents de l'Autriche, qui, pendant que l'armée française était occupée entièrement au siége de Mantoue, crurent, par cette insurrection, faire une diversion utile. La position de ces montagnes, avoisinant d'un côté le Piémont, et de l'autre la rivière de Gênes, favorisait ce dessein hostile que l'Autriche ne seconda pas. Ce n'est pas que les regrets, que ces paysans donnaient à la perte irréparable qu'ils avaient faite de leur seigneur, ne fussent bien capables de leur mettre les armes à la main pour repousser la nouvelle domination. Son nom leur rappelait tous les secours et les bienfaits d'un père, comme il me rappelle toutes les vertus. Son fils, Maximilien Spinola, marche sur des traces aussi honorables, avec peut-être plus de talents et d'ins-

truction. Il est un des premiers naturalistes d'Italie. M. Faujas de Saint-Fond, membre de l'Institut, qu'il a reçu à Gênes, et son collègue M. Latreille l'ont dignement apprécié. Je l'ai vu dans son château d'Orero, situé au sommet d'une montagne, où loin des plaisirs de Gênes, il se consacrait à l'étude et à la contemplation de la nature. On avait voulu le faire auditeur au Conseil d'état, mais il aimait trop son indépendance et sa patrie pour accepter cette servitude.

L'aspect nouveau que me présentait la Savoie, depuis ses grandes et faciles communications avec la France et l'Italie, me confirmait dans les craintes que m'inspirait la nouvelle route de Scrivia, pour les populations qu'elle devait traverser et qui étaient si heureuses dans leur obscurité. Le luxe a pénétré dans la Savoie naguères si pauvre, et cependant si hospitalière; avec le luxe s'y est introduit l'appât du gain et l'insensibilité de l'égoïsme. Les mœurs y sont changées; les costumes aussi simples que les mœurs n'y sont plus les mêmes. Les physionomies mêmes ne respirent plus cette bonté, cette franchise naïve dont elles étaient empreintes. Ce peuple ne paraît plus si heureux, depuis que le commerce et la richesse l'ont visité. A ce tableau j'opposais celui que m'avaient offert ces paisibles vallées, lorsqu'en 1800, les traversant pour la première fois, la voiture publique, dans laquelle je voyageais, versa auprès du village d'Aiguebelle et tomba avec tous les voyageurs, hommes et femmes, dans un précipice qui bordait la route. C'était un jour de di-

manche; tous les habitans d'Aiguebelle étaient à vêpres. A peine la nouvelle de notre accident eut-elle pénétré dans l'église, qu'ils en sortirent presque tous pour voler à notre secours. Leur pasteur les vit avec plaisir quitter la prière pour secourir leurs frères qui allaient périr; il leur avait appris qu'une bonne œuvre est plus agréable à Dieu qu'une oraison. Ils mirent tant de zèle et de dextérité dans les secours qu'ils nous donnèrent, que dans un instant, hommes, femmes, chevaux, équipages, furent retirés de l'abîme où sans eux tout serait resté enseveli; le pasteur lui-même était venu pour aider et encourager ses paroissiens. Ce n'étaient pas des étrangers qui avaient volé au secours d'autres étrangers, c'étaient des amis qui avaient volé au secours de leurs amis. Chacun de nous s'empressa d'offrir à nos libérateurs des marques de sa reconnaissance; mais ils les refusèrent tous unanimement. Nous fûmes cependant assez heureux pour laisser, entre les mains du curé, une somme assez considérable pour être distribuée à cette population pauvre et bienfaisante.

Ce village d'Aiguebelle, qui doit son nom aux belles eaux qui l'arrosent, m'était déjà cher, et je me faisais une fête de le visiter, avant que je dusse la vie à ses habitants. En 1793, j'étais dans un des hôpitaux militaires de Perpignan, malade des fièvres qui ravagaient alors l'armée des Pyrénées-Orientales; j'étais mourant dans le même lit avec un ami de mon enfance et de collége, qui était comme moi

soldat dans un bataillon de notre département. Nos familles étaient dans les prisons, tandis que nous combattions pour la liberté. Nous aurions tous deux péri infailliblement de maladie et de chagrin, sans le secours d'une sœur hospitalière nommée d'Aiguebelle, qui était née dans ce village, dont elle portait le nom, d'une famille très distinguée; digne fille de saint Vincent de Paule, la religion et la bienfaisance l'avaient consacrée au service des malades. Elle nous prodigua tant de soins et de consolations, qu'elle nous rendit tous deux à la vie presqu'en même temps. Si elle vit encore pour le soulagement de l'infortune, puisse-t-elle agréer ici cet hommage tardif de souvenir et de reconnaissance!

A Modane, je rencontrai la mère de Napoléon, qui se réfugiait à Rome avec le cardinal Fetsch, sous une escorte autrichienne. Elle traversait paisiblement les Alpes; elle y recueillait même quelques marques de respect et d'intérêt, tandis que, dans la belle Provence, son fils, entouré des commissaires de toutes les puissances, n'échappait que par un déguisement à la fureur de quelques paysans qui, la veille, tremblaient à son seul nom, et qui n'auraient pas osé soutenir un de ses regards. Rois de la terre, ne descendez jamais du trône.

Le premier mai, à Chambéry, j'accompagnai aux Charmettes de J.-J. Rousseau deux jeunes époux, qui voyageaient avec moi, et qui s'étaient préparés à ce pélerinage par la lecture des Confessions, qu'ils avaient commencées à Turin et que la route n'avait

pas interrompue un instant. Malgré la connaissance des lieux, qu'ils avaient acquise par cette lecture, ils me prièrent d'être leur guide depuis l'auberge où nous descendîmes, jusqu'au petit vallon, à mi-côte duquel est situé l'ermitage devenu si célèbre. Le mari, son livre à la main, montait le côteau des Charmettes dans un recueillement religieux : tel un musulman arrivant à la Mecque pour visiter le tombeau du prophête. Il ramassait les cailloux, les plantes qu'il trouvait le long du ruisseau. Ayant aperçu quelques pervenches sous les buissons, il affecta le même mouvement de sensibilité qu'avait éprouvé J.-J. en revoyant, après trente ans, cette fleur qu'il avait à peine aperçue, lorsqu'il se rendait pour la première fois aux Charmettes avec sa bienfaitrice et son amie. Toutes les pervenches furent cueillies et destinées pour l'herbier sentimental. Arrivé devant la maison après maintes et maintes stations, il faillit se prosterner sur le seuil de la porte, en prononçant ces paroles tirées des Confessions : « Ici, commença le court « bonheur de ma vie; ici viennent les paisibles, mais « rapides moments qui m'ont donné le droit de « dire que j'ai vécu ». Il lut ensuite le passage suivant du même livre, qui donne la description du lieu : « Au-devant un jardin en terrasse, une vigne au-« dessus, un verger au-dessous, vis-à-vis un petit « bois de châtaigniers, une fontaine à portée. » — « Allons, dit-il ensuite à sa femme, allons boire à cette fontaine où J.-J. venait tous les matins. » En effet il dit lui-même : « Tous les matins en me levant j'al-

« lais à la fontaine avec un grand gobelet, et j'en « buvais successivement, en me promenant, la valeur « de deux bouteilles. Je fis si bien qu'en moins de « deux mois, je me détruisis l'estomac que j'avais eu « très bon jusqu'alors ». Pour imiter J.-J. Rousseau jusques dans son amour de l'eau, mon compagnon de voyage en but tellement à cette fontaine, qu'il en fut malade jusqu'à Lyon. La femme, qui avait plus d'esprit et de sens que le mari, en usa plus sobrement. Elle était bien loin de partager son enthousiasme philosophique, et osa même lui dire, dans un moment où il était le plus en extase : « Je n'aime pas J.-J. depuis qu'il m'a appris lui-même qu'il avait mis tous ses enfants à l'Hôtel-Dieu. » Cet argument, qui en valait bien un autre, le rendit furieux. Je ne craignis pas de l'irriter encore, en prenant part aux débats. « A vingt ans, lui dis-je, je pensais comme vous sur J.-J.; à quarante ans je ne vois en lui qu'un grand écrivain et le plus dangereux des sophistes. Sa vie eût été plus heureuse, et sa célébrité eût moins coûté à la France, s'il n'eût orné du charme de son style et soutenu de la chaleur de son âme d'autre paradoxe que celui qui le fit couronner par l'académie de Dijon ». Il ne répliqua pas, l'argument de sa femme l'avait atteré. Enfoncé dans un coin de la voiture, il la bouda ainsi que moi, jusqu'au moment où il ressentit les premières tranchées occasionnées par l'eau de la fontaine des Charmettes.

Au pont Beauvoisin qui était toujours resté pour moi notre frontière, du côte des Alpes, malgré

l'extension gigantesque de notre territoire, je n'éprouvai pas ce tressaillement de joie que j'avais toujours ressenti, dans mes divers voyages, en mettant le pied sur le sol de ma patrie. Je ne retrouvai plus la France dans la France même. Je ne vis que des Hongrois et des Autrichiens, dont le costume, le langage et la figure effarouchaient et faisaient presque disparaître le langage et le costume français.

A Grenoble, je vis M. D***, destiné à une trop malheureuse célébrité, et à une fin bien plus malheureuse encore. Il était alors à la tête de l'école de droit de cette ville, et au sein d'une famille dont il faisait la seule espérance. Heureux s'il n'eût jamais songé qu'à éclairer une jeunesse studieuse et à préparer le bonheur de ses enfants! Je vis aussi son fils qui était sous-préfet de Grenoble: il se formait à l'administration sous celle de M. Fourier préfet de l'Isère, membre de l'Institut d'Égypte et de celui de France. J'avais connu M. D*** à Paris, comme l'avocat des émigrés, et comme ayant été très utile à beaucoup d'entre eux, dont il avait obtenu la radiation de l'honorable, mais fatale liste; ce genre de clientèle lui avait donné des rapports et même des liaisons avec les familles les plus distinguées du royaume, et les plus connues par leur attachement aux Bourbons. Il avait toujours paru partager l'opinion et les principes de ses illustres clients. Il touchait à la vieillesse; il était d'une stature élevée; c'était un homme fin et adroit, habile

à présenter ou à mener une affaire, mais incapable de conduire une conspiration, et surtout de porter un coup de main. Je l'ai trouvé quelques mois après, à Paris, jouissant de la réputation du plus pur royaliste et occupant une place honorable au Conseil d'état. Cependant ceux qui l'observaient de près le voyaient passer successivement du salon de M. de Barentin, chancelier honoraire de France, dans celui du duc d'Otrante.

A Bourgoin, je me trouvai sur le passage du bataillon de la garde impériale qui se rendait à l'île d'Elbe. Ces braves suivaient dans l'exil leur général qu'ils avaient suivi dans tous ses triomphes. Ce beau dévouement avait quelque chose d'antique ou plutôt d'éminemment français : je conversai avec un officier de cette troupe d'élite qui me dit ces paroles remarquables. « Nous ne savons pas où nous « allons ; mais nous savons que nous suivons la « fortune de Napoléon, et cela nous suffit. Que l'on « sème des embûches sur nos pas, que la mer s'en- « trouvre sous le vaisseau qui doit nous porter sur « une terre inconnue, nous mourrons contents, « pourvu que nous mourions pour lui et avec lui. » Que cette garde était belle alors de souvenirs et de gloire ! sa superbe tenue, son air martial que le malheur semblait relever encore, en imposaient aux Autrichiens répandus sur la route qu'elle parcourait. Un grenadier qui était resté en arrière, ayant pris querelle avec un soldat autrichien fut arrêté et retenu par la garde autrichienne. A peine le com-

mandant du bataillon eut-il appris cette arrestation, qu'il envoya deux autres grenadiers pour réclamer leur camarade ; il leur fut rendu à l'instant.

Je partis de Bourgoin avec la douleur de ne pouvoir embrasser le précepteur de mon enfance, le mentor de ma jeunesse, le vénérable abbé Durand, à qui cette ville se félicite d'avoir donné naissance. Membre d'un ordre enseignant, il avait été, pendant longues années, à la tête d'un collége situé dans une petite ville du midi, sur les bords riants et argentés de la Cèse, où il a bien mérité de plus d'une génération : homme aimable, sensible autant que religieux, il nous ouvrait avec une sage circonspection le sanctuaire des sciences et des lettres. Il nous disait avec une sollicitude paternelle combien il est facile et dangereux de s'égarer sur les routes nouvelles qu'on leur a tracées. Il nous indiquait celles qu'il avait suivies lui-même et qui l'avaient conduit à la sagesse et au bonheur ; tel le vieux nautonnier, naviguant avec son fils, lui montre tous les écueils semés sur les mers qu'il doit parcourir. Poëte agréable, orateur distingué, il eût obtenu de la célébrité, s'il n'eût mieux aimé consacrer et borner tous ses talents à l'éducation de la jeunesse. La révolution ayant détruit son ordre et son collége, et n'ayant rien su mettre à leur place, il se réfugia dans sa ville natale, où il fut d'abord à l'abri de la tempête, et où ses compatriotes lui réservaient une retraite aussi honorable pour lui qu'utile pour eux. D'une voix unanime ils le nom-

mèrent juge de paix, et il exerce encore aujourd'hui, au milieu des bénédictions générales, cette place qui convient si bien à son caractère. Un de nos plus célèbres philosophes ne desirait que d'être curé d'un village. Combien j'ai vu de belles âmes ambitionner une justice de paix! M. Durand terminera, dans les douces fonctions de conciliateur des hommes, une vie dont le principe avait été consacré à leur éducation; ses travaux ont toujours eu le même but et le même résultat. A l'approche de la première invasion, ses compatriotes, craignant quelque outrage pour ses cheveux blancs, avaient voulu qu'il se retirât dans cette ville du midi où il a laissé de si précieux souvenirs. Je fus d'autant plus affligé de ne pas le voir, qu'il est déjà très avancé en âge, et que, vivant toujours loin de lui, je ne dois pas être un de ses élèves qui recevront ses derniers soupirs.

A Lyon, j'appris l'entrée du roi à Paris et la grande fête de famille qu'elle avait amenée. Cet événement dissipa en grande partie les alarmes que me causait l'invasion du royaume, et l'occupation de la capitale. Je commençai à croire à la magnanimité des puissances et au triomphe de la légitimité: « le roi, me disais-je, ne sera pas rentré dans sa capitale, après tant d'années d'exil, de crimes et de malheurs, pour consacrer par sa présence, le démembrement de la France. » Cette réflexion me consolait; je revis avec plus de plaisir les eaux limpides et azurées du Rhône, de ce fleuve qui baigne les murs de ma patrie, et qui

me les rappelle toujours, quoiqu'à une très grande distance. Assis sur la rive droite, sous les beaux peupliers de l'allée de Perrache, qui, en 1793, fut le théâtre d'un beau fait d'armes de la cavalerie lyonnaise contre les armées de la convention, je chargeai ce fleuve, comme un courrier rapide, de porter au rivage qui m'a vu naître, mes nouvelles espérances et mes regrets de ne pouvoir aller le visiter.

La ville de Lyon était exaspérée par l'occupation des Autrichiens. Le passage de la garde avait donné une nouvelle énergie à ce ressentiment qui occupait toutes les âmes. Cette ville, essentiellement manufacturière et commerçante, était agitée par des idées de gloire et de fierté militaires, autant que pouvaient l'être nos villes guerrières, nobles boulevards de la France.

Pendant mon séjour à Lyon, je visitai l'atelier du physicien M. Ferdinand Gensoul, à qui l'industrie française doit une découverte infiniment précieuse. Il est l'inventeur des filatures de soie à la vapeur. Son appareil, aussi simple qu'ingénieux, a le double avantage d'économiser le combustible et de donner à la soie une finesse et une beauté qu'elle n'a jamais eues. Un fourneau suffit pour vingt fileuses, tandis que, d'après l'ancien procédé, il en faut un pour chacune; d'après le nouveau, elles ne sont point exposées à être brûlées pendant leur travail, elles ne perdent point de temps à allumer et à attiser le feu, et elles peuvent s'occuper

uniquement du travail de la soie. La chaleur est toujours la même et réglée par un thermomètre. L'atelier est moins insalubre et jouit d'une température bien plus douce, ce qui est d'un avantage inappréciable dans nos départements du midi, où ces ouvrières étaient dévorées par les feux réunis de la saison et de la manufacture. Le Piémont, sur le rapport de l'académie des sciences de Turin, qui en a senti tous les avantages, et qui les a fait connaître aux propriétaires des grandes filatures, s'est empressé d'adopter la machine à la Gensoul; et ce n'est pas la plus légère obligation qu'il doit à la France.

J'avais déjà vu ce mécanicien dans les états de Gênes où j'avais parlé de sa belle découverte, et je l'avais accueilli comme un homme utile à son pays. Sa machine allait s'introduire dans toute la Ligurie, lorsque l'Italie s'est fermée pour nous. On jugera de l'importance de cette découverte pour nos fabriques, lorsqu'on saura qu'à Lyon, les soies filées à la Gensoul, se vendent un franc de plus la livre que celles filées d'après l'ancien procédé. M. Gensoul a reçu une médaille d'or du gouvernement; son nom a été proclamé parmi ceux des mécaniciens les plus distingués. Il est aussi aimable dans la société qu'habile dans son atelier, et intéressant dans sa famille (1).

A Fontainebleau, on me redit les adieux de Napoléon à son armée, et les circonstances de son départ

(1) M. Gensoul a eu la croix de la Légion-d'Honneur à l'exposition de 1823.

pour l'île d'Elbe. On me raconta bien des actes de bassesse, d'ingratitude, de trahison de la part de beaucoup d'hommes qui avaient été attachés à sa fortune, et qui lui devaient leurs noms, leurs richesses et toute leur célébrité. Il fut presque toujours seul et abandonné pendant les dix jours qui précédèrent son abdication; et cet homme avait vu, pendant quinze ans, les peuples et les rois accourir sur son passage, et ambitionner un mot ou un regard de lui. Ses adieux à son armée, l'accolade qu'il avait donnée à un de ses lieutenants, et qui, circulant dans tous les rangs, était parvenue jusqu'au dernier soldat, avait laissé une impression profonde d'une nature qu'il n'avait jamais produite. On croyait alors à la sincérité de ces paroles à ses braves : « Ser-« vez Louis XVIII avec le même courage et la même « fidélité que vous m'avez servi. » Il y avait quelque chose de grand dans cette première abdication; tout est petit dans la seconde; je me trompe, il n'y a pas eu de seconde abdication.

A la vue de Paris, des hauteurs de Villejuif, je me dis dans une émotion profonde : « Le vaisseau de l'état aurait-il volé en éclats avec le char de la victoire? La querelle de Carthage et de Rome serait-elle donc de nouveau décidée! Pourrait-elle être captive et asservie, cette capitale des Français, cette dominatrice ou plutôt cette législatrice du goût, des opinions, des mœurs de l'Europe! Ces trophées de gloire, ces colonnes de marbre et de bronze, ces arcs de triomphe qui ornent toutes les places pu-

bliques, tomberaient-ils sous la sappe des soldats des nations dont ils annoncent les nombreuses défaites ! Ce musée, le plus beau temple qui ait jamais été élevé aux arts, serait-il dispersé, et presqu'anéanti par cette dispersion ! Non, non, m'écriai-je, la ville de Henri IV et de Louis XIV est éternelle comme leur gloire, et ne peut être humiliée sous les yeux de leurs petits-fils. »

J'entrai dans Paris au milieu de ces réflexions rassurantes. Des simulacres de fortifications, des créneaux, des palissades s'apercevaient tristement encore aux barrières. Elles étaient gardées par les Russes campés en dedans et en dehors des portes. A la vue de ces étrangers dont j'avais quelquefois admiré la valeur et toujours déploré les désastres, mais que je ne connaissais bien cependant que par nos victoires de Zurich, d'Austerlitz et de Wagram, il me sembla entrer à Moscou et voir bientôt renouveler dans Paris l'horrible et récente catastrophe de cette antique capitale; je fus saisi d'épouvante et d'horreur. Heureusement que ma route se dirigea vers le Pont-Neuf, et qu'en le traversant, je vis la statue de Henri IV relevée, comme par enchantement, à la même place où des forcenés avaient osé l'abattre. J'avais besoin de ce spectacle. Un peuple nombreux était autour de la statue et semblait l'invoquer. Je n'avais jamais trouvé dans la physionomie de ce bon roi autant d'expression, d'amour et de bienveillance. Je crus entendre sortir de sa bouche et de son cœur, ces paroles

qu'il avait adressées à des officiers dont les soldats avaient pillé quelques chaumières dans la Champagne. « Quoi ! si on ruine mon peuple, qui me nour-« rira et qui soutiendra les charges publiques ? qui « payera vos pensions, messieurs ! Vive Dieu ! s'en « prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi. » Idée ingénieuse et politique que celle qui avait placé sur le passage et sous les premiers regards de Louis XVIII, rentrant dans sa capitale, l'image de son auguste aïeul ! C'était offrir à la fois au roi un grand modèle, et au peuple un ami et un protecteur; c'était lier ensemble deux règnes faits pour se ressembler, et faire encore présider le chef des Bourbons aux destinées de la France et à celles de son auguste famille.

Je descendis rue Gilles-Cœur, où arrivent les voitures publiques du Piémont et de l'Italie. Mon hôte fut loin de m'accueillir avec empressement; il semblait que je venais augmenter les embarras de sa maison : « Mon hôtel, me dit-« il, est rempli depuis le rez-de-chaussée jusqu'au « comble, je n'en suis plus le maître, j'ai au moins « un régiment de Prussiens; cherchez un logement « dans les hôtels voisins. Si vous n'en trouvez pas, « je pourrai vous faire dresser un lit dans la cham-« bre de deux officiers prussiens qui paraissent « fort honnêtes et fort tranquilles. » Je parcourus tout le quartier, je cherchai en vain; tous les logements étaient pris par les alliés; et je revins à mon premier gîte. On me fourra en effet dans la chambre des deux étrangers; heureusement qu'ils

étaient sortis et que je ne les vis pas. A leur équipage épars sur le parquet, aux livres et aux papiers en langue prussienne que je voyais trainants sur les tables et la cheminée, je jugeai bien que j'étais avec deux officiers de la Landwehr. Sur leur lit était déroulée une carte de France de Cassini; ce bel ouvrage qui honore le gouvernement qui l'a conçu et le savant qu'il l'a exécuté, a fourni contre nous une arme bien redoutable. Ce monument d'une longue paix, qui ne devait être que l'honneur et le gloire de nos géographes et de nos astronomes, est devenu un terrible instrument de guerre. Sans lui, que de hameaux, que de villages, de villes même éloignées des routes militaires eussent échappé aux ravages de l'invasion! sans lui que de familles heureuses et paisibles au fond de leurs terres, n'eussent appris nos désastres que par la renommée! Par lui le théâtre de la guerre était partout. Cette carte sous les yeux, les étrangers avaient la statistique de la France, la plus exacte et la plus complète; pas un ruisseau, pas le plus petit bois, pas la plus légère éminence ne leur échappait; elle éclairait leur marche, facilitait leurs transports et leurs communications; c'était leur meilleure avant-garde. Aussi avec quel soin la recherchaient-ils! tous les corps qu'ils envoyaient à la découverte avaient ordre de se la procurer à quelque prix que ce fût; ils couraient à nos bibliothèques publiques ou aux cabinets de nos savants, avec la même avidité qu'aux bureaux des recettes de nos deniers publics. Cet

hommage rendu au travail d'un de nos savants a coûté bien cher à la France. Pendant que je parcourais cette carte trop funeste, un de mes amis, à qui j'avais écrit mon arrivée, et qui m'avait trouvé un logement, vint me tirer heureusement de cette caserne.

Le lendemain, en parcourant Paris, je me crus transporté dans le camp général de l'Europe; ses soldats inondaient nos rues, nos promenades, nos places publiques, les portiques mêmes de nos temples; ses généraux remplissaient nos spectacles, nos musées, nos bibliothèques. On me racontait que, quelques jours auparavant, le jardin du Palais-Royal, qui ne s'était jamais ouvert que pour des gens à pied, était rempli de chevaux et qu'il présentait tout l'aspect d'un bivouac de cavalerie. Cet assemblage de nations et de peuplades diverses n'avait plus rien d'hostile et de menaçant. Il n'était plus que morne et farouche. Tout le despotisme de la discipline du Nord pesait sur ces masses et les tenait passives et obéissantes. Les commandants russes exerçaient le droit de vie et de mort sur leurs soldats des rives du Tanaïs. Ils les tuaient de leurs propres mains à l'endroit même où ils avaient commis un délit. J'ai vu moi-même un jeune officier de cette nation, à peine âgé de dix-sept ans, de la taille et de la faiblesse de corps d'un enfant, pouvant à peine soutenir son épée, abattre à ses pieds d'un coup de pistolet, pour avoir volé une livre de sucre, un cosaque haut d'une toise, fort comme un Her-

cule, couvert de blessures et de décorations. Ces terribles exécutions étonnaient et révoltaient même les Parisiens, mais les rassuraient sur leurs personnes et leurs propriétés. Au milieu de la douleur profonde dont me pénétrait le spectacle de la capitale, j'éprouvai une joie secrète à ne pas trouver dans Paris l'armée anglaise; ce triomphe de nos rivaux et de nos ennemis éternels, qu'ils avaient acheté plus par leur or que par leur sang, eût été encore plus odieux, s'ils y avaient ajouté leur présence. Ils étaient encore devant Toulouse, où le maréchal Soult venait de leur livrer la bataille la plus sanglante, mais la plus inutile.

La place que je venais de quitter en Italie ressortissant du ministère de l'intérieur, je m'y présentai pour rendre compte des derniers jours de mon administration; je demandai à être présenté au ministre; mais on me répondit que je ne pouvais pas paraître devant son excellence, avant d'avoir donné mon adhésion au nouveau gouvernement. Je fus flatté d'être traité comme un maréchal de France déposant les armes, à la tête de son corps d'armée, et jurant d'être fidèle à la dynastie des Bourbons. J'étais libre de mes serments par l'abdication de Napoléon; je les avais tenus même au péril de ma vie; j'avais soutenu les assauts d'une populace mutinée; jusqu'au 22 avril où me parvint l'ordre de quitter mon poste, j'avais fait respecter l'autorité qui m'avait été confiée; je le répète, j'étais libre de mes serments, et je m'empressai de jurer fidélité à

Louis XVIII. On verra si j'ai tenu ce serment comme celui que j'avais prêté à Napoléon.

Cet acte solennel d'adhésion, qui dès lors devint la règle de ma conduite politique, me rendit plus attachant le spectacle qui s'offrit à moi le même jour. Je vis toute la famille royale, pour ainsi dire, dans le même tableau. C'était le 27 mai : le ciel était calme et serein ; un vent léger répandait sur l'atmosphère tous les parfums du printemps ; la duchesse d'Angoulême allait à la rencontre de son auguste époux, depuis long-temps séparé d'elle par la guerre européenne ; la physionomie de la princesse, où domine ordinairement une teinte de mélancolie, était animée par la joie et l'espérance. C'était peut-être le plus beau jour d'une vie jusqu'alors si infortunée. Son équipage, pour être plus rapide, n'était que d'une élégante simplicité. Après tant d'exils et d'écueils, elle allait enfin recevoir son époux dans le palais de leurs pères. Le duc de Berry allait aussi à la rencontre de son frère avec un cortége aussi magnifique que nombreux, de généraux et de maréchaux de France. C'était l'armée française allant au devant d'un fils de France. Bientôt après, le duc d'Angoulême fit son entrée, monté sur un cheval blanc, au milieu d'un peuple immense qui se déployait sur les deux rives de la Seine. Je vis ce prince, au moment où, débouchant par la rue du Bac, le Louvre et les Tuileries frappèrent ses regards. Comme il était profondément ému! Des larmes coulaient de ses yeux, il ne pouvait suffire

à toutes les démonstrations de la joie publique, et à tous les sentiments qu'il inspirait et qu'il éprouvait lui-même. Pour couronner ce tableau, le roi et son auguste frère étaient au balcon du pavillon de Flore, et tendaient les bras à leur fils en partageant son émotion. Gérard, reprends tes pinceaux, voilà une autre entrée d'Henri IV.

Le prince arrivait de Bordeaux, la première ville de France qui avait osé reconnaître et saluer le drapeau blanc, au moment où les débris encore formidables de nos armées d'Espagne et de Portugal occupaient presque son territoire; mais la Roche-Jacquelein, sans armes et presque dans les fers, était à Bordeaux, et M. le comte de Lynch était maire de cette ville. A leur exemple, plus qu'à leurs voix, trois cents hommes de toutes les classes s'équipent, se montent et vont au devant du fils de France. Ils traversent la ville au milieu des applaudissements et des vœux de toute la population. Leurs cocardes blanches sont encore invisibles, ils ne veulent les arborer que sous les yeux du prince, et à la vue du panache de Henri IV. Combien je regrette d'ignorer le lieu où la députation rencontra le petit-fils de St.-Louis ! Plus heureux que moi, l'historien de cette belle journée pourra le citer glorieusement et le recommander à la postérité. Ce que je sais bien, c'est tout ce qui se passa de touchant et de magnanime dans cette première entrevue. Quelle joie pour le prince, en se voyant enfin, après un si long exil, au milieu de Français si dévoués ! quel bonheur

pour les Bordelais de contempler les traits de leur libérateur dont tous les regards se portaient avec attendrissement sur la Roche-Jacquelein et M. de Lynch, illustres auteurs de cette réunion.

Le duc d'Angoulême impatient de se trouver au sein de la ville de Bordeaux, qui tout entière s'avance vers lui, se met à la tête du bataillon d'élite. Il faut connaître la vivacité démonstrative des habitants du midi, leur imagination active et brillante, la gaîté franche et naïve de leurs fêtes, pour se faire une idée de l'entrée du prince à Bordeaux. On voyait, on recevait pour la première fois le petit-fils du Béarnais ; et on le reçut à la béarnaise. Après avoir joui de tant de transports de joie, il se rend avec le plus brillant cortége à la cathédrale pour rendre au ciel des actions de grâces. Le lendemain, des soins graves et politiques occupèrent le prince; un jour de fête pouvait être suivi d'un jour de combat. Tout entier à cette pensée, il forma autour de lui un conseil d'hommes sages et habiles : il y appela MM. Laisné, Ravez, de Martignac, le comte de Marcellus, Dussumier-Fonbrune, et de Peyronnet. Quel rare bonheur de trouver de suite, dans la même enceinte, des hommes d'un mérite si éminent et d'une fidélité si éprouvée!

Le fils de France avait traversé une partie de l'Espagne avant de se rendre à Bordeaux. Les Espagnols, encore en armes pour briser les fers de leur roi encore captif à Valencey, l'avaient accueilli comme un digne membre de cette auguste famille des Bour-

bons, pour laquelle ils combattaient avec un dévouement et une constance qui faisaient l'étonnement et l'admiration de l'Europe. Ah! si jamais la révolution française pénétrait en Espagne, si Ferdinand était menacé du sort de notre roi martyr, comme, pour prix d'une aussi généreuse hospitalité, notre prince, à la tête d'une armée française, aurait bientôt franchi les Pyrénées, et volé au secours d'un parent malheureux! Le duc de Berry, son illustre frère, à la tête d'une autre armée française, concourrait à cette noble entreprise, avec toute l'ardeur et la loyauté de son caractère. Les deux frères, ayant fait leur jonction à Madrid, et brisé les fers du roi, s'embrasseraient en disant : *Il n'y a plus de Pyrénées.* Cette belle expédition verrait terrasser le monstre des révolutions entre les colonnes d'Hercule, avec la massue de ce demi-dieu (1).

Cependant le nom de l'empereur de Russie, remplissait toutes les bouches de la renommée ; il était devenu tout à coup populaire comme celui de Napoléon. Il retentissait dans les salons, dans les ateliers de la capitale, comme dans les chaumières de nos provinces qu'il avait traversées. Avant le 31 mars, les Parisiens ne voyaient dans les Russes qui s'avançaient, que les mêmes hommes qui, sous le général Suwaroff, avaient pris et pillé un des faubourgs de Varsovie et passé au fil de l'épée ses

(1) Un seul fils de France vient de remplir cette grande mission. (*Note de l'Éditeur.*)

malheureux habitants. Mais le 31 mars leur apprit que ce n'était plus le terrible et implacable Suwaroff qui était à la tête de l'armée russe, mais le héros du Nord, le modèle des guerriers et des rois, Alexandre, plus digne du nom de Grand que le conquérant de l'Asie. On craignait que justement irrité, il ne vînt exercer d'horribles vengeances, et mêler les cendres de Paris avec celles de Moscou. On ne connaissait pas sa grande âme, où plutôt on l'avait calomniée! Alexandre n'aspirait qu'au titre de pacificateur de l'Europe et il l'a obtenu. Rien de plus auguste et de plus touchant que son entrée dans Paris. On le croyait armé de la foudre, et il n'a dans ses mains que l'olivier de la paix. Il l'offre lui-même aux Parisiens en leur annonçant qu'il ne leur ramène que leurs princes légitimes. A cette nouvelle, l'allégresse universelle succède à la terreur et à la consternation. On se précipite au devant du magnanime Alexandre. On le voit avec attendrissement élever ses mains vers le ciel et remercier le Dieu des armées d'avoir enfin conduit l'Europe aux termes de ses travaux et de ses dangers. Ami noble autant que fidèle, il embrasse le roi de Prusse qui était à ses côtés et lui dit avec la plus profonde émotion : « Le sang ne coulera plus. »

Ce n'est plus le guerrier, c'est le souverain le plus généreux; il accueille, il console, il encourage; on l'eût dit à Saint-Pétersbourg au milieu de ses peuples. L'admiration et la confiance sont au comble; les alliés ne sont plus pour les Parisiens que des

hôtes paisibles; les cosaques campent aux Champs-Élysées, sur les bords de la Seine; mais plus disciplinés que sur les bords du Tanaïs, ils n'excitent que l'étonnement et la curiosité.

Les soldats russes, dans l'accueil qu'ils recevaient des Parisiens, se ressentaient de la reconnaissance que l'on portait à leur empereur. Les Autrichiens et les Prussiens voyaient d'un œil d'envie, qu'ils n'étaient pas aussi bien traités. La conduite de leurs souverains, dans les deux dernières campagnes, était cause de cette différence de traitement. Les amis de Napoléon se rappelaient trop que le roi de Prusse avait donné aux alliés le premier exemple de défection; que l'empereur d'Autriche avait suivi ce même système de défection contre son gendre, sa fille et son petit-fils, et qu'en les abandonnant, il les avait accablés tous les trois; les royalistes ne pouvaient pas lui pardonner d'avoir donné sa fille à un soldat devenu empereur, et de l'avoir introduit, comme Louis XIV et Louis XVI, dans la famille des Césars.

L'enthousiasme général, les acclamations qu'excitait l'empereur de Russie, toutes les fois qu'il paraissait en public, me portèrent sur la route qu'il parcourait habituellement. Je voulus le voir, et je le vis avec cet intérêt qui s'attache naturellement aux hommes et aux événemens contemporains qui doivent laisser de grands souvenirs historiques. Il traversait à cheval les Champs Elysées pour se rendre à la plaine des Sablons, où il devait passer la

revue générale de son armée: la rapidité de sa course ne me permit pas de le considérer; d'ailleurs on ne l'aurait pas distingué des généraux et même des simples colonels qui l'entouraient. Après avoir vu le général, je ne fus pas tenté d'aller voir son armée, ni la revue qu'on disait devoir être superbe; plus ce spectacle eût été beau, plus il m'aurait rappelé notre armée dispersée et presqu'anéantie, mais toujours imposante et respectée.

Quelques jours après, je vis l'empereur d'Autriche, non à la tête de son armée, mais dans une retraite qu'aime le sage, que fréquentent le savant et le penseur solitaire, qui y trouvent une source toujours nouvelle de méditations profondes. C'était au Jardin des Plantes. Je le vis dans les serres, entouré de MM. Desfontaines, de Jussieu et Thouin, professeurs de botanique. Il conversait avec eux comme un simple botaniste qui connaît et cultive les plantes; et j'aimais mieux le voir au milieu d'elles, qu'entouré des baïonnettes qui l'avaient porté à Paris. Ce contraste de situation et de goût avait quelque chose d'intéressant. Le prince donnait les plus grands éloges aux professeurs, sur l'ordre et la méthode avec lesquels ils avaient classé ces innombrables végétaux. Il leur parlait de son superbe jardin de Schœnbrunn, comme s'il l'avait sous les yeux, leur nommait les plantes les plus rares dont il l'avait enrichi, leur décrivait ses serres, la manière dont elles étaient chauffées et éclairées, entrait même dans les détails et le mode de culture. Il sa-

vait tout ce que la botanique doit à Bernard Jussieu, et il se plaisait à s'entretenir avec son neveu, du système des familles naturelles, qu'il a créé et que presque toutes les écoles ont adopté. L'intérêt que cette rencontre extraordinaire m'inspirait, augmenta encore, lorsque j'entendis ce prince dire, avec un air de satisfaction intérieure, ces propres paroles : « J'ai en particulier un petit jardin et une petite « serre que je cultive moi-même; j'ai ma bêche, « mon rateau, et lorsque je peux avoir assez de « loisir pour y exercer mes bras, je suis presque aussi « heureux que vous. » Il demanda, mais à titre d'échange, des plantes et des arbustes qu'il n'avait pas, pour être transportés à Vienne. J'ai su depuis par les professeurs, que l'échange avait été très avantageux à leur jardin; car il avait envoyé le double de ce qu'on lui avait donné, et en plantes plus rares que celles qu'il avait reçues. Trop heureuse la France, si, dans ses derniers traités avec ce prince, nos finances eussent été traitées aussi bien que notre jardin botanique!

Un de nos auteurs vivants, penseur aussi profond qu'écrivain original, dit que cette simplicité habituelle des princes du nord, leur donne une popularité dont les événements de 1813 et de 1814 ont démontré tout l'avantage. Elle fait, dit-il, des hommes plus heureux et des rois plus forts.

Quelques jours avant cette visite, aussi honorable pour les professeurs que pour l'établissement dont ils sont les directeurs, le Jardin des Plantes et toutes

ses riches collections avaient couru de grands dangers; un corps de Prussiens voulait y pénétrer de force et y prendre des logements. On leur oppose de la résistance, on ferme les grilles; mais les assiégeants n'en deviennent que plus intraitables; les officiers prussiens ne peuvent plus contenir leurs soldats. Un savant prussien les arrête; M. Humboldt, aussi connu par ses voyages et ses découvertes, que son frère, par ses traités et ses négociations diplomatiques, eut la gloire de conserver le Muséum d'histoire naturelle, le plus vaste et le plus complet de l'Europe. Appelé par les professeurs dont il était l'ami depuis longues années, il vole au secours du Jardin, invoque, auprès des soldats, son nom et celui de son frère, leur parle leur langue et finit par les apaiser; il demanda et obtint une sauvegarde pour ce précieux dépôt.

Le collége de la Flèche ne fut pas aussi heureux, pendant l'occupation de la Normandie et des provinces adjacentes, par les Prussiens. Un jeune officier de cette nation, qui avait été élevé dans ce collége, commandait un détachement qui était envoyé pour prendre possession de cette ville et s'y établir. Les professeurs, sachant que leur élève s'avançait vers eux, étaient dans la plus parfaite sécurité, et se félicitaient d'une circonstance aussi heureuse. Ils croyaient même que le jeune officier avait sollicité cette mission pour la remplir en ami du collége. Ils furent cruellement trompés : ce jeune commandant méconnut le lieu où il avait passé son

enfance et les hommes qui avaient été ses instituteurs et ses amis : il méconnut même ses condisciples. Il venait porter le fer et le feu dans cette seconde patrie ; tant les haines nationales excitent de fureur et de barbarie ! On l'apaisa cependant, mais il se conduisit toujours en ennemi et en vainqueur.

Ce collége de la Flèche, une des belles fondations de notre bon Henri, a vu exercer dans son sein une mesure terrible du gouvernement impérial, qui contrastait bien avec les intentions paternelles de son fondateur. Ce collége était devenu la maison de réclusion de tous les enfants d'Italie et de la Dalmatie, qui appartenaient à de grandes familles et qui étaient destinés à hériter d'un nom illustre ou d'une grande fortune.

Napoléon voulait des otages, et il les avait choisis dans l'âge le plus intéressant et le plus chéri. On avait enlevé ces enfants à l'amour et aux caresses de leurs mères, à la vigilance et à la sollicitude paternelles, pour les livrer, loin du pays natal, à une éducation militaire que leur âge et leur constitution ne pouvaient pas supporter. Je me trouvai à Gênes au premier départ de ces enfants ; ce fut un jour de désolation et de deuil général. Le peuple partageait la douleur des patriciens. Deux mères, mesdames Doria et Palavicini, se firent remarquer par leur douleur et leur désespoir. Elles avaient chacune un fils unique, qui était marqué pour otage. Le jeune Doria, fils d'Ambroise, descendait, en ligne directe, du fameux André Doria, le libérateur et le

législateur de Gênes. Les ancêtres de Palavicini n'étaient pas moins illustres; son père était d'ailleurs le plus riche patricien de la Ligurie. Les deux mères de ces deux enfants ne purent se séparer de leurs fils: elles les accompagnèrent à la Flèche, et s'y fixèrent pendant tout leur exil. Combien de dames romaines, d'autres Cornélies suivirent cet exemple!

L'amitié et la reconnaissance m'attachaient à une de ces maisons de Gênes, à laquelle on avait pris les deux fils qu'elle possédait. C'était la famille Negrotti, qui a ce beau palais de marbre situé sur la place de l'Annonciata. La douleur de la mère était plus concentrée et peut-être plus profonde que celle des dames Palavicini et Doria. Le préfet, homme ferme, mais juste et humain, osa tout tenter pour soustraire les deux enfants au fatal départ: il représenta qu'il était de toute justice d'en laisser un à ses parents; que l'aîné devait sauver le plus jeune, d'ailleurs incapable de supporter une si longue route; tout fut inutile, un décret les avait marqués pour otages, nulle force humaine ne put les rayer de la liste. C'était la conscription de l'enfance, plus dure et plus despotique que celle de la jeunesse. J'adoucis, autant qu'il fut en moi, l'affliction de M. et M^me^ Negrotti, par la correspondance que j'entretins avec M. le sous-préfet de la Flèche, à qui j'avais recommandé ces deux enfants, et qui me donnait régulièrement de leurs nouvelles. Je dois dire ici que tous ces exilés de l'Italie et de la maison paternelle

furent bien traités dans ce collége; que les professeurs surent les consoler et les instruire tout à la fois, et que beaucoup d'entre eux ont emporté leurs regrets et leur reconnaissance. C'est ainsi que l'aménité française et la religion surent adoucir une mesure si révoltante. L'aumônier surtout, M. Boyer, se distinguait auprès de ces intéressans otages, par les soins les plus empressés et les plus tendres; il était le correspondant de toutes ces familles, et le mentor et l'ami des enfants. Le Pape a acquitté envers lui la reconnaissance publique, en lui décernant la décoration de l'éperon d'or. Il est dans ce moment aumônier du 1er régiment de la garde royale.

Jeune encore, et voulant continuer une carrière que j'aimais, et que je parcourais depuis vingt ans, je retournai au ministère, espérant de voir enfin le ministre; mais il avait adopté un système d'invisibilité fort commode pour lui, et je ne pus l'approcher. Un des chefs de division, son premier commis, qui le suppléait parfaitement, tenait, ce jour-là, l'audience hebdomadaire. Je m'y présentai; je me trouvai avec plusieurs de mes collègues de Rome, d'Amsterdam, de Gênes et de Turin. Nous étions debout dans une antichambre où je n'aurais pas langui long-temps, lorsque le chef de division vint à nous d'un air aimable et presque empressé. C'est un homme d'esprit et de talents, qui en avait la réputation avant même d'avoir abordé la tribune de la Chambre des députés, où il s'est fait remarquer. Sa physionomie très mobile, respire la finesse; ses

manières sont polies, son élocution est élégante et facile. Confondu dans la foule, et assez embarrassé de mon rôle de solliciteur, je le considérai attentivement, lorsqu'après avoir fait circuler quelques paroles vagues d'espérance et de consolation, il répondit à toutes les demandes par cette parabole, tirée, non de l'Évangile, mais de la plus fine bureaucratie : « Dans ce temps-ci, nous dit-il, le nombre « des solliciteurs est semblable à une volée innom- « brable de pigeons, et le nombre des places égale « à peine quelques grains de millet que se disputent « ces oiseaux; dire quels seront les pigeons assez « heureux pour attraper le grain de millet, c'est « impossible, impossible. » J'aurais trouvé la comparaison assez juste, si le chef de division, au lieu de jeter le grain à la volée, ne l'avait placé sous le bec des pigeons qu'il voulait favoriser. Lui aussi a eu une carrière assez chanceuse, quoique assez brillante. Après avoir frisé plusieurs fois le ministère, auquel son habileté et sa longue habitude des affaires l'appelaient, et qu'il aurait sans doute conduit mieux que beaucoup d'autres qui y sont parvenus, son département l'a nommé deux fois à la Chambre des députés, où il figure au côté droit.

Je vis enfin le ministre, et, ce qui me parut assez étrange, mon introducteur auprès de lui fut un officier inconsolable de la chute de Napoléon, et qui s'était distingué, le 30 mars, à la défence de la butte Montmartre; mais ce qui me surprit davantage, fut de voir dans sa confiance intime un homme qui dif-

férait avec lui de religion, de principes et de doctrines politiques.

Je pénétrai jusqu'à son Excellence par une porte dérobée; c'était à son lever, et elle était encore en robe de chambre et en bonnet de nuit. J'espérais beaucoup de cette bonne fortune; son accueil simple et gracieux ajouta encore à cette espérance. Je vis un homme d'environ soixante ans, d'une taille haute, d'une physionomie douce, d'une complexion faible et valétudinaire. Il causa avec moi familièrement, et presque avec bonhomie. Ce ministre ne me parut plus avoir ces facultés brillantes qu'une noble et courageuse opposition lui avait fait développer au commencement de la révolution. Il paraissait succomber autant sous l'ennui que sous le poids des affaires, et ne soupirer qu'après la retraite et les doux loisirs; on eût dit qu'il avait fait un grand sacrifice à la patrie en acceptant le ministère. Nous étions au fort de l'été, la chaleur était brûlante, et cependant je trouvai monseigneur occupé à tisonner, pour accélérer l'ébullition d'une cafetière où se préparait une infusion. Je lui exposai succinctement ma situation, et le desir que j'avais de consacrer au service du roi les fruits de mon expérience. Il m'écouta avec distraction, garda un instant le silence; puis, les yeux toujours fixés sur la décoction qui était sur le feu, et qui l'occupait plus que tout ce que je lui avais dit, il me répondit avec humeur: « Je suis assiégé par les gens d'esprit et de mérite, et

je ne sais comment me dérober à leurs poursuites. » A ces mots, je pris presque la fuite.

Pour me distraire de l'ennui de toutes ces visites d'affaires et d'étiquette, je me mis à la recherche d'une dame de Gênes, M^me^ de B***, distinguée par sa naissance, son esprit, et l'influence qu'elle exerçait sur toute la Ligurie; mais elle n'était plus à Paris. Elle avait suivi Marie-Louise à Blois dans les derniers jours de la régence, et avait fini par l'accompagner à Vienne. D'abord dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, elle s'était attachée ensuite à la nouvelle épouse. Avant d'être appelée à Paris, à l'époque de la réunion de Gênes à la France, elle dirigeait les affaires de la république ; aussi les Génois l'appelaient-ils la reine *Annette;* elle n'avait pas été étrangère aux diverses révolutions qui avaient agité son pays, et dont tout le résultat avait été de tomber dans le gouffre du grand empire. Le gouvernement de Gênes anéanti, elle suivit le pouvoir en France. Ambitieuse, adroite, insinuante, prenant toujours la couleur dominante avec la promptitude et l'habileté italiennes, elle avait acquis du crédit auprès des ministres. Élevée dans la politique par les maîtres les plus habiles, elle avait passé sa jeunesse dans un temps et dans une ville révolutionnaires par essence. A Paris, elle s'était liée avec les hommes les plus marquants à la cour et dans le gouvernement, et s'était surtout attachée à M. de Talleyrand, qui goûtait beaucoup son genre d'esprit et de conduite. J'avais vu chez

elle, un homme qui avait eu la plus grande part aux révolutions de Gênes : c'était M. Jacques Serra, issu d'une des plus anciennes et des plus illustres familles de la République. C'eût été à la tribune le Mirabeau de la Ligurie. Obligé de se réfugier à Milan, dans un moment de revers de son parti, il avait, par ses feuilles périodiques, exalté toutes les têtes de ses compatriotes. Le crédit de Mme de B*** le fit nommer à l'ambassade de Dresde. Sa mort arrivée en 1814, dans cette capitale de la Saxe, a été longtemps un secret diplomatique. Il a laissé plusieurs ouvrages estimés. Un de ses frères, Jérôme Serra, s'est fait remarquer après lui par la résistance qu'il a voulu opposer à la décision du congrès de Vienne, qui a donné Gênes au roi de Sardaigne. Cette opposition a eu quelque chose de patriotique. Il est l'auteur de cette fameuse protestation adressée à toutes les puissances contre la réunion. Il s'est montré courageux et éloquent; et qui ne le serait pas, quand on plaide pour l'indépendance de sa patrie !

A Vienne, Mme de B*** avait voulu, mais en vain, être utile à son pays. Les Génois avaient choisi son fils pour plaider leur cause au congrès, mais ils comptaient plus sur l'habileté de la mère, que sur les talents du fils.

Ils avaient envoyé en même temps une députation à Londres, pour intéresser en leur faveur le parlement ou, du moins, la chambre des communes. Un de leurs députés était M. Pareto, ancien maire de Gênes, l'homme le plus capable et le plus

digne d'une pareille mission; esprit, adresse, politique profonde, richesse immense pour un particulier, il réunissait tous les avantages que l'on peut desirer dans un négociateur. Il avait protesté solennellement contre la réunion de la Ligurie à la France, il avait osé voter négativement contre l'élévation de Napoléon à l'empire. Toujours conséquent à ses principes, toujours fidèle à son pays, il venait protester et agir contre la réunion de Gênes au Piémont. Mais ni les talents de M. Pareto, à Londres, ni les sollicitations puissantes de M^me^ de B^***^, à Vienne, ne purent arrêter, ni même suspendre, le coup mortel qui devait être porté à l'antique gouvernement de Gênes. Il était décidé que toutes les républiques devaient finir au congrès de Vienne. Des républiques oligarchiques étaient cependant moins dangereuses pour le repos de l'Europe, que plusieurs gouvernements modernes reconnus par le congrès.

Avant cette mission diplomatique d'un si grand intérêt, le fils de M^me^ de B^***^, à peine sorti du collége des auditeurs, avait succédé dans la préfecture de M^***^, à M. de C^***^, appelé à celle de la S^***^; il n'aurait pas fait oublier le préfet le plus médiocre; pouvait-il remplacer celui qui a laissé à Savone de nombreux monuments de l'administration la plus heureuse et la plus brillante? Avant d'entrer dans la carrière administrative, M. de C^***^ s'était distingué dans celle des ingénieurs; il a attaché son nom, en cette qualité, à l'expédition d'Égypte. Devenu préfet, fut encore souvent ingénieur; c'est lui qui a

tracé la belle route que nous avons jetée sur le littoral de son département, et celle qui, à travers les Apennins, conduit de Savone à Alexandrie. Il est l'auteur d'un projet qui, dans le temps, fit beaucoup de bruit en Italie. Il proposa de joindre, par un canal, le golfe de Gênes à celui de Venise. Voici, autant que je suis en état d'en rendre compte, comment ce projet devait être exécuté.

La petite rivière de la Fiumara, qui se jette dans la mer à Savone, devait joindre ses eaux à la Bormida, dont la source, opposée à la sienne, en est cependant très voisine. C'est, en petit, le Rhin et le Rhône sortant du Mont St.-Gothard. La Bormida ayant son confluent dans le Tanaro, celui-ci dans le Pô, et ce dernier dans l'Adriatique, le canal était indiqué et presque formé par la nature; ainsi, Gênes et Venise auraient communiqué par terre, dans tous les temps, sans être contrariées ni par les vents, ni par les flottes ennemies. Alexandrie, en temps de paix, serait devenue une ville commerçante et presque maritime. Elle aurait rapproché Turin de la mer, et lui en eût apporté tous les tributs. Elle eût correspondu rapidement avec Plaisance, Ferrare, et toutes les places qui sont sur le Pô. Les troupes se seraient embarquées sur le canal avec leurs gros bagages, et auraient été portées de Gênes à Venise presque sans frais, sans fatigues, et en couchant tous les soirs à terre. Ce projet était d'une exécution si belle, qu'elle excita l'envie de ceux qui le

firent avorter. Mais c'est surtout sa conduite envers le pape, pendant sa captivité à Savone, qui a rendu M. de C*** cher à tous les amis de la religion et de l'humanité. Un heureux hasard, ou plutôt, j'aime à le croire, un reste de vénération avait fait placer la prison du Saint.-Père dans la préfecture de l'homme le plus religieux, et qui tenait à honneur d'avoir cette réputation, tandis que beaucoup de ses collègues travaillaient à s'en faire une toute contraire. Aussi Pie VII fut toujours pour lui le chef de l'Église et le souverain pacifique, abattu un instant par le conquérant. Avec quel respect l'approchait-il ? avec quelle bienveillance il accueillait tous les étrangers, qui, du fond de l'Italie, accouraient à Savone pour le voir et recevoir sa bénédiction ! comme il leur facilitait tous les moyens d'accomplir leur saint pélérinage ! quelle douceur, quelle sollicitude dans les rapports qu'il adressait au gouvernement sur le vénérable captif ! Son épouse, dont la piété exemplaire avait ce que son sexe lui donne de plus doux et de plus consolant, partageait avec lui les mêmes soins et les mêmes devoirs.

Ici se place naturellement un épisode qui peut encore adoucir l'odieux et affligeant tableau de cette captivité. Le colonel de gendarmerie T....., chargé spécialement de la garde du Pape à Savone, avait avec lui son fils âgé de huit à neuf ans, nommé Télémaque, et qui promettait toutes les qualités de l'esprit et du cœur que rappelle ce nom.

Les regards de l'illustre captif s'arrêtèrent de suite sur lui avec bonté. L'ingénuité et la candeur de l'enfance, au milieu d'une prison et de l'appareil menaçant des armes, lui offrirent un contraste frappant. Loin des lieux et des objets chers à ses méditations, la vue de cet enfant pouvait donner à ses peines quelque heureuse distraction. Télémaque répondit à cet intérêt par le charme de son âge et par le respect le plus profond. On le voyait toujours auprès du vénérable pontife qui lui donnait la main, ou s'appuyait sur lui. Ce spectacle de l'enfance prêtant son appui à la vieillesse et au malheur, était aussi auguste que touchant. Tous ceux qui en étaient témoins semblaient dire à Télémaque : « Veille tou-« jours sur ce dépôt précieux! protège-le toujours « auprès de ton père et de ses soldats; ta faiblesse « et ton innocence feront plus que notre force et « nos efforts. »

Lorsque la prison du Pape devint plus étroite, lorsque nul chrétien ne pouvait voir ni approcher le chef de la chrétienté, Télémaque seul, protégé par son père et les gardes qu'il commandait, pénétrait dans la prison et y portait des consolations. Un jour, son père lui ayant demandé, d'un air de curiosité affectueux, ce qu'il disait, ce qu'il faisait avec le Saint-Père : « Papa, nous prions. » Une autre fois, le Pape ayant dit à M. T....., en présence de son fils : « Je crains que le besoin que j'ai de Télémaque et l'attachement que je lui porte, ne vous soient nuisibles. Je crains pour vous quelque disgrâce; »

l'enfant répondit pour son père, par ces deux vers sublimes de Racine :

> Soumis, avec respect, à sa volonté sainte,
> Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte.

Tandis que le Pape était ainsi prisonnier à Savone, j'avais l'honneur de voir à Gênes un grand personnage que cette captivité affligeait d'autant plus qu'elle pouvait finir par le compromettre : c'était Mgr. le cardinal S***, archevêque de cette ville. Né en Ligurie, dans la petite ville de Sarzane, de parens peu fortunés, il avait dû son élévation à une cause bien glorieuse, au noble courage avec lequel il avait partagé la captivité de Pie VI, dont il avait reçu les derniers soupirs à Valence. Il était resté le dernier ami du vénérable pontife, qui, le premier des souverains, jugea bien la révolution française, dont il a été un des plus illustres martyrs. Pour prix de son dévouement, Pie VII avait donné à l'abbé S*** la mitre et la barrette. Peu d'hommes ont été doués comme lui de tant de moyens de plaire et de réussir; il possède tout le charme des manières et des paroles; quoique plein d'adresse et de dextérité, je l'avais vu bien souvent tourmenté de sa position, et à la veille d'échouer, malgré toute l'habileté de sa condnite. Avant lui, les Génois n'avaient jamais eu d'archevêque décoré de la pourpre romaine, et cette haute dignité, inconnue au sein de la superbe Gênes, donnait de l'ombrage aux patriciens, sans rien ajouter à la vénération du peuple. Un

prince de l'Église offusquait cette noblesse républicaine et commerçante. Les autorités françaises le voyaient sans jalousie, mais avec défiance, et étaient très peu disposées à le soutenir; d'ailleurs cet appui étranger lui eût aliéné tous les cœurs, et il était trop habile pour le rechercher. Il flottait entre deux sentiments hostiles qu'inspirait l'éminence de son rang, et que l'attrait de sa personne savait adoucir. Mais l'embarras de cette situation politique augmenta bien encore, lorsque Pie VII, son bienfaiteur et son souverain immédiat, fut arraché de ses états et conduit à Savone; ce voisinage le plaçait entre deux écueils bien redoutables. S'il avait volé à Savone, s'il eût voulu pénétrer jusqu'au Saint-Père pour lui offrir les mêmes hommages et le même dévouement qu'à son prédécesseur, une autre prison se serait ouverte pour lui à l'autre extrémité de l'empire. Car, certes, il n'eût pas eu le bonheur de partager celle de son bienfaiteur; si, dévorant sa douleur, il restait tranquille dans son palais, tandis que le Pape était captif à sa porte, il était accusé de lâcheté et d'ingratitude. Il échappera à ce reproche, si on observe que ce dévouement n'eût fait que nuire au Saint-Père; qu'il était au moins inutile et même impossible par la surveillance que le commissaire général de police de Gênes exerçait sur lui et sur tout son clergé. Ses agents couvraient la route de Gênes à Savone et interceptaient toute communication *La bouche de pierre* dont parle Montesquieu, qui était ouverte à Venise à tous les délateurs, l'était

également à Gênes à la porte du commissaire de police, et glaçait d'effroi les âmes les plus généreuses. *La bouche de pierre* est toujours auprès de *la main de fer.*

On jugera par le trait suivant, de l'honorable défiance que le cardinal inspirait au gouvernement français.

Lorsqu'au mois de juillet 1809, le Pape fut conduit prisonnier en France, on le faisait voyager avec une rapidité cruelle, au milieu des feux de la saison, sans égard pour son grand âge et ses infirmités. Les montagnes ralentirent pourtant cette marche forcée; car, à cause de la difficulté des chemins, depuis Chiavari, on avait placé le Pape dans une chaise à porteurs. Le commandant de son escorte voulut qu'il se dépouillât de ses habits pontificaux, pour que son voyage fût aussi secret que rapide, car on craignait le soulèvement des peuples répandus sur la route qu'il devait parcourir; mais il avait déclaré que la force seule lui enlèverait les marques de la souveraineté pontificale. Arrivé à Gênes, on se proposait bien de se dédommager de la lenteur forcée que les montagnes avaient causée à sa marche. Cependant on annonçait au Pape, sans doute pour lui rendre ses souffrances plus supportables, qu'il aurait dans cette ville quelques jours de repos, et qu'il y serait reçu par l'archevêque de Gênes, le cardinal S***. En effet, le gouvernement avait donné à l'archevêque l'avis officiel de ce passage et de ce séjour, et l'avait même invité à faire dans son pa-

lais tous les préparatifs nécessaires pour cette réception. Jamais ordre ne fut exécuté avec plus d'empressement, et ne répandit plus de joie; jamais hospitalité plus douce à remplir, quoique dans une circonstance affligeante. Le malheur ajoutait à la vénération et à la reconnaissance. Le peuple partageait à cet égard les sentiments du cardinal et les manifestait avec plus d'énergie. Il se portait en foule sur les bords du Bisagno, par où devait arriver le saint voyageur. Tous les travaux étaient suspendus. Ce n'était pas l'appareil d'une fête, mais celui d'un grand événement auquel se rattachaient tous les sentiments religieux. On espérait surtout, par les témoignages du plus touchant intérêt, offrir au chef de l'Église des consolations et en recevoir de lui; le commissaire général de police savait seul que cette espérance serait trompée. En effet, à la vue de Gênes, à l'endroit dit la *Castagna*, sur les bords de la mer, la chaise à porteur s'arrête tout à coup : on en fait descendre le pape, et on l'oblige à entrer dans un bateau couvert qui l'attendait. A genoux sur le rivage, les habitants des Apennins, qui l'avaient porté avec un saint respect, lui demandent sa bénédiction et s'éloignent en regrettant ce fardeau précieux qui était déjà sur les flots.

Dans ce passage si rapide de la terre à la mer, du silence des montagnes aux mugissements des vagues, le pape croit toucher à sa dernière heure, et il se met en prière. On cherche à le rassurer en lui disant qu'on ne veut que lui faire éviter la traversée de Gênes;

que le peuple de cette ville a manifesté trop de joie de le posséder, et qu'on a craint surtout son entrevue avec le cardinal. En lui parlant ainsi, il doublait le golfe sans entrer dans le port de Gênes, sans même jouir de la vue de l'amphithéâtre pittoresque sur lequel cette ville se développe, et, ce qui eût été mille fois plus agréable pour lui, sans entendre les acclamations d'un peuple religieux et fidèle; sa prison flottante le dérobait lui-même à tous les regards; on eût pris le bateau qui portait le successeur de St.-Pierre, pour celui d'un simple pêcheur. Il fut au moins respecté par les vents, et après trois heures de navigation, il aborda sur la plage de St.-Pierre d'Aréna, où une chaise de poste avait été préparée pour lui par le commissaire général de police et un colonel de gendarmerie qui y monta à ses côtés. Il était déjà à dix milles de Gênes; il avait franchi la Bocchetta, que les Génois l'attendaient encore sur le rivage. Le peuple bivouaqua pendant deux jours, sur les routes et dans les rues, et ce ne fut qu'avec une indignation profonde, qu'il apprit qu'on avait trompé la plus chère de ses attentes. L'archevêque en fut profondément affligé, mais il ne fut pas sans inquiétude sur la crainte qu'il avait inspirée et qu'on n'avait pas su dissimuler.

Le cardinal S*** obtiendra une belle page dans l'histoire. Il a attaché son nom au concordat que Buonaparte a passé avec Pie VII, le 10 septembre 1801; c'est lui qui le présenta à la signature du premier

consul, qui vit son éminence avec d'autant plus de plaisir, que dans ce moment, il faisait ériger un monument à la mémoire de Pie VI, auquel le cardinal avait été si fidèle; il se plut à le rendre témoin de la réparation qu'il faisait, au nom de la France, à cette auguste victime. Combien à cet égard, l'empereur a été différent du premier consul! Le concordat de 1801, après une révolution qui avait brisé le trône et l'autel, et immolé sur leurs débris le pontife et le roi, suffirait seul pour immortaliser l'homme qui a tant d'autres titres à l'immortalité. Ce qu'il y a de plus étonnant dans ce monument de paix et de réconciliation avec le Saint-Siége, c'est qu'il n'éprouva pas la plus légère opposition; non seulement tous les corps de l'État le reçurent avec empressement, mais toutes les trompettes de la philosophie furent muettes; plusieurs même, firent entendre des applaudissements; tant ce gouvernement naissant avait reçu une forte impulsion, et imprimait de respect! François Ier ne fut pas si heureux, quoique si loin des prétendues lumières du dix-huitième siècle. Louis XVIII le sera-t-il davantage, quand il traitera avec la cour de Rome! le roi très chrétien fera-t-il moins pour la religion, que le conquérant qui n'a fait que passer? les chambres dont il a entouré son gouvernement ne viendront-elles pas contrarier et attaquer ses traités avec le Saint-Siége? plusieurs de leurs membres qui, en 1801, trouvèrent le concordat de Bonaparte, une mesure profondément com-

binée et qui servait au maintien des institutions nouvelles, ne s'élèveront-ils pas contre celui de Louis XVIII? Mais n'anticipons pas sur les temps et les événements.

Je ne puis quitter le cardinal S***, sans parler de deux nobles exilés génois avec lesquels il était intimement lié, et que j'avais vus à Paris, où ils exerçaient en faveur de leurs compatriotes un patronage plus honorable et plus affectueux qu'utile. C'étaient deux respectables vieillards, MM. Jérôme Durazzo et Michel-Ange Cambiagio, que Napoléon avait appelés au sénat, comme d'illustres otages. Plusieurs fois doges de leur république, ne devaient-ils pas être plus étonnés de leur nouvelle dignité et de leur séjour à Paris, que ne l'avait été un de leurs prédécesseurs, mandé à Versailles, pour faire des soumissions à Louis XIV? Le comte Durazzo, d'une constitution grêle et comme artificielle, ne trouvait plus de chaleur sous le climat de Paris, et soupirait sans cesse après le soleil d'Italie. Il était enveloppé de fourrures, même dans nos étés les plus brûlants. Cependant, dans sa jeunesse, il avait habité Saint-Pétersbourg, comme ambassadeur de sa république. Les Génois parlent encore avec orgueil de cette ambassade, où M. Durazzo avait déployé une magnificence et une recherche de luxe vraiment asiatique, mais ruineuse pour sa fortune : les fleurs et les fruits de Gênes, inconnus avant lui dans ce climat glacé, lui arrivaient périodiquement à Pétersbourg, et ornaient sa table et ses appartements. Ses manières,

qui étaient celles d'un grand seigneur, ajoutaient à sa représentation, et en doublaient l'effet. A Gênes, son palais, tout en marbre, de l'architecture la plus noble et la plus élégante, n'était destiné qu'à loger les empereurs, les papes et les rois. Il visait à l'originalité; il était cher aux plébéiens et aux patriciens. Les femmes surtout, qu'il avait toujours beaucoup aimées, lui portaient un intérêt particulier, et protégeaient ses dernières années. M. Jérôme Durazzo a été le dernier doge de Gênes, et ce premier pouvoir de la république a fini, dans ses mains, non seulement sans faiblesse, mais avec une sorte de dignité.

Son illustre collègue, M. Cambiagio, au milieu de Paris, vivait dans la retraite la plus profonde, livré à tous les exercices de la religion et de la bienfaisance; il ne paraissait au sénat et à la cour que dans les occasions solennelles et indispensables. Son âge et ses infirmités lui fournissaient, d'ailleurs, des excuses trop légitimes. Son épouse, beaucoup plus jeune que lui et encore belle, partageait son exil, et l'en consolait par les qualités les plus heureuses et la vertu la plus pure. Bien différente de M^me^ de B***, elle fuyait, autant que son mari, les grands du jour, et ne voulut jamais céder aux instances que lui fit la mère de Napoléon pour l'attacher à sa maison. Madame Letitia eût été flattée de voir à sa suite une de ces dames de Gênes, dont la famille avait partagé long-temps la souveraineté de la Corse.

Ces deux patriciens ont rendu de grands services à leur pays, et laissé de grands souvenirs. Leurs familles sont aussi anciennes que la république, et leur histoire est celle de Gênes. Plus d'estime s'attache au nom de M. Michel-Ange Cambiagio; plus de célébrité à celui de M. Durazzo. Plus heureux que ce dernier, M. Cambiagio est venu mourir au milieu de ses compatriotes, dont les larmes ont été sa plus belle oraison funèbre.

Le 30 mai 1814, j'assistai aux obsèques de Joséphine Tascher de la Pagerie, veuve Beauharnais, née à la Guadeloupe, et morte dans sa terre de la Malmaison. Je pourrais lui donner les titres superbes dont la fortune l'avait gratifiée un instant; mais je n'ajouterais rien à l'intérêt touchant qui s'attache à sa mémoire, et je pourrais peut-être troubler la paix de son tombeau. D'ailleurs, les Français l'ont toujours appelée Joséphine, et ce nom de bienveillance, qui lui était plus cher que tous les autres, doit lui être conservé. Elle avait été ma bienfaitrice; elle m'avait ouvert la carrière administrative, en donnant ordre au général Menou de me conduire avec lui à Turin, lorsqu'il fut nommé administrateur général du Piémont. Je lui devais de la reconnaissance, et je ne pus la lui témoigner qu'en lui rendant les derniers devoirs. Je partis de Paris pour cette triste cérémonie avec mon ami Bonpland, botaniste distingué, compagnon du savant et célèbre voyageur M. de Humboldt. A leur retour de leur grand voyage d'Amérique, M. de Humboldt avait

présenté son ami Bonpland à Joséphine, et, sur cette honorable recommandation, elle l'avait nommé directeur du superbe jardin de la Malmaison. Comme il était affligé de sa mort ! « Personne ne la connaissait mieux que moi, me disait-il dans sa douleur, et personne ne la doit plus regretter. Je la voyais tous les jours, tous les jours je m'entretenais avec elle : avec quel plaisir elle quittait les salons dorés et le faste de la représentation pour venir se délasser dans les jardins et dans les serres qu'elle aimait tant ! Ces moments de distraction n'étaient pas perdus pour le soulagement de l'infortune. Il me semble la voir dans l'allée des magnoliers, plantés et acclimatés par elle, dotant de pauvres filles, accueillant tantôt les sœurs de la Miséricorde, tantôt un bon pasteur de village, ou rendant d'illustres émigrés à leurs familles et à la patrie. Tout ce qui n'osait pas se présenter aux regards foudroyants de Napoléon, s'offrait sans crainte à ceux de Joséphine. Sa médiation était aussi heureuse pour ceux qui l'invoquaient que pour Napoléon : aussi l'appelait-il sa bonne étoile. Mais c'est surtout dans le procès de Georges Cadoudal, que son intervention fut plus touchante et plus active. Elle a conservé aux Bourbons des serviteurs fidèles ; les deux frères Polignac, condamnés à mort avec Georges, lui doivent la vie. Elle aurait voulu sauver une plus noble victime : en vain elle se jeta aux pieds de l'empereur pour lui demander la grâce

d'un jeune héros; en vain elle lui représenta la tache de sang qu'il allait imprimer à son nom, et l'atrocité du forfait qu'il allait commettre; le duc d'Enghien n'était plus; il était enseveli dans les fossés de Vincennes, que Joséphine implorait encore Napoléon pour sa vie. Elle tomba presque morte à ses pieds quand il lui dit : *Il n'est plus temps.* »

Nous arrivâmes à la Malmaison au milieu de cet épanchement de la douleur et de la reconnaissance; nous craignions de nous trouver seuls à la triste cérémonie. Les amis, les créatures des grands, ne suivent guère leurs convois funèbres; ils ne les accompagnent que dans leurs fêtes et leurs pompes triomphales. D'ailleurs quelques âmes timides, qui ne connaissaient pas la magnanimité des Bourbons, pouvaient craindre de leur déplaire, en donnant des regrets publics à celle qui avait été l'épouse de Napoléon.

Nous fûmes bien agréablement trompés; toutes les avenues de la Malmaison étaient obstruées par les plus brillants équipages. Les gens à pied pouvaient à peine aborder les grilles et se frayer un passage; on eût dit un grand jour de présentation à une cour qui n'existait plus. C'était un concours immense de maréchaux, de généraux, de pairs de France, de députés, d'ambassadeurs étrangers, de dames en deuil, de savants, d'artistes, de tous les ordres de l'État. On remarquait surtout deux envoyés de l'empereur de Russie et du roi de Prusse,

qui venaient représenter leurs augustes maîtres. En attendant que ce beau cortége s'organisât et se mît en marche, nous fûmes visiter les serres et les jardins de la Malmaison. Tous ces beaux lieux étaient pleins de Joséphine et offraient partout son image. Nous la voyions surtout dans cette famille innombrable de plantes et d'arbustes rassemblés et acclimatés par ses soins. A chaque arbre introduit par elle, que nous trouvions sur nos pas, nous nous disions : Que de services elle a rendus à la botanique et à l'agriculture ! que de riches présents en ce genre elle a faits non seulement aux agriculteurs et aux jardins botaniques de France, mais à tous ceux de l'Italie et de presque toute l'Europe ! Au milieu du blocus général de tous nos ports, malgré toutes les barrières élevées par la guerre, elle faisait arriver ces paisibles colonies dans des pays où nul Français ne pouvait pénétrer. La cruelle Bellone cédait aux doux empire de Flore. Que de voyages elle a fait entreprendre au-delà des mers pour nous rapporter quelques conquêtes végétales ! C'est elle qui a contribué puissamment à répandre en France le goût de la culture des fleurs ! c'est elle qui a peuplé nos jardins et nos parcs d'arbres exotiques dont, il y a vingt ans, on ne savait pas même le nom. En sortant des serres, nous passâmes devant un grand arbre dont la végétation était très active et qui arrêta les pas de Bonpland. « Ici, me dit-il, pour un érable semblable, j'ai éprouvé non une disgrace, mais la perte de ma place » J'ignorais cette circonstance

de sa vie, et je le priai de me la faire connaître.

« L'empereur, me dit-il, étant à Vienne en 1805, on voulut profiter de son absence pour faire dans ses appartements quelques changements indispensables qu'il avait lui-même approuvés. Je fus malheureusement consulté pour les jardins et les paysages. Un érable plus que caduc, dans lequel on avait placé une volière, masquait la vue et enlevait la plus belle perspective. Je fus d'avis qu'on l'abattît, et il fut abattu; la volière fut portée sur un autre arbre voisin d'où on pouvait mieux l'observer que sur l'érable, et où elle faisait un plus joli effet. Tout le monde applaudit à ce changement.

« A son retour, l'empereur cherche l'érable et la volière et ne les trouve pas. Il entre en fureur. Tous les chambellans tremblent et pâlissent. Il demande quel est le téméraire qui a osé porter la coignée sur son arbre chéri, dont cependant il n'avait jamais parlé. On s'empresse de me nommer; je suis mandé; en traversant les antichambres, je lis sur toutes les physionomies l'accueil qui m'attend. Je parais devant l'empereur; il était hors de lui.—Est-ce vous, me dit-il du ton le plus menaçant, et avec des yeux étincelants, est-ce vous qui avez fait couper l'érable et disparaître la volière?—J'ai été consulté sur ce changement, et j'en ai donné l'avis, sans en donner l'ordre.—On ne l'a que trop exécuté! s'écria-t-il, on ne pouvait me faire plus de peine. Je suis contrarié dans tous les objets de mes affections. Je suis maître partout, excepté dans mon intérieur; je ne veux plus de vos

services; vous allez quitter à l'instant votre place et la Malmaison. » J'obéissais à cet ordre fulminant, lorsque Joséphine me fit dire de suspendre mon départ, en m'assurant qu'elle allait apaiser Napoléon. Elle fut bien en effet parler pour moi, mais elle ne put rien obtenir; elle eut la bonté de me dire que j'emportais tous ses regrets, ce qui me consola de la perte de ma place.

« Voilà bien l'homme, dis-je à Bonpland, il était au désespoir qu'on eût abattu un arbre de ses jardins et changé une volière de place, et il abattait des villages, des villes entières, et il voulait changer l'ordre et la place de tous les rois et de tous les empires. »

Le convoi funèbre s'étant mis en marche pour l'église de Ruel, où Joséphine devait être inhumée, nous nous y joignîmes avec respect. Dans le trajet de la Malmaison à l'église (qui lui devait sa restauration et tout l'exercice du culte), nous recueillîmes quelques détails sur la maladie et les derniers moments de la défunte. Elle avait été passer quelques jours auprès de sa fille, à St.-Leu, d'où elle avait apporté un rhume, qui se convertit bientôt en fluxion de poitrine. Tout le monde s'aperçut d'abord des dangers de son état, et on la pressa d'appeler des médecins de Paris; mais dans la crainte de blesser son médecin ordinaire, elle n'en voulut consulter aucun; cependant elle se décida à prendre l'émétique; mais le jour même qu'il lui fut donné, l'empereur de Russie et le roi de Prusse vinrent lui faire une

visite; ils lui en avaient déjà rendu d'autres. Elle ne crut pas devoir être invisible pour de si augustes personnages, elle leur cacha au contraire soigneusement sa maladie, encore plus son traitement, et leur fit avec sa grâce ordinaire, tous les honneurs de sa maison. Les deux princes ne la quittèrent qu'à minuit, après s'être promenés long-temps avec elle dans ses jardins. La nuit, la maladie prit le caractère le plus sinistre, et empira à chaque instant; le lendemain il ne restait plus d'espoir. Je ne peindrai pas la douleur de toutes les personnes qui l'entouraient, et qui avaient préféré l'obscurité de la retraite à l'éclat de la cour de Marie-Louise. Les deux monarques, ayant appris avec le plus grand étonnement qu'elle était à l'extrémité, se reprochèrent d'avoir contribué bien involontairement aux progrès d'une maladie qu'elle leur avait laissé ignorer. Ils lui envoyèrent leurs médecins qui ne la quittèrent plus, mais tous les secours de l'art furent inutiles. Elle expira le 27 mai, jour de la Pentecôte, entre les bras de sa fille et de son fils, le prince Eugène, qui arrivait d'Italie. Le curé de Ruel était à l'autel, pour la solennité de la fête, lorsqu'il fut appelé pour lui donner les derniers secours de la religion, qu'elle avait toujours respectée et honorée; mais il arriva trop tard, et le précepteur des enfants du prince Eugène, l'abbé Bertrand, le suppléa dans ce pieux ministère.

Les deux envoyés de l'empereur de Russie et du roi de Prusse occupaient à l'église des places distin-

guées à côté du prince Eugène, dont la douleur était profonde. Bonpland et moi nous étions placés auprès du tombeau en marbre, d'une belle sculpture, que Joséphine avait fait élever quelques années auparavant, à son oncle, M. Tascher, qui avait été commandant de la Guadeloupe. On voyait effacée, non par la main du temps, l'épithète d'*augusta*, qui précédait le nom de Joséphine dans l'inscription latine qu'on lisait sur une des faces de ce monument funèbre. L'épithète et sa radiation de dessus le marbre étaient également superflues; car, portée sur le trône par la même tempête qui en avait précipité tant de rois, Joséphine y était montée un instant, pour obéir à la fortune de son époux, mais elle ne s'y était jamais assise.

Quelques mois après, j'embrassai, peut-être pour la dernière fois, mon ami Bonpland, quittant la France pour aller se fixer au Pérou, où il avait formé des liaisons, pendant le voyage et le séjour qu'il y avait fait avec M. de Humboldt. Il y jouit dans ce moment de la plus grande réputation, comme médecin et comme naturaliste. La France a fait beaucoup de pertes en ce genre, dont la naturalisation de beaucoup d'étrangers, appartenant aux pays conquis que nous avons perdus, ne la dédommagera pas.

Cependant le roi, rendu à ses peuples, avait signé le 30 mai, la paix avec toutes les puissances de l'Europe, et replacé la France au rang de nation, qu'elle avait perdu. Ce grand acte de pacification,

en signalant son retour, fut le premier de son règne en France. Il régnait depuis long-temps au dehors par ses droits imprescriptibles à la couronne; mais loin de nous, il était réduit à ne former que des vœux pour nous; il n'avait conservé d'autre influence en Europe que celles que lui donnaient ses talents personnels. Les malheurs des Bourbons, la noble dignité avec laquelle ils les supportaient, la justice de leur cause, qui était celle des peuples et des rois, les crimes de la révolution, les folies ambitieuses de celui qui avait terminé cette sanglante tragédie, mais qui avait osé s'emparer du trône, ajoutaient encore à cette honorable influence. Ce traité, fait au nom de la très sainte et indivisible Trinité, est cependant dicté par les principes les plus libéraux; c'est lui-même qui me fournit cette expression, devenue si familière à nos publicistes modernes. La France conservait ses frontières, telles qu'elles étaient à l'époque du 1er janvier 1792; elle recevait même une augmentation de territoire, elle acquérait une grande partie de la Savoie, le Comtat Venaissin, deux conquêtes de la révolution, qui moins par leur importance que par leur enclave et leur contiguité avec la France, prouvaient que les puissances desiraient que cette paix ne trouvât dans notre intérieur aucun obstacle à sa durée : « La gloire « des armées françaises n'a reçu aucune atteinte, « dit le roi dans son discours aux chambres en leur « annonçant ce traité; les monuments de leur valeur « subsistent, et les chefs-d'œuvre des arts nous ap-

« partiennent désormais, par des droits plus stables « et plus sacrés que ceux de la victoire. »

Pouvait-il mieux défendre nos trophées, et s'identifier avec notre gloire? Tous les corps de l'état vinrent déposer au pied du trône le tribut de la plus juste reconnaissance, pour l'inappréciable bienfait d'une paix qu'ils regardaient comme honorable. La signature de ce traité fut suivie d'un autre avantage qui fut peut-être mieux senti que celui de la paix, quoiqu'il n'en fût cependant que le résultat. Toutes les troupes étrangères regagnèrent leur patrie. Les rois, les empereurs se retirèrent, non comme des conquérants chargés des dépouilles de ceux mêmes qui les ont appelés à leur secours, mais comme des hôtes augustes et paisibles.

Pour bien m'assurer que la paix générale était faite, je résolus de partir pour Londres, et d'aller visiter cette ville d'où, depuis vingt ans, sortaient les armées, les flottes, et ce qui est encore plus redoutable, les trésors destinés à combattre et à épuiser la France. Ce voyage avait un autre motif plus réel. Depuis long-temps je voulais détourner mes regards du pénible spectacle de l'occupation de notre patrie par les alliés. Mes passeports obtenus, sans difficulté, je me rendis à Calais. En passant à Boulogne, je ne vis aucun vestige de ce fameux camp qui avait tant occupé l'Europe, et alarmé l'Angleterre. Les hommes célèbres de nos jours, et surtout les conquérants, ne font que passer sur cette belle terre de France. Ceux de l'antiquité ont marqué plus pro-

fondément leur passage. Je me rappelle que dans mon enfance, on me menait promener, avec les enfants de mon âge, sur une montagne où César avait campé. On l'appelait le camp de César. Il y avait encore des traces de ce fameux campement, que nos régents de collége nous faisaient remarquer avec une sorte de respect. Nos arrière-neveux y seront aussi conduits, et y retrouveront encore les pas de ce grand homme. Quatre ans après le passage de Napoléon à Boulogne, tout avait disparu. Cette ville doit pourtant à ce grand rassemblement armé, des embellissements et un agrandissement considérables. La guerre peut donc détruire et édifier !

A Calais, je vis tous les bienfaits de la paix : le mouvement du port, l'arrivée et le départ continuels des paquebots, anglais et français, donnaient à cette ville une activité qu'elle avait perdue depuis longtemps. Pendant la guerre, elle n'avait vu que les corsaires, qui y apportaient leurs prises pour les diviser.

On me montra avec attendrissement l'empreinte du pied de Louis XVIII, débarquant sur cette heureuse plage. On se proposait de la figurer en bronze, et d'élever tout auprès un monument qui rappelât à jamais le retour de cet auguste père de famille au milieu de ses enfants. On parlait aussi de rétablir, sur la place principale, la statue du cardinal de Richelieu, fondateur de la citadelle et de l'arsenal, élevés par ce grand ministre en 1636. Dans ce mouvement de reconnaissance publique, on n'oubliait

pas François de Guise, qui, en 1558, délivra Calais, que les Anglais occupaient depuis 300 ans. Les deux statues de ces deux hommes célèbres, devaient être placées l'une à côté de l'autre. Nous aurons toujours des braves comme Guise, mais des ministres comme Richelieu!..... Quant au monument qui doit retracer le retour de Louis XVIII, je le crois inutile. L'empreinte de son premier pas en France, après les malheurs de notre révolution, est ineffaçable.

En traversant le détroit, par le temps le plus favorable, je pensais avec effroi à la terrible bataille qui l'aurait ensanglanté, si la descente en Angleterre avait été tentée par Napoléon. Assis tranquillement sur le tillac, où se faisait entendre une musique agréable, pêle-mêle avec des Français et des Anglais, je contemplais tour à tour les côtes de France et d'Angleterre, et mesurant des yeux le bras de mer qui les sépare, je restais convaincu que Napoléon n'avait jamais sérieusement pensé à tenter cette invasion, avec d'aussi faibles moyens de succès. Il était décidé que cette grande querelle devait être vidée sur le continent. Des images et des pensées plus douces m'occupèrent encore pendant la traversée. Un Anglais qui était sur notre paquebot, emportait, de France en Angleterre, beaucoup de nos oiseaux de bocage, qu'il voulait naturaliser ou multiplier dans son île. C'étaient des bouvreuils, des rossignols, et surtout beaucoup de jolis chardonnerets. Je m'intéressais à cette petite

colonie française qu'on exilait, et qui devait mourir sur la terre de l'exil. En voyant ces pauvres oiseaux se débattre dans leurs cages, mes regards semblaient leur dire : « Plus heureux que vous, je reviendrai sur le sol de la patrie. »

Le fort de Douvres, qui domine cette ville, était encore hérissé des batteries qui attendaient notre flotte; mais ce rempart, quelque terrible qu'il fût, me parut moins redoutable, pour les soldats français, que les flots opposés à leur valeur. En débarquant, paisiblement et sans obstacle, je pensai à la scène d'horreur et de carnage dont ce rivage eût été le théâtre, au moment où l'armée y aurait abordé. Les annales sanglantes du monde se seraient enrichies de leur plus horrible page. Je bénis le ciel et les Bourbons du bienfait de la restauration qui avait rétabli de paisibles communications entre deux peuples si voisins, et si jaloux de s'observer.

Douvres est une jolie petite ville qui retrace d'abord aux voyageurs, les usages, le costume, la police, et surtout l'architecture des Anglais. Il s'y fait un grand commerce de toute espèce de grains. Ce sont les Quakers qui exploitent cette branche d'exportation pour l'Amérique. Aussi en voit-on beaucoup dans ce port. Leur costume n'a presque plus rien de singulier; mais celui de leurs femmes, qui sont en général très belles, est remarquable par sa simplicité, et par les couleurs modestes qu'elles ont adoptées. La propreté des rues de Douvres, la largeur de leurs trottoirs, l'élégance uniforme des

maisons, toutes d'un seul étage, et où l'on n'aperçoit pas une seule porte cochère, préviennent favorablement le voyageur, à son premier pas en Angleterre. Les boutiques offrent l'élégance et la recherche avec lesquelles les Anglais étalent leurs marchandises. Je trouvai aussi simple qu'ingénieuse, la manière dont les commerçants en blé exposent les montres de leurs grains. Les carreaux de vitres de leurs magasins sont divisés en plusieurs compartiments, dans chacun desquels est une espèce de grains, rangée avec une symétrie agréable à l'œil.

A Douvres, un peuple nouveau, un nouveau ciel se présente aux regards de l'observateur. Rien ne ressemble à ce qu'on a vu dans la France, qu'on vient de quitter. Sur tout le globe, on distingue l'Anglais de tout autre individu qui n'est pas de son île; mais comparé de nation à nation, le peuple anglais est encore plus différent de tout autre peuple. On dirait qu'il a été formé sur un type qui a été brisé après sa création; qu'il est sorti, comme le sol de son île, du sein des flots, sur lesquels un vaisseau tout armé l'attendait; qu'il s'est élancé dessus et qu'il a pris possession de l'Océan.

A l'auberge où je déjeunai avec mon compagnon de voyage, notre table fut dressée dans une espèce de cellule en bois, qui nous dérobait à tous les regards. Toute la salle à manger était partagée en autant de pareilles cellules, où chaque société était invisible l'une à l'autre. Nous vîmes, dans cet ar-

rangement claustral, un échantillon du caractère anglais.

Des voitures brillantes circulaient en tout sens dans les rues. A la beauté des chevaux, au luxe et à l'éclat des harnois, à l'embonpoint des cochers, je crus qu'elles étaient destinées pour le cortége de quelques princes en voyage. C'étaient des voitures publiques. Une d'elles s'arrêta à la porte de notre auberge, et nous emporta à Londres avec la rapidité de l'éclair.

La route est belle, mais étroite et montueuse en beaucoup d'endroits. C'est une allée tortueuse d'un jardin anglais. On n'y voit pas ces belles plantations d'arbres qui ombragent les routes de France, et qui sont comme de magnifiques avenues de nos grandes villes, et surtout de notre capitale. En général, les routes d'Angleterre sont très bien tenues, mais elles doivent ce bon état à deux causes que les Français, prétendus esclaves, ont toujours repoussées, et que l'Angleterre, ce pays prétendu classique de la liberté, a toujours adoptées et maintenues, je veux parler des corvées et des barrières. Indépendamment de ces deux grands moyens réparateurs d'une application et d'un produit de tous les jours, les gros transports se faisant par la Tamise et les canaux, les chemins ne sont battus que par des voitures légères, qui ne laissent presque pas de traces de leur passage rapide. Ces barrières, auxquelles nous n'avons pu nous soumettre, sont placées à des dis-

tances très rapprochées, et existent même dans les murs de Londres. Cet impôt, que nous avons trouvé si vexatoire, se perçoit sans difficulté, je dirai presque avec dextérité; car, pour ne pas rallentir la course toujours rapide des chevaux, les cochers enveloppent d'avance, dans un papier, le prix de la taxe, et le jettent à la volée dans les mains du receveur, qui l'attend sur le seuil de la porte de son bureau.

Aux deux côtés de la route, on voit tous les trésors de l'agriculture, des moissons courbées sous le poids des épis, des prairies naturelles et artificielles, dont l'œil ne peut mesurer l'étendue, des troupeaux paissant sans chiens et sans berger, des lisières de bois bordant toutes les grandes propriétés, et destinées au plaisir de la chasse, des fermes, modèles achevés de toute exploitation rurale. Ce tableau, si riche et si varié, était animé par des groupes de femmes, qu'à la fraîcheur et à l'élégance de leur costume champêtre, on eût prises pour les dames du château voisin, se promenant avec leurs filles. C'étaient de simples glaneuses.

Une culture nouvelle s'offrit à moi: c'était celle du houblon en grand. Cette plante, grimpant autour de longues perches, s'élève à une hauteur considérable, et forme des allées et des portiques qui se prolongent dans le lointain. On voulut me faire admirer le bel effet de cette végétation; je répondis: « Vous n'avez donc pas vu, sur nos coteaux de Pro-

vence et du Languedoc, les festons et les guirlandes de la vigne ! »

Rien n'égale l'élégante simplicité des villages que l'on trouve sur la route. En Italie, les sites sont peut-être plus variés et plus pittoresques, mais les fabriques n'égalent pas celles de l'Angleterre. Elles ont toutes sur le devant un petit jardin à la française, et sont tapissées de chèvre-feuille, de jasmin et de lierre. On regrette de ne pas y voir serpenter la vigne, ou plutôt, on n'est pas fâché de voir nos voisins privés de cet arbuste précieux, qui fait notre joie et notre richesse. Un petit sentier sablé conduit au seuil modeste de la porte, dont les marches de pierre ont la blancheur et le poli du marbre. On retrouve ces vieux presbytères, ces clochers antiques, dont la révolution a dépouillé notre France.

A la vue de la Tamise, que l'on me montra de loin couverte de mâts, je crus voir toute l'Angleterre. En effet, l'Angleterre est toute là; là est sa richesse et son rempart contre toute invasion.

En approchant de Londres, vers les huit ou neuf heures du soir, je voyais dans tous les villages que notre voiture traversait, des marchés de comestibles, où une foule de gens venaient s'approvisionner. Surpris de voir des marchés tenus à cette heure, je demandai le motif de ce singulier usage. On me répondit : « Chacun fait ses provisions pour demain dimanche, jour auquel on ne peut rien acheter, sous peine d'amende. — Quel respect,

dis-je en moi-même, pour le jour du repos et de la prière! que je suis déjà loin de Paris et de sa pernicieuse influence!»

Nous étions dans Londres depuis long-temps sans nous en douter : point de portes, point d'arcs de triomphe qui annoncent l'entrée de cette capitale. Plusieurs villages en font partie, et sont considérés comme dans son enceinte. Si Villejuif, Charenton, Neuilly, étaient considérés comme dans l'enceinte de Paris, cette ville aurait l'étendue immense de Londres. Après toutes les descriptions que l'on a faites de cette ville, je ne pourrais que tomber dans des répétitions fastidieuses, si j'entreprenais de la décrire; je n'y jetterai qu'un coup d'œil général, et je me bornerai à quelques observations, sous le rapport de la religion et du gouvernement.

J'étais logé dans la Cité, à côté de l'hôtel du lord-maire, dont l'architecture est remarquée à Londres, et ne le serait pas à Paris, tant cette ville est riche en ce genre d'édifices. La Cité est le quartier-général du commerce, des finances, et de toutes les affaires. Elle embrasse au moins le cinquième de la superficie de Londres. Il ne faudrait pas s'en faire une idée par la Cité de Paris, quartier le plus pauvre et le plus négligé de cette capitale. La première rue que je parcourus fut celle de Cheapside : notre rue Saint-Honoré, que nous citons comme la plus populeuse de Paris, est presque déserte et silencieuse auprès de celle-ci : quelle élégance, mais surtout quelle richesse dans les magasins! On dirait que

chacun d'eux a reçu la cargaison d'un vaisseau, et qu'une autre va y entrer. Trois files de voitures circulent dans la rue; la foule y est immense et sans cesse renouvelée : elle s'écoule avec ordre et sûreté, grâce à la largeur et à la propreté des trottoirs, qui forment comme trois rues dans une seule.

Je m'arrêtai devant de belles boutiques de libraires. Je cherchai des yeux des livres français, non pour en acheter, mais pour connaître l'accueil qu'ils recevaient chez nos voisins. Je cherchai surtout nos philosophes modernes, J. J. Rousseau, Voltaire, et ceux d'une époque plus récente, successeurs de leurs doctrines, mais non heureusement de leurs talens. Le croira-t-on? je ne trouvai pas un seul de leurs ouvrages, un seul de leurs volumes; je ne vis exposés partout que Rollin, principalement son *Traité des Études*, et le *Télémaque* de Fénelon. Les Anglais n'importent pas la contagion, ils l'exportent; ils n'ont adopté que nos auteurs classiques du siècle de Louis XIV.

Ma première course, qui ne fut pas longue, car je craignais de m'égarer, me conduisit, sans le savoir, devant la façade de Saint-Paul. Je ne fus pas frappé, je l'avoue à ma honte, en voyant un des plus beaux monumens modernes de la chrétienté; mais ce défaut de grand effet ne doit être attribué qu'à sa situation défavorable, et à la teinte noire que lui donnent les vapeurs de charbon de terre qui l'enveloppent et se fixent sur son péristyle corinthien. Ses colonnes de marbre jadis blanc ont la

couleur du fer, et on les dirait transformées en ce métal. Ce temple superbe, qui devrait se présenter à tous les regards sur une grande place, dont il serait le plus bel ornement, est presque invisible, tant les maisons en sont rapprochées. Il est défendu aux voitures de circuler autour, crainte d'accident : cependant, dans cet étroit espace, est un cimetière couvert de pierres funéraires chargées d'épitaphes. Les Anglais ne craignent pas, comme nous, la vue des tombeaux de leurs parens et de leurs amis; ils aiment à s'en entourer, et ce sentiment pieux est favorisé et entretenu par le gouvernement. Toutes les églises de Londres ont leur cimetière contigu à leur enceinte. Je crois que nous avons poussé trop loin la crainte des dangers des sépultures dans les villes, et surtout dans les villages, où l'air circule libre et pur. Si on les isole des habitations, du moins devrait-on les placer convenablement. Je connais un village du département de la Seine, dont le cimetière a été transféré d'une grande place parfaitement aérée, dans un champ contigu à un abbattoir de cochons. Les cris de ces animaux qu'on égorge se mêlent à la prière et aux accens de la douleur qui se font entendre dans l'asile des morts.

Si la façade de Saint-Paul ne me frappa point d'admiration, je fus bien rempli de ce sentiment en pénétrant dans l'intérieur de cette cathédrale; c'est, en architecture, l'image de l'immensité. Saint-Paul est le second Panthéon des Anglais : ils ne le rempliront pas, de quelques siècles, à moins qu'ils ne

deviennent prodigues de l'apothéose. C'est une succursale de Westminster, où ils placent les statues et les bustes de leurs grands hommes. J'y vis la statue de Nelson. On lisait sur le piédestal ces trois noms qui rappellent toute son histoire : *Le Nil*, *Trafalgar*, *Copenhague*. Quelques années auparavant, on montrait à la même place, pour le prix d'un schelling par personne, le cercueil de ce célèbre marin, creusé dans le mât de son vaisseau. Je vis d'autres statues de leurs généraux tués en Espagne en combattant contre nous. La rivalité entre la France et l'Angleterre est tellement hostile, qu'une victoire de l'un des deux peuples est presque toujours une défaite de l'autre.

Le soir, je fus à l'opéra italien. J'étais en bottes et en pantalon. Ce costume, naguère de voyage, aujourd'hui de ville et presque de parure, m'en fit refuser l'entrée. On ne peut paraître à ce théâtre de la noblesse qu'en bas de soie, gants blancs, culotte courte et souliers. Un jeune officier français qui était avec moi, et qui, pour la même raison, reçut le même compliment, en murmurait hautement. « Comment, disait-il, je ne peux pas entrer, pour mon argent à un théâtre public! Notre costume est celui des Anglais, même des plus considérés. Et nous sommes sur la terre de la liberté! » Je le calmai en lui disant : « Si nous sommes sur la terre de la liberté, ce dont je doute beaucoup, nous ne sommes pas, à coup sûr, et nous devons nous en féliciter, sur celle de l'égalité; mais respectons un usage qui

n'a rien de blâmable, et qui ne tend qu'à rendre la réunion plus brillante. Ici, le peuple a ses spectacles particuliers, pourquoi les riches et les nobles n'auraient-ils pas les leurs? On veut l'éloigner de l'Opéra, non seulement par le haut prix des places, mais encore par la toilette recherchée qu'on exige. Nous y reviendrons un autre jour, nous nous soumettrons au costume d'étiquette, et nous serons parfaitement accueillis. » Nous y retournâmes en effet, et nous fûmes éblouis de l'éclat et de la magnificence du spectacle. Je crus être transporté aux théâtres de Milan, de Turin et de Naples, et, pour dire vrai, j'y étais; car c'était la même architecture italienne, les mêmes dispositions de loges, le même ameublement. Les décorations surtout étaient venues à grands frais d'Italie. Si je retrouvai les salles d'Italie, j'y cherchai en vain la musique délicieuse qu'on y entend. On jouait le *Mariage secret*. Cet opéra, dont j'avais joui en Italie, n'avait plus la grâce, la fraîcheur, la suavité, qui m'avaient ravi à Florence et à Milan. La belle musique a besoin, pour produire tout son effet, du beau ciel de l'Italie, ou du moins de celui de la France Le ballet du *Carnaval de Venise*, qui termina le spectacle, avait perdu sa légèreté, son aimable folie, quoique exécuté par des artistes français : cette exécution se ressentait de l'atmosphère épaisse de charbon de terre, dans laquelle des danseurs ne peuvent voltiger.

Je voulus voir l'exposition publique des tableaux

au palais Sommerset, où siége l'académie royale. Un schelling, que je payai à la porte, où des bureaux sont établis pour cette recette, fut mon introducteur. Cet usage, repoussé par la générosité des Français, qui ouvrent gratuitement aux étrangers tous leurs dépôts d'arts et de sciences, peut être bon, et surtout bien calculé. Il peut former un fonds de retraite et de secours pour les artistes vieux et infirmes, qui négligent souvent leur fortune pour leur gloire et l'intérêt des beaux-arts. En traversant des salles étroites et obscures, où les tableaux n'avaient ni jour ni espace suffisants, je pensais avec orgueil aux immenses et superbes galeries du Louvre, élevées par la magnificence de nos rois, où nos artistes vivants exposent leurs ouvrages. Cet orgueil augmenta encore en parcourant les tableaux de l'exposition : on y voyait plusieurs batailles navales, où les peintres avaient déployé plus de patriotisme que de talent. Je fus frappé de la multitude des cordons et décorations de toute couleur dont les portraits exposés étaient surchargés. Je m'étais imaginé que les Anglais dédaignaient ces hochets brillans qni blessent l'égalité; ce salon détruisit mon erreur.

Dans un angle solitaire était relégué un portrait de Napoléon, peint en uniforme d'officier de chasseurs de sa garde : l'homme qui avait tant occupé et alarmé l'Angleterre n'attirait pas même un regard. Il ne méritait pas tant d'indifférence; car, six mois plus tard, il devait faire tressaillir de joie les trois

royaumes, consterner la France et ébranler toute l'Europe.

Après cette visite du salon de peinture, j'entrai dans une école d'enseignement mutuel. J'y fus attiré par l'élégante simplicité d'un bâtiment neuf qu'elle occupait dans une vaste place plantée d'arbres, et couverte d'un beau gazon. Deux pavillons de la même architecture étaient destinés l'un aux garçons, l'autre aux filles. Je pénétrai sans guide dans celui des garçons, mon titre d'étranger fut mon seul introducteur. Le maître m'accueillit avec aménité et obligeance. Je fus d'abord enchanté de la propreté et de la beauté des enfants, qui, dans la même salle, étaient au nombre de plus de deux cents, et qui appartenaient aux classes les plus pauvres du quartier. Il y en avait parmi eux de l'île de Madagascar, qui se distinguaient par la rapidité de leur conception et de leurs progrès. Leur teint cuivré, leurs cheveux noirs et crépus contrastaient avec la blancheur et la blonde chevelure des autres jeunes insulaires. Le maître commanda plusieurs manœuvres qui furent exécutées avec une prestesse et une précision admirables; le sifflet d'un capitaine de vaisseau donnant un ordre à son équipage, n'obtient pas une exécution plus prompte et plus complète. On me montra les cahiers des élèves, dont l'écriture était magnifique : tous les exemples étaient tirés de nos livres saints et de l'histoire d'Angleterre.

Après avoir reçu tous mes éloges, le maître me

demanda pourquoi ce mode d'enseignement mutuel rencontrait en France des contradicteurs et même des ennemis. « Ce n'est pas le mode d'enseignement en lui-même qu'on attaque, lui répondis-je; car il est sorti des écoles des frères de Saint-Yon, auxquels on veut l'opposer aujourd'hui; on ne repousse que les instituteurs qui veulent l'exercer sans y joindre l'instruction pieuse et chrétienne dont il est accompagné dans les écoles qui lui ont donné naissance. Que nos enfants soient élevés chrétiennement dans ces écoles que vous appelez lancastériennes, parce que votre Lancaster a eu le bon esprit de les importer en Angleterre, et peut-être le mérite de les avoir perfectionnées, et on y courra comme à celles des frères, et toutes les communes qui les repoussent voteront des fonds pour les soutenir et les propager. D'ailleurs, ce qui leur a nui et leur nuira long-temps en France, c'est la faveur avec laquelle elles ont été accueillies, comme si elles étaient étrangères, par des hommes qui ne veulent ni de la religion, ni de la royauté. De pareils prôneurs leur ont aliéné les pères de famille attachés aux saines doctrines; mais ces dangereux amis passeront sans doute, et l'enseignement mutuel restera, surtout s'il devient, comme chez vous, religieux et monarchique. » Le maître parut satisfait de cette explication, quoique j'eusse revendiqué pour la France une découverte dont les Anglais veulent s'attribuer l'honneur : il me présenta avec complaisance le livre des visiteurs, sur lequel j'ins-

crivis mon nom, à côté de celui d'un grand prince du Nord, qui, la veille, avait vu cet établissement avec le plus grand intérêt.

En parcourant les beaux quartiers de Londres, où réside la noblesse, je remarquai sur la porte de plusieurs hôtels, de grands tableaux où étaient représentées des armoiries avec ce mot latin, écrit en gros caractère, *resurgam*, je ressusciterai; c'était un milord dont on annonçait la mort et l'immortalité.

De partout, je voyais la colonne célèbre, connue sous le nom du monument, élevée aux dépens de la Cité pour perpétuer le souvenir du terrible incendie qui détruisit presque Londres en 1660 : je voulus la contempler de près, et je m'y acheminai par le pont de Londres; en le traversant au milieu d'une foule immense, je comparai ce concours prodigieux, à celui que l'on aperçoit sur le Pont-Neuf de Paris, et je jugeai par cette comparaison, combien la population de Londres l'emporte sur celle de notre capitale. Le Pont-Neuf est désert auprès de celui de Londres. Je pensais que la colonne devait m'offrir un monument de patriotisme à ajouter à tous ceux que cette ville renferme. Je me trompais, elle n'en est qu'un de fanatisme. Les inscriptions qu'on lit sur la face du piédestal fondent cette accusation. Une d'elles, après avoir décrit les ravages de l'horrible incendie, termine ainsi: « La fureur des flammes s'éteignit enfin, mais celle des papes ne s'éteindra jamais. » Une déclaration aussi hostile, gravée sur le marbre ne me parut

pas en harmonie avec la tolérance et la philanthropie des dix-septième et dix-huitième siècle. « Elle ne sera pas effacée, me dit un Anglais qui me servait de guide; ce préjugé contre le chef de l'Église romaine, durera plus que la colonne, et il nous importe de le conserver.

Je montai seul au haut du monument, car le concierge, pour vous le montrer, n'est pas jaloux de gravir à une hauteur aussi prodigieuse, mais il n'en exige pas moins un schelling. Il me dit qu'un Anglais avait parié d'y monter à cheval, et qu'il avait gagné son pari L'escalier est facile, quoique assez mal éclairé. Ce fut avec une sorte de satisfaction que je planai sur cette immense population, sur ses arsenaux, sur sa flotte, sur ses innombrables clochers. Je vis le crêpe funèbre qui la couvre, même dans les plus beaux jours d'été, et je me félicitai de ne pas vivre dans cette atmosphère qui agit d'une manière si funeste sur la constitution physique et morale de l'homme.

Après avoir vu Londres, pour ainsi dire, sous mes pieds, je voulus voir cette ville de plus près, et je m'embarquai sur la Tamise pour descendre à Greenwich, cet hôpital ou plutôt ce palais des marins invalides. Je voulais surtout jouir de la vue du port de Londres qu'on ne peut aborder par terre, ni apercevoir d'aucun endroit; Londres est privée du plus belle ornement de nos villes de France; elle n'a point de quai sur la Tamise; les vaisseaux sont chargés et déchargés aux portes des magasins. L'in-

térêt du commerce, pâsse avant les embellissements, et même avant tout chez les Anglais; je n'en dirai pas moins, qu'une belle rivière sans quais superbes, comme ceux de Paris et de Lyon, est une beauté inanimée, sans parure et sans adoratenrs. Je m'étais porté plusieurs fois sur le pont de Londres, qui touche au port, croyant jouir du plus beau des spectacles; mais je n'avais vu les vaisseaux qu'à travers les balustrades qui surmontent les parapets, et qu'on a élevées très haut, pour empêcher beaucoup de suicides. Mon imagination me représentait le port de Londres comme le plus beau de l'univers; je croyais y trouver toutes les nations du monde; j'y avais donné rendez-vous à des Chinois, à des Canadiens, à des Islandais, à des Brames de l'Inde, et surtout à des Français; je croyais y voir le Turc fumant gravement sa pipe, à côté du Sicilien et du Vénitien chantant leurs amours, ou dansant au son de leur guitare; je jouissais d'avance de la variété des costumes, des langages, des habitudes de tous ces peuples rassemblés de si loin; c'était là, un des plus beaux spectacles que j'étais venu chercher à Londres; mais je ne devais pas en jouir: mon attente fut trompée.

Le bateau où j'entrai pour faire ma promenade sur la Tamise, était élégant et léger, comme une gondole vénitienne, mais si étroit, qu'il pouvait à peine contenir deux personnes et le batelier. La rivière était couverte de ces petites embarcations, qui la sillonnaient en tous sens, et formaient un

spectacle très animé : les bateliers s'empressaient d'autant plus d'obtenir des passagers, que le lendemain, il leur était défendu de naviguer. Le dimanche, où ils trouveraient à gagner davantage, toutes leurs jolies barques sont amarrées et oisives sur les deux rives. Le canot du prince régent passa auprès de ma frêle gondole, et me fit craindre un instant le danger de l'abordage. C'était comme un tente superbe, drapée en velours cramoisi ; douze rameurs la faisaient voler sur les flots. Je vis cependant ce prince, et je fus frappé de la majesté et de la grâce de sa personne. Il était avec un monarque du Nord et son épouse, auxquels il faisait les honneurs de sa capitale, en les conduisant lui-même dans tous les lieux qui pouvaient les intéresser et leur donner une haute idée de la puissance de l'Angleterre. Je me trouvai enfin dans le port, c'est-à-dire, que je longeai une longue file de vaisseaux marchands, dont je n'apercevais que les mâts. Je ne sais si je dois avouer à ma honte, que le port de Marseille, que j'ai vu dans ma première jeunesse, m'a fait plus d'impression et m'a laissé plus de souvenirs.

J'avais prévenu mon batelier que je voulais m'arrêter à la Tour de Londres et il m'y débarqua. Cette tour, ou plutôt cette ville, frappe d'abord par l'immensité des bâtiments qu'elle renferme. C'est le grand arsenal de l'Angleterre, le dépôt des joyaux de la couronne, l'antique bastille qui a résisté à toutes les révoltes et à toutes les insurrections.

Soixante canons de gros calibre la défendent et font respecter le gouvernement. Pour donner une idée de ces immenses galeries d'armes de toute espèce qui composent cet arsenal, sans doute le plus beau et le plus complet de l'Europe, il suffit de dire que cent vingt mille hommes qui y entreraient sans armes, en sortiraient armés et équipés à l'instant. Ces armes seraient remplacées au fur et à mesure qu'elles y seraient prises, aucune d'elles n'y rentrant de nouveau. L'œil est ébloui, mais l'âme est contristée de l'éclat, de l'ordre, de la variété qui règnent dans ce temple de Mars ou de Vulcain. On me montra des cuirasses ramassées sur nos champs de bataille, mais je fis remarquer qu'elles étaient bosselées et traversées par les balles. Je détournai avec horreur mes regards de la hache sous laquelle tombèrent les têtes de Marie Stuart et de Charles Ier. Pourquoi conserver précieusement et montrer aux étrangers l'horrible instrument du régicide ! Loin d'imiter un pareil exemple, combien de Français auraient voulu qu'on eût à jamais aboli en France, le genre nouveau de supplice sous lequel a succombé le roi martyr. Des assassins, des parricides devraient-ils périr comme la victime sans tache !

Au milieu de ces innombrables faisceaux d'armes, de ces trophées de gloire et de honte, de tous ces instruments de carnage et de barbarie, est placée une galerie vraiement royale, unique dans son genre, la représentation de tous les rois d'Angleterre, de-

puis Guillaume le conquérant, jusqu'à Georges II de nos jours. On voit tous ces princes à cheval, revêtus des armures qu'ils portaient pendant leur vie, et de tous les attributs de la royauté. Chevaliers et chevaux sont armés de pied en cap. Cet escadron superbe et immobile frappe d'une sorte de terreur. C'est une espèce de résurrection. Tandis que l'œil parcourt les rangs de ces nobles preux, la pensée traverse des siècles de gloire et de crimes, et déroule toute l'histoire de l'Angleterre. Charles Ier est à côté de Charles II, son fils. Il n'y a point entre eux d'intervalle. On n'y voit pas, heureusement, l'homme qui usurpa l'espace sanglant qui les sépare dans l'histoire. Nous avions à Saint-Denis cette galerie de nos rois que nous croyions éternelle comme la France; nous possédions, non leurs vains simulacres, mais toutes leurs dépouilles mortelles; et nous n'avons pas su les défendre contre la profanation !

On me fit entrer, par une poterne, dans une espèce de souterrain, pour voir les joyaux de la couronne. On me les montra à la faible lueur d'une lampe, à travers une grille de fer dont chaque barreau a deux pouces d'épaisseur, les intervalles défendus par un double grillage de fil d'archal, dont les mailles sont si rapprochées l'une de l'autre, qu'elles ne laisseraient pas passer entre elles le petit doigt. Il me sembla être dans la caverne où des voleurs compteraient et se distribueraient ce trésor, s'ils s'en étaient rendus les maîtres. Je me hâtai de

sortir de cette espèce de catacombe qu'habitent ensemble la richesse, l'inquiétude, la défiance et peut-être le remords.

Je continuai ma navigation à travers d'immenses bateaux de charbon de terre, qui encombraient les deux rives. La marée était basse, et l'on ne voyait des deux côtés qu'un marais fangeux. Quel aspect différent présentent les rives de la Seine, depuis le pont d'Austerlitz jusqu'à celui du Champ-de-Mars! Heureusement qu'avant d'arriver à Greenwich, j'aperçus de belles prairies, des arbres, des troupeaux, et que cette vue m'offrit une agréable diversion. Enfin j'abordai.

Greenwich, cette retraite magnifique des vieux marins, ne serait pas cependant comparable à notre Hôtel des invalides, si elle n'avait pas un parc délicieux, où ces nobles débris des combats trouvent l'ombrage en été, et d'heureux abris en hiver. Comme sa situation, sur la rive droite de la Tamise, est heureuse et admirable! Assez loin de Londres, pour jouir de la solitude et du calme des champs, elle est animée par tout le mouvement et le spectacle de la navigation. Tous les vaisseaux qui partent de Londres ou y arrivent, passent sous les yeux des hôtes de Greenwich et les saluent avec respect. Des mâts et des voiles s'offrent sans cesse à leur vue. Ce qu'ils ont aimé et défendu pendant leur jeunesse, fait encore le charme de leurs vieux ans. Avec quel plaisir, après un voyage de long cours, les matelots revoient ce noble asile qu'habitent leurs pères qui ont fait tant

de vœux pour leur retour! comme ils leur décrivent avec intérêt tout ce qu'ils ont vu sur les lointains rivages! avec quelle joie ils leur offrent les productions des deux Indes, qu'ils ont rapportées pour eux! Greenwich est vraiement, pour les matelots anglais, le toit paternel. Une école de jeunes marins y est établie. Quelle heureuse idée, de placer des élèves au milieu des plus grands maîtres! que de sages conseils, que de salutaires instructions ils doivent en recevoir! de quelle noble émulation ils doivent les enflammer, en leur racontant leurs combats, leurs victoires et même leurs défaites! est-il un moyen plus sûr de conserver les antiques traditions et l'esprit national! La science des livres n'est rien auprès de l'expérience de ces vieillards. Le port de Londres, que je cherchai dans Londres, commence à Greenwich, ou plutôt à l'embouchure de la Tamise. Des troupeaux de daims paissent en liberté et presque dans un état de domesticité dans le magnifique parc des invalides. « Dans ma jeunesse, je les atteignais à la course, me dit un vieux marin qui avait eu une jambe emportée à Trafalgar, mon petit-fils les atteint à présent; mais il ne les verra pas de long-temps, car il va s'embarquer pour Calcuta. »

Le lendemain, je fus à Richmond avec plusieurs Français que j'avais trouvés à Londres. Richmond, à quatre lieues de cette ville, est le Frascati, le Saint-Cloud des Anglais. On s'y rend par la Tamise, que l'on remonte sans difficulté. Nous fîmes ce tra-

jet dans un bateau à vapeur, dont l'élégance et la propreté me faisaient presque rougir de nos galiotes de la Seine. Le tillac était ciré comme le plus beau parquet d'un sallon. Couvert d'un riche tapis, orné de glaces et de très jolis meubles, il servait de restaurant et de café. Tous nos regards se portèrent d'abord sur le mécanisme qui faisait mouvoir notre bâtiment. Nous quittions Londres pour sortir de l'atmosphère des vapeurs du charbon de terre, et elles nous poursuivaient jusques sur les flots. Cette découverte n'en est pas moins précieuse pour la navigation et le commerce. Nous étions plus de deux cents passagers. On voyait rassemblées, les générations de plusieurs familles, qui, munies de leurs provisions de bouche, sortaient de Londres pour aller faire un repas sur les verts gazons de Richmond. Les mœurs patriarchales règnent encore parmi les marchands de la cité. Comme on n'avait pas encore vu beaucoup de Français, nous étions l'objet de l'attention générale. On nous entourait et nous questionnait; et cet empressement tenait autant à la bienveillance, qu'à la curiosité; on nous offrait les meilleures places; on nous nommait les principaux édifices devant lesquels nous passions; on nous faisait parler sur Paris, sur Napoléon, sur son système continental.

Un Anglais qui jusqu'alors avait gardé le silence, sans doute pour mieux juger la conversation, dit, en s'adressant à moi · « J'aimerais bien aller vivre sous l'heureux climat de la France; mais je crains

d'y trouver une noblesse fière et hautaine, toujours armée de ses priviléges, méprisant le commerce et les commerçants; je crains encore plus d'y voir sans cesse un clergé fanatique et intolérant, me damnant en public et me poursuivant dans toutes mes relations privées.—Vos craintes, lui répondis-je, prouvent que vous ne connaissez ni la France ancienne, ni la nouvelle; six mois de séjour à Paris vous rassureraient complétement. Notre noblesse n'a plus d'aristocratie ni même de richesse; l'une et l'autre n'existent que chez la vôtre, qui a su même conserver l'antique féodalité. Elle a plus de priviléges et de distinctions que la nôtre n'en a perdu sans en avoir abusé : elle domine à la chambre des pairs, encore plus à la chambre des communes, dont elle élit en grande partie les membres. La noblesse française, épurée au creuset du malheur, ne se distingue des autres citoyens que par son urbanité, son désintéressement, son dévouement au roi et à la patrie. La fierté et la hauteur ne sont plus que chez les heureux de la révolution; l'aristocratie du coffre-fort a remplacé celle de la naissance, et s'il fallait choisir entre l'une ou l'autre, il n'y a pas un Français qui balançât.

« Quant à notre clergé, il est pauvre, abattu, gémissant sous le poids des sacrifices et des persécutions de toute espèce qu'il a eu à subir. Il est couvert de toutes les cicatrices de la révolution, et plusieurs de ses plaies ne sont pas encore fermées. Il ne forme ni état, ni corporation; et je vous demande

si, réduit à cet isolement et à l'humiliation d'un salaire, il peut être fanatique et intolérant. Loin d'avoir à se plaindre de son influence, il est affligeant de voir qu'il n'en exerce pas assez, et qu'il n'occupe pas le rang qui lui appartient. Le trône est rétabli en France, mais l'autel ne l'est pas encore, et ce rétablissement ne peut être l'ouvrage des générations que la révolution a élevées. Notre clergé, je le répète, gémit dans la misère et l'oppression. Le dernier maire de village et son adjoint vexent impunément leur pasteur; eh bien! nos prêtres oublient et pardonnent, pour n'avoir à s'occuper qu'à soulager l'infortune, et à appaiser les tempêtes des passions humaines.

« C'est votre clergé qui a la richesse et la puissance, et qui exerce tout leur empire. Il est constitué comme il doit l'être pour être influent et utile. Il forme un véritable État dans l'État; il se régit lui-même; il a sa chambre haute, sa chambre basse, indépendamment de la première place qu'il occupe dans le parlement de la nation, tous les évêques anglais ayant, par leur dignité, droit de séance à la chambre des pairs. On n'admettrait pas en France la dénomination de lords spirituels. Jugez, par ce tableau rapide, de quel côté est l'intolérance, la fierté et l'injuste dédain. »

La conversation ne nous empêchait pas de jouir de la beauté des paysages que nous offraient les deux rives : c'étaient des vallées riantes animées par l'agriculture et une heureuse population.

Richmond s'étend sur une haute colline bornant la Tamise, et présentant l'aspect de Saint-Germain. C'est ce rapport de situation et de perspective qui rend cette dernière ville si agréable aux Anglais qui viennent en France et y fixent leur séjour.

En passant sous le pont de Richmond, les Anglais qui étaient sur notre paquebot firent entendre le chant national *God save the King!* leur *Vive le Roi!* qui fut répété avec acclamation par tous ceux qui étaient sur le rivage et par tous les échos voisins. Quelle forte et douce impression produisirent sur moi ces accents patriotiques aussi unanimes que libres et spontanés! comme ils retentirent au fond de mon cœur, et l'émurent délicieusement! S'il était permis de juger à ces transports, à ces inspirations soudaines, de l'esprit d'une nation, j'aurais pris dans ce moment une haute idée de l'affection que les Anglais portent à leur roi. Ce chant a quelque chose de grave et de solennel comme le caractère du peuple anglais; on voit bien qu'il a été composé pour son âme. Quelques jours auparavant, dans la réunion la plus brillante, au Vauxhall, je l'avais entendu retentir autour d'un portrait du roi, grand comme nature, qui était exposé sur un piédestal, au fond d'une galerie brillante d'illuminations et animée par des danses. Le roi est toujours au milieu des Anglais, dans leur intérieur comme dans leurs assemblées publiques. Ils le chantent et le célèbrent sur toutes les mers, sur

tous les rivages; et on a voulu cependant les faire passer pour autant de Brutus!

Richmond a été chanté pas Thompson, et il était bien digne d'inspirer un tel poëte. On me dit qu'on y voit son tombeau. Après un dîner exquis pris dans une taverne charmante, comparable aux plus beaux restaurants de Paris, tant par la recherche des mets, l'élégance du service, que par le haut prix que l'on paie, je fus à Twickenham, village à à très peu de distance, sur l'autre rive de la Tamise. Il n'est pas aussi heureusement situé que Richmond; mais ce n'en est pas moins une retraite délicieuse. Il me rappela Neuilly, surtout dans la partie qui avoisine la Seine. Le duc d'Orléans l'a habité long-temps avec sa famille, et y a laissé des souvenirs aussi doux qu'honorables. Pope résidait à Twickenham et y a composé la plupart de ses ouvrages.

Je revins à Londres par terre, et j'eus encore à admirer l'élégance et la richesse des équipages de toutes les classes de promeneurs. Nous ne pouvons le disputer aux Anglais en chevaux et en voitures.

Mes courses dans Londres me conduisirent naturellement au parc de Saint-James. Je croyais voir le plus beau parc de l'Angleterre, le premier jardin de l'Europe, tout ce que l'art et la nature peuvent offrir de plus rare et de plus parfait. Mon imagination, toujours malheureusement portée à rabaisser ce qu'elle connaît, et à relever ce qui lui est inconnu, se tourmentait en me représentant nos Tui-

leries, nos Champs-Élysées, notre Luxembourg, comme indignes d'être mis en parallèle avec Saint-James; je fus encore bien trompé; je ne trouvai qu'une grande prairie où paissaient des vaches et des chèvres. J'entrai par une espèce de guichet: deux énormes canons montés sur leurs affûts, dont l'un avait été pris à Salamanque et l'autre en Égypte, et qui étaient exposés là comme trophée, frappèrent d'abord mes regards. Des inscriptions fastueuses indiquaient l'an et le jour de cette grande capture, qui eût été beaucoup mieux placée à l'arsenal de la tour. Je cherchai des yeux ce qui décore nos jardins publics, non seulement de Paris, mais de nos principales villes de France, les statues en marbre et en bronze, les jets d'eau, les bassins animés par des troupes de cygnes, les belles terrasses, les rampes enfermées dans d'élégantes balustrades. Ne découvrant rien de ce grandiose, je cherchai des fleurs et des arbustes, et surtout ces belles allées d'orangers séculaires qui ombragent nos Tuileries, mais je ne fus pas plus heureux. A peine trouvai-je à m'asseoir sur des bancs vermoulus, et à demi brisés. Des barrières en bois, telles qu'on en voit dans les champs, autour des prairies, pour en défendre l'entrée aux animaux, bornent ce grand parc. Une simplicité rustique règne autour du palais des rois. Je sortis de Saint-James en me disant: « L'Angleterre n'est pas la patrie des arts. » Ces vaches que j'avais d'abord vues paissant et salissant les gazons, m'offrirent cependant une scène intéressante et cham-

pêtre à laquelle je ne m'attendais pas. On les attacha, vers le soir, à des poteaux, à la file l'une de l'autre, et elles furent aussitôt entourées d'une foule de mères et de bonnes, qui, assises autour, achetaient du lait pour leurs enfants. Les laitières distribuaient le lait dans les tasses, et le dirigeaient même dans la bouche des enfants. Ce spectacle, qui se renouvelle pendant toute la belle saison, me fit oublier un instant l'absence des statues, et même celle des orangers.

Je fus à Westminster. C'est un musée, c'est une abbaye, et on n'y voit rien de digne de ces deux noms. Les statues, les bustes qui y sont entassés sans ordre ni proportion, ne méritent pas, assurément, les honneurs du musée, et rien n'y rappelle un culte, une religion. Cromwell avait été inhumé à Westminster avec tous les honneurs réservés à la royauté; mais il en a été retiré pour être attaché à une potence. La plupart des monuments sont dégradés, mutilés, par suite de cette habitude des Anglais, de ne pouvoir rien voir sans y porter la main et la canne. Les tombeaux de Newton et de Stanhope, placés à côté l'un de l'autre, méritent seuls l'attention. Au bas du buste d'une comtesse, on lit cette inscription remarquable, écrite en français gothique : *Un roi, un loi, un foi.*

De Westminster je passai aux deux chambres du parlement, dont les bâtiments sont d'une simplicité remarquable. En entrant dans la chambre basse, je me dis : « Ici réside la servitude sous les formes

de la liberté » En sortant de la haute, je fus tenté d'écrire sur la porte : « Ici réside la liberté sous les formes de la servitude. »

Après avoir vu la Carthage moderne, la ville du commerce du monde, je voulus voir celle des muses et des sciences, et je partis pour Oxford. Je voulais parcourir les rives de l'Isis, rivière qui baigne cette ville, et qui a été aussi chantée par les poëtes anglais, que le Lignon et la Seine l'ont été par les nôtres. Monté sur l'impériale de la voiture, poste le plus recherché des Anglais, j'aperçus bientôt la tour de Windsor, demeure et sépulture des rois d'Angleterre. Là, Georges III, frappé de la maladie qui fait le plus sentir à l'homme sa vanité et son néant, s'éteignait au milieu de la vénération de ses sujets, tant il laissait la mémoire d'un bon roi.

Presque au-dessous de la tour de Windsor, on voit le célèbre collége d'Éton, où la plus grande partie de la noblesse est élevée sous les yeux de son souverain. Cette éducation privilégiée, qu'on craindrait de rétablir en France, apprend aux jeunes lords qu'ils sont destinés à entourer et à défendre le trône, qui les entoure et les défend presque au sortir du berceau. Je devais trouver dans les colléges d'Oxford d'autres institutions blessant bien plus l'égalité dont notre démocratie moderne est si jalouse.

L'aspect d'Oxford présente bien aux voyageurs l'asile de l'étude et le culte silencieux des sciences :

les dômes, les clochers, s'élèvent au milieu de superbes allées d'arbres qu'on prendrait pour une immense forêt; de belles prairies environnent la ville de toutes parts, et forment la plus verte et la plus riante pelouse. Tout respire le calme et la solitude. De jeunes ombres, vêtues de longues robes noires, erraient gravement dans ce terrestre Élysée: c'étaient les étudiants, dont l'habit ressemble beaucoup à celui de nos prêtres. Ils portent un bonnet carré de drap noir, avec un gland de soie au milieu; celui des jeunes gens de la noblesse se distingue par un gland d'or. Quelle clameur générale s'éleverait en France contre les glands d'or qui pendraient aux bonnets de nos jeunes nobles? les journaux de l'opposition, et même les ministériels, les tribunes de nos deux chambres, tonneraient contre cette simple distinction; le salut de l'État semblerait attaché au redressement de ce grand grief. Mais voici une atteinte plus forte portée, non seulement à l'égalité, mais à la justice: les enfants des catholiques sont proscrits des universités, et privés de tous les avantages de l'éducation publique. Nos philosophes modernes s'élèveraient moins contre cette proscription et cette intolérance que contre les glands d'or. Cependant tous ces établissements ont été fondés par les pères de ces jeunes gens qu'on proscrit aujourd'hui; il ne leur reste qu'à s'enorgueillir de voir que les institutions de la nouvelle religion dominante n'ont jamais atteint et n'atteindront jamais les fondations de l'ancienne.

Le lendemain de mon arrivée à Oxford, je visitai les bords de l'Isis et les nombreux colléges dont cette rivière charmante baigne les murs. Je m'y rendis par une promenade superbe, dépendante du collége dit de l'*Église du Christ.* Jamais plus beau temple élevé aux sciences n'a été décoré d'un plus beau péristyle. Des ormes plus que centenaires forment une voûte parfaite, et déposent en faveur du grand effet de nos allées droites. Les bords de l'Isis sont bien dignes de la réputation que lui ont donnée les poëtes anglais.

Une multitude de barques légères, dirigées avec habileté par les étudiants, animent les plus beaux paysages; le lac de Genève n'est pas plus pittoresque ni plus enchanteur. La cloche de l'église du Christ, le *grand tom,* ayant sonné neuf heures du soir, tous les étudiants se retirèrent en silence, et regagnèrent leurs cellules. Leur discipline est tout à fait claustrale, et ils l'observent sans peine. Il existe entre les maîtres et les élèves les rapports naturels inséparables de toute congrégation durable, respect, obéissance d'un côté, attachement et soins paternels de l'autre. Jamais des scènes scandaleuses, telles qu'on en voit dans nos écoles, ne viennent troubler la paix de ces studieuses retraites, et cet ordre admirable est dû aux principes religieux dans lesquels on élève cette jeunesse. Le service divin se fait deux fois par jour dans tous les colléges; savoir à sept heures du matin et à cinq heures du soir. Les membres de l'université sont soumis au célibat;

ils perdent en se mariant leur titre, leur place et leurs priviléges. Faut-il que nous ne retrouvions nos anciennes institutions que chez les Anglais ! Ils ont bien senti que l'homme qui se dévoue à l'éducation publique, ne doit pas être distrait de ses importantes occupations pas les soins du ménage et de la famille. D'ailleurs, quel traitement peut suffire à un père chargé d'enfants? combien il est plus facile de subvenir aux besoins d'un professeur célibataire ! combien plus de temps il a à donner aux sciences et à ses enfants adoptifs ! C'est, de la part des Anglais, un trait de profonde sagesse, que d'avoir maintenu le célibat dans leurs écoles. Nous n'aurons de véritable corps enseignant en France, que lorsqu'il sera ramené à ses antiques lois et à sa discipline primitive.

Le croira-t-on ? les étudiants sont servis par d'autres étudiants, qu'on nomme *scouts*. Les uns font le service de la table, les autres celui de la chambre. Ce sont des jeunes gens nés dans une condition peu fortunée, et destinés par leur famille aux emplois du bas clergé. Ils sont élevés gratuitement, ou plutôt ils paient leur éducation par la domesticité. Et quelle éducation que celle qui commence par l'abjection ! Honneur à ma patrie, où cet usage dégradant n'a jamais existé et n'existera jamais ! la France est la patrie de toutes les idées nobles et généreuses.

Je visitai la célèbre bibliothèque Bodleienne, si riche en manuscrits orientaux. Les étudiants n'y sont admis qu'après avoir été gradués; on n'est

admis dans le sanctuaire des sciences, que par degrés et avec de sages précautions.

Nous ne sommes pas si réservés en France; on y offre indistinctement à tous les esprits et à tous les ages les mêmes erreurs, et les mêmes vérités.

Le temps me manqua pour suivre toutes les méthodes de l'enseignement. La théologie est la science à laquelle on se livre le plus : aussi l'université d'Oxford est un vaste séminaire; et cependant on y élève des musiciens, des poëtes et des artistes.

En revenant d'Oxford à Londres, je traversais une forêt royale, lorsque tout à coup, je vis une magnifique voiture et plusieurs fourgons, que notre diligence suivait de loin, s'arrêter à une maison isolée qui servait d'auberge. Des hommes en habits de chasse fort élégants en descendirent. Une meute de chiens sortit des fourgons. Au moment où nous arrivions, on donna du cor; un cerf fut lancé, mis aux abois et tué en très peu de temps. Les chasseurs bornèrent là leurs exploits, et j'en fus d'autant plus étonné, que plusieurs autres pièces de gibier se présentèrent comme une riche proie. Je demandai à l'aubergiste si c'était quelque prince qui était venu chasser dans la forêt royale. « Non, me répondit-il, c'est un noble pair qui se rend à la chambre haute, et qui use du droit que lui donne la charte des forêts, de tuer un cerf ou deux dans les forêts royales, en allant au parlement ou en en revenant. » A quelques milles de là, je vis

le même spectacle. Des chasseurs tuèrent deux cerfs dans la même forêt. C'était un membre de la chambre basse, qui jouissait encore de son privilége, mais avec moins de discrétion que le noble pair.

De retour à Londres, je ne pensai qu'à en sortir; déjà j'éprouvais l'influence du climat, je me sentais presque atteint du *spleeny*. Je me hâtai donc de quitter ce pays si vanté et encore si peu connu. Heureusement que les vents secondèrent mon impatience, et me ramenèrent en quelques heures sur la véritable terre des arts, de la civilisation et de la liberté.

Notre territoire était entièrement libre; le seul pavillon français flottait dans nos ports et sur tous nos remparts, lorque Louis XVIII fit au peuple français un don plus important que la paix même, puisqu'il devait fixer nos destinées présentes et futures. Je vis, le 4 Juin, ce roi dans un appareil magnifique, et suivi d'un cortége superbe, portant au corps-législatif, devenu tout à coup chambre des Communes, la Charte constitutionnelle. Cette ordonnance de réformation, inspirée et méditée en Angleterre, émanant d'une main trop libérale selon les uns, trop avare selon les autres, a rouvert l'arène du gouvernement représentatif, que Napoléon avait si bien fermée. Un orage épouvantable signala cette journée mémorable. L'horizon s'obscurcit tout à coup. Le tonnerre se fit entendre, des torrents de pluie fondirent sur le cortége et les spectateurs qui cher-

chèrent partout des abris. Le mont Sinaï ne vit pas plus d'éclairs et de foudres, lorsque le Seigneur, descendant sur cette montagne, donna ses commandements aux Israélites.

La journée du 3 mai où, s'appuyant sur son Antigone, et précédé de la déclaration de St.-Ouen, Louis XVIII avait fait son entrée dans la capitale, après vingt-cinq ans d'interrègne, avait présenté un autre aspect que celle du 4 Juin. Le ciel était sans nuage, la nature souriait au roi, comme tous les cœurs des Français; on croyait toucher enfin au dernier jour de la révolution, et au premier de la paix et du bonheur. On ne voyait dans Louis XVIII que le petit-fils d'Henri IV, de Louis XIV, et l'héritier des traditions et des principes monarchiques qui avaient fait la force et la gloire de leur règne.

Le gouvernement représentatif une fois organisé, les deux chambres se livrèrent de suite à des discussions politiques qui font naître toujours la tempête dans leur sein, et la propagent ensuite dans les provinces. La liberté de la presse, énoncée dans la charte, fut le premier champ où les partis se livrèrent bataille. Les uns la voulaient illimitée; d'autres la voulaient justement restreinte. Je me rangeai vers cette dernière opinion, que je vis partagée par tous les gens sages; et profitant de mes loisirs, j'entrai dans la discussion. M. Dumolard, alors député du département de l'Yonne, après l'avoir été deux fois de celui de l'Isère, où il est né, avait soutenu avec véhémence la liberté illimitée. Dans

son discours à la tribune, il avait fait une invocation à la statue de la liberté, qui, disait-il, devait être voilée d'un crêpe noir, si on n'avait pas la faculté de tout dire et de tout imprimer. Cette apostrophe m'attira dans la lice. M. Dumolard avait, le premier, signalé à l'Europe la tactique ambitieuse de Buonaparte; il avait dénoncé, du haut de la tribune des cinq cents, la première attaque que le général de l'armée d'Italie avait osé porter à l'antique gouvernement de Venise. L'empereur n'avait pas oublié la sortie faite contre le général, et pour s'en venger, il avait pris plaisir a laisser languir ce fougueux tribun, dans l'emploi subalterne d'une sous-préfecture.

M. Dumolard avait marqué dans deux assemblées précédentes, par des opinions plus sages, dans un âge et dans un temps où l'exaltation lui était plus permise. Je fus frappé de ce changement, et je lui adressai sous la date de Grenoble, et comme un de ses compatriotes, une lettre imprimée, que je fis distribuer à MM. les membres de la chambre des députés.

« Ce n'est point à vous, lui disais-je, à nous re-
« présenter la statue de la liberté; une aussi horrible
« image n'est pas plus faite pour vos yeux que pour
« les nôtres; nous la croyions depuis long-temps bri-
« sée et réduite en poudre, la statue de cette déesse
« anthropophage, que nous n'avons connue que par
« les sacrifices des victimes humaines qu'on lui a of-
« ferts, et par les torrents du sang le plus pur dont
« elle s'est abreuvée. Vous-même n'avez échappé

« que par miracle à sa fureur et à sa voracité. Que « d'autres que vous, lui rendent des hommages et « lui promettent de sanglantes offrandes ! Qu'ils la « placent sur le piédestal qu'elle s'est élevé elle- « même, sur des ossements et des ruines ! Qu'ils la « couvrent, nous y consentons, d'un crêpe funèbre : « il cachera du moins, aux yeux des Français, les « traits du monstre qui a dévoré leurs familles. «

Je n'avais pas l'intention de me mesurer avec un athlète aussi redoutable que M. Dumolard, je ne voulais que le ramener sous une autre bannière, par des considérations tirées de sa propre conduite, et de sa réputation première; je n'osai pas combattre M. Dumolard, et j'eus la témérité d'attaquer Montesquieu ! « Si dans la monarchie, « a dit ce publiciste, quelque trait satirique va contre « le monarque, il est si haut qu'il ne peut arriver « jusqu'à lui. » J'observai que les traits des libellistes, non seulement atteignent le monarque, mais lui font des blessures mortelles. Le plus sage et le meilleur des rois a succombé sous leurs traits, et cet épouvantable régicide ne réfute que trop victorieusement l'opinion du publiciste.

Je présentai à M. Dumolard le tableau suivant de la situation de la France.

« Ni le temps ni les hommes ne sont changés, « comme on affecte de le dire; nous ne sommes ni si las « ni si loin de la révolution; nous en avons au con- « traire contracté pour ainsi dire l'habitude, et nous « en possédons tout le caractère et l'art funeste. Une

« inquiétude générale s'est emparée de tous les es-
« prits. Rien de fixe dans les rangs et dans les idées.
« Chacun se trouve hors de sa sphère, et personne
« ne se croit à sa place. Le temps n'est plus pour
« nous ce médecin salutaire, qui guérit tous les
« maux et ferme toutes les blessures. Nous ne pou-
« vons rien attendre de lui; nous voulons de suite
« guérir ou mourir. Comme Alexandre, le Français
« ne veut plus que des remèdes prompts et violents,
« et dans la fièvre qui le tourmente, il prend sans
« discernement le premier breuvage, dans la pre-
« mière coupe qu'on lui présente. Notre turbulente
« activité est notre première ennemie, et l'obstacle
« le plus grand que nous opposions à une restau-
« ration qui ne peut être que graduelle, et pres-
« que insensible. Au lieu du profond silence des
« passions, qui devrait avoir succédé à tant de mou-
« vements convulsifs, je les vois encore soule-
« vées, et nous menaçant de nouveaux orages. Et
« vous voulez que dans ce moment elles puissent
« emboucher toutes les trompettes, et remplir la
« France de leur horrible fracas? Notre malheureuse
« patrie deviendrait une autre cour d'Éole, d'où
« sortent toutes les tempêtes et tous les naufrages
« de l'Océan. Nous le disons avec douleur : notre
« situation politique n'est pas rassurante. De vastes
« espérances ont été détruites par le retour des Bour-
« bons. La génération qui nous suit de près, est
« encore plus révolutionnaire que nous-mêmes. Éle-

« vée dans les principes les plus irreligieux, ou plu-
« tôt, dans l'abnégation de toute religion, elle ne
« connaît plus de frein, et ne voit plus de barrières.
« Formée dans les camps, sous la conduite de géné-
« raux qui, comme ceux des anciens Germains,
« commandaient plus par l'exemple que par l'auto-
« rité, cette jeunesse ne respire que les combats et
« les factions; elle était docile à un gouvernement
« fort et belliqueux; elle résistera à un gouverne-
« ment doux et paisible. L'armée, je le répète, n'a
« pas encore l'esprit et l'organisation qui peuvent
« la rendre essentiellement utile au trône et à la
« patrie. Elle ne voit et ne peut voir dans les alliés
« que des ennemis vainqueurs, qu'elle a tant de fois
« vaincus. Un juste orgueil lui rappelle sans cesse
« ses glorieuses conquêtes. Elle ne voit dans Napo-
« léon que son général malheureux et captif. Elle
« oublie les fautes de l'empereur pour ne s'occuper
« que de ses talents et de ses triomphes. Elle oublie
« même sa chute, pour ne penser qu'à ce qu'il a
« fait et ce qu'il a été. Ce souvenir, toujours pré-
« sent, loin de l'abattre, lui donne des espérances;
« elle a avec lui une communauté d'idées et d'intérêts
« que le temps seul peut affaiblir, mais que le mal-
« heur fortifie. Elle voudrait l'entourer dans son île,
« comme elle l'entourait au milieu des batailles ou
« au sein des capitales de l'Europe, qu'elle a par-
« courues tour à tour sous ses bannières.

« Proclamez la liberté illimitée de la presse, et

« l'armée aura ses orateurs et ses publicistes. Du « milieu des camps, du sein de l'oisiveté des gar- « nisons, elle vous enverra, comme les légions « romaines, ses adresses et ses pétitions, écrites « sur l'affût de ses canons. Rappelons-nous ce mot « de Montesquieu : *Il n'y a rien de si aveugle qu'une « armée.*

« La classe, malheureusement trop nombreuse, des « émigrés dont les biens sont vendus, est plus mécon- « tente et plus inquiète aujourd'hui que sous le der- « nier gouvernement. Elle espérait tout alors de « l'homme qui avait été assez juste et assez fort pour « déchirer toutes les listes de proscription, et qui, « après avoir rendu à la patrie ses nobles exilés, les « avait admis dans ses armées et dans ses conseils, « comme pour préluder aux justes indemnités qu'ils « auraient obtenues de lui. Cette classe infortunée « n'espère plus rien aujourd'hui. La Charte consti- « tutionnelle a consacré l'aliénation de ses héritages, « et lui a rendu plus amer et plus profond le souve- « nir de leur perte. Elle ne s'en consolera jamais, « et ses plaintes trop naturelles, et ses demandes « imprimées, dont le ton sera plus ou moins fort, « selon que l'action du gouvernement sera plus ou « moins faible, ne feront qu'alimenter sa douleur et « affliger inutilement le roi et ses ministres.

« A la première nouvelle du retour des Bourbons, « une foule de gentilshommes est accourue du fond « de toutes provinces, pour leur offrir les précieux « restes d'une vie toute consacrée à leurs services.

« Cette auguste famille de nos rois avait conservé « plus de sujets fidèles dans les vieux châteaux de « nos provinces, que dans les salons dorés de la capi- « tale, où des plaisirs et des besoins toujours nou- « veaux créent toujours de nouveaux dieux et com- « mandent de nouveaux hommages. Dans ces nobles « asiles des mœurs et du vrai caractère français, « on avait toujours gémi sur le gouvernement de « fait, et on n'avait jamais reconnu que le gouver- « nement de droit. Les pères apprenaient à leurs « enfants à l'aimer et à lui être fidèles. Ils leur en- « seignaient le dogme de la légitimité avec tous les « préceptes et les devoirs de la religion. Plus ces « vieux serviteurs avaient montré de dévouement « et fait de sacrifices, plus on a craint que leurs pré- « tentions ne fussent exagérées. On a redouté leur « présence. On les a traités comme Sully le fut à la « cour de Louis XIII, par les jeunes courtisans qui, « incapables d'apprécier les services qu'il avait ren- « dus à la France, sous le dernier règne, tournèrent « en ridicule son habillement et ses manières. On « les a éloignés des Tuileries, de ce palais qu'ils « avaient défendu dans les jours de dangers; en « vain ils ont exposé leurs cicatrices et celles de « leurs enfants; des barrières d'airain se sont fer- « mées sur eux, et ils sont retournés dans leurs « donjons, mécontents, mais toujours fidèles. »

Je ne sais si M. Dumolard fut content de ma lettre, le ton qui y régnait et l'esprit qui l'avait dictée, n'ont pas dû l'indisposer contre moi; je ne

l'ai jamais vu qu'à la tribune, et je n'ai pas eu avec lui, même des rapports de société.

Le 10 août, je vis le ministre chargé du département le plus important dans les temps difficiles; sa sécurité me surprit et m'affligea. L'île d'Elbe avait disparu de ses yeux, et n'était presque plus pour lui qu'un point sur la carte. Il ne connaissait pas mieux la France, et surtout ses nombreuses ramifications avec l'île d'Elbe. J'étais préoccupé de funestes pressentiments, lorsque je passai devant le château des Tuileries, au moment où la garde montante défilait. Je crus voir que les troupes, en commémoration de cette fatale journée, voulaient démontrer au roi plus de dévouement; leur attitude fière et imposante semblait défier tous les ennemis du trône. Je partageais presque leur ardeur guerrière; mais je ne pus détourner ma pensée de l'horrible anniversaire. Louis XVI sembla m'apparaître au milieu de ce palais assiégé; je vis cette reine si grande et d'autant plus infortunée, que depuis longtemps elle avait prévu l'orage, et qu'elle se sentait la force de le conjurer. Un vieux chevalier de Saint-Louis, que je connaissais depuis longues années, et que je rencontrai là sur mes pas, était absorbé dans les mêmes pensées. Il avait été blessé grièvement, le 10 août, entre le roi et la reine, qu'il couvrit de son corps. « Entrons, lui dis-je, au jardin des Tuileries, et racontez-moi la fatale journée qui a renversé le trône; j'aime bien entendre l'histoire de la bouche des contemporains et des témoins. »

Il me décrivit ce terrible événement, et je ne le reproduirai point ici; je voudrais, au contraire, déchirer cette page de notre histoire; j'aime mieux placer ici un trait de la vie du chef des Bourbons, que cet officier me raconta le jour de la St.-Louis, au milieu des fêtes que ramenait cet anniversaire si long-temps interrompu.

« La minorité de saint Louis, dit-il, si célèbre par la régence de la reine Blanche, sa mère, l'est encore par la fidélité courageuse que les Parisiens montrèrent, à cette époque, pour leur jeune roi. Deux de ses puissants vassaux, les comtes de la Marche et de Bretagne, s'étaient révoltés et osaient lui faire la guerre. Dans leurs projets ambitieux, ils se flattaient de n'avoir rien à redouter de la faiblesse d'un enfant, ni du gouvernement d'une femme. Leurs mesures étaient prises pour enlever le roi entre Orléans et Paris. Louis, informé de ce complot, qu'il ne peut ni punir ni déjouer, s'enferme dans le château de Montlhéri, que le temps semble avoir respecté pour attester un grand acte de courage et de dévouement. Les vassaux rebelles viennent entourer la place. Louis voit déployer autour de lui tout l'appareil d'un siége; la forteresse était complétement investie, le jour de l'assaut était fixé. Les comtes parjures croyaient déjà se rendre maîtres de leur souverain et lui dicter la loi; mais ils n'avaient pas calculé ce que peuvent des sujets fidèles, et une grande cité veuve de son roi! Au premier bruit des dangers de Louis, l'amour et le cou-

rage des Parisiens se réveillent et s'enflamment; un cri généreux : *Aux armes ! allons délivrer notre roi !* se fait entendre de toutes parts; une armée uniquement parisienne, et composée de tous les ordres de l'État, se forme spontanément; elle s'arrache à ses foyers, à ses travaux, part de Paris, et, le même jour, elle va se déployer dans la plaine de Montlhéri. Ce beau mouvement met en fuite les rebelles; le roi est délivré. Comme il dut se féliciter de ses alarmes passagères, en voyant accourir vers lui ses fidèles Parisiens ! avec quelle profonde sensibilité il reçut leurs hommages ! avec quelle noble popularité il parcourut ces bataillons levés au seul récit de ses dangers ! quel beau cortége que celui qui le ramène triomphant dans sa capitale ! Les Parisiens, fiers de leur conquête et de la fuite de leurs ennemis, rentrèrent avec leur jeune roi et sa mère au sein de la ville, doublement heureuse par le retour de son monarque et celui de ses enfants. Ils vinrent déposer avec respect aux pieds des autels les armes qu'ils n'avaient prises que pour délivrer leur roi. Six siècles se sont écoulés depuis ce grand événement, et, après une si longue période, nous l'avons vu se renouveler sous les murs de Paris. Les fils de saint Louis nous avaient été enlevés; des hommes plus redoutables et plus pervers que des vassaux rebelles avaient élevé entre eux et nous d'horribles barrières; nos cœurs les ont franchies, et le retour de Louis XVIII dans sa capitale a excité autant d'allégresse et d'espérance que celui de

son auguste ancêtre : le titre de *Desiré*, que la nation assemblée lui a décerné, a vengé la France et attesté nos malheurs et notre fidélité.

Mais quel charme est attaché aux mœurs antiques et patriarchales ! Le peuple ignore les deux croisades de saint Louis, si brillantes, si malheureuses, et si remarquables par sa valeur et celle du comte d'Artois, son frère; mais il sait qu'il rendit la justice à ses sujets sous un chêne du bois de Vincennes; il aime à parcourir cette forêt pleine de son nom et de souvenirs touchants : tant il est vrai que les traits de bienfaisance et de justice traversent mieux les siècles que les siéges, les batailles, et les actes mêmes du plus terrible despotisme.

A voir les transports de l'allégresse publique avec lesquels la fête de saint Louis fut partout célébrée, on eût pu croire que la confiance était à jamais rétablie, et que le trône des Bourbons n'était entouré que de ses défenseurs. En effet, la France commençait à respirer, et l'espérance renaissait dans tous les cœurs. Les factions n'étaient pas, à la vérité, comprimées comme sous le dernier gouvernement; mais, lasses et désespérées, elles ne semblaient plus devoir renaître; il n'y avait d'inquiétude et d'agitation que dans les deux chambres.

Une grande question, la restitution des biens non vendus, était agitée par les pairs; le duc de Tarente, agrandissant le champ de la question, s'écria avec l'âme et l'accent d'un Bayard ou d'un Crillon :

« Combien d'intérêts sont méconnus ou oubliés « dans la loi que vous discutez ! Elle rend des biens « non vendus, qui, par leur nature, appartenaient, « en général, aux premières familles de l'État ;

« Mais ceux qu'un dévouement, peut-être plus « exalté, a arrachés des rangs de l'armée ou de leurs « antiques manoirs, sans qu'ils eussent jamais par- « ticipé à la puissance ni aux faveurs de la cour !

« Ceux qui se sont associés, sans espoir de retour, « aux infortunes du monarque, et qui, chaque an- « née, voyaient avec indifférence passer dans des « mains étrangères les débris d'un patrimoine long- « temps préservé par la médiocrité !

« Depuis plusieurs années, l'exil de ces familles « était devenu volontaire ; elles pouvaient réclamer « l'application des premières lois rendues en leur « faveur ; mais il eût fallu qu'elles désertassent la « cause du malheur : les punirait-on de s'y être « refusées ?

« Non, messieurs ; la générosité nationale sera « proportionnée à nos désastres, elle sera immense « comme eux, et n'aura d'autres bornes que nos « facultés. J'en ai la confiance, j'ai besoin de l'avoir ; « et si, comme je n'en doute point, nous sommes « tous pressés par le même sentiment, cette session « ne se terminera pas sans avoir scellé le bonheur « du monarque et celui de la France.

« Serait-il donc vrai, messieurs, que des motifs si « puissants, ceux d'une pacification générale entre « tous les Français, seraient un instant balancés dans

« les esprits par la modique considération d'une « indemnité annuelle d'environ douze millions? »

Dans cette importante discussion, le maréchal Macdonald retraçait aux Français la conduite du général des Achéens, Aratus, que Plutarque égale aux plus grands capitaines de la Grèce. « Aratus, disent « les historiens, après avoir délivré Sycione sa pa- « trie du tyran Nicoclès, qui l'opprimait, rappela six « cents des plus riches citoyens qui avaient été ban- « nis par la tyrannie. Leurs biens confisqués avaient « été aliénés, et ils les redemandaient vivement « aux nouveaux possesseurs. Les plaintes et les pré- « tentions étaient violentes de part et d'autre, et « Sycione se trouvait à la veille de son entière « ruine, par une guerre civile qui était inévitable. « Aratus ne voyait de justice, ni à laisser dans l'in- « digence des citoyens dépossédés qu'il venait de « rappeler, ni à renverser un ordre de cinquante « ans, parce que, dans un si long espace, plusieurs « avaient acquis de bonne foi, à titre de dot, d'a- « chat ou d'héritage. Il chercha donc un autre expé- « dient, et il crut qu'il fallait laisser jouir ceux qui « jouissaient, et dédommager les autres; mais « comme il ne pouvait rien sans argent, il déclara « qu'il allait à Alexandrie, et ordonna que tout « fût sursis en attendant. Il vole chez Ptolomée, « son ami et son hôte, le second roi d'Égypte, de- « puis la fondation d'Alexandrie. Après lui avoir « exposé son dessein et l'état des choses, il obtint « de ce prince puissant une somme considérable.

« Revenu à Sycione avec cet argent, il assembla les « quinze principaux citoyens. Ils examinèrent en- « semble la situation de ceux qui possédaient, et « de ceux qui avaient été dépouillés. Après une « exacte évaluation, il persuada aux uns de rece- « voir une indemnité, et d'abandonner leurs pos- « sessions; aux autres, d'accepter un équivalent et « de renoncer à leurs droits. Par ce moyen, il con- « tenta tous les esprits, et prévint toutes les plaintes.»

« — O grand homme! s'écrie Cicéron, que n'avez- « vous vécu dans la république romaine! C'est ainsi « que l'équité agit avec des concitoyens, elle ne ra- « vit pas leurs biens (comme nous l'avons vu deux « fois), pour les livrer aux enchères dans les places « publiques. Aratus, en politique sage, en homme « juste, ménage tous les intérêts. C'est l'ordre pu- « blic de conserver, parmi les citoyens, l'union par « l'équité. Quoi! Je verrai ma maison habitée par « un étranger qui ne m'en aura point donné le « prix! j'aurai acheté, bâti, entretenu, embelli, « pour me voir arracher mon bien par un autre! « Qu'est-ce que ce don fait à quelques-uns, sinon « un vol fait à plusieurs autres? Quel est l'objet de « ce que vous appelez vos lois nouvelles? de vous « donner mon argent, pour vous faire payer mon « propre bien; de me ruiner pour vous enrichir?»

Aratus fut comblé de louanges par ses concitoyens; on lui éleva des statues; et par des inscriptions publiques, on le déclara le père du peuple, et le libérateur de la patrie.

Le duc de Tarente n'a pas été aussi heureux qu'Aratus; mais il n'en a pas obtenu moins de gloire, et mérité moins de reconnaissance de la part des malheureux Français dépouillés par les confiscations.

Le nom du maréchal Macdonald, qui est devenu si cher aux nobles infortunes, m'est parvenu, pour la première fois, par l'histoire moderne, qui a recueilli les traits les plus honorables pour sa famille.

Après la fameuse bataille de Culloden, qui décida du sort des Stuart et de l'Angleterre, le prince Édouard errait d'asile en asile avec ses deux amis, Shéridan et Sullivan. J'en ajouterai un troisième, d'après la découverte que j'ai faite aux archives du ministère de la guerre, que le ministre Clarck me fit ouvrir avec empressement, quand il sut que j'étais à la recherche des titres d'illustration de la famille de son digne ami. Ce troisième compagnon d'infortune et de péril du prince Édouard, est le père de notre maréchal. Voici textuellement la note que j'ai trouvée dans les archives, sous la date du 1^er^ juillet 1754. « Noël Macdonald, né à l'île de Wight, « en Écosse, âgé de 32 ans, a servi, en qualité de « capitaine, sous le prince de Galles, a été toujours « partout avec son altesse royale, sans la quitter, « jusqu'à son arrivée en France. »

Avec quel charme, toujours nouveau, on lit, dans le *Siècle de Louis XIV*, de Voltaire, tout ce qu'a fait M^lle^ Macdonald pour sauver le prétendant!

Ces traits de courage et de fidélité, qui forment le plus touchant épisode de la vie aventureuse du prince Édouard, m'attachèrent au nom du général Macdonald, du moment qu'il perça dans la carrière des armes; avec quel double intérêt de Français et de militaire, je suivis, en 1799, sa belle retraite, depuis le royaume de Naples jusques sur les bords de la Trébia, à laquelle il devait rendre son antique célébrité. J'étais à Turin, prisonnier des Autrichiens, lorsque le genéral Suwaroff, à la tête de 40,000 hommes, quitta précipitamment le siége de cette ville, dont il chargea le général Klein, pour marcher contre le général Macdonald, près de faire sa jonction avec le général Moreau, sous les murs de Plaisance. La retraite de Macdonald, à travers presque toute l'Italie, occupée par les Austro-Russes, faisait l'admiration de nos ennemis, et ils parlaient de ce beau fait d'armes comme s'il leur appartenait. Les Piémontais surtout, qui n'étaient pas contents de la conduite que les vainqueurs tenaient dans leur pays, l'exaltaient comme une grande victoire, et, dans leur enthousiasme, la comparaient à celle des 10,000; j'étais fier de ces éloges, et surtout des alarmes que l'habileté du général français, et la valeur de nos troupes jettaient parmi nos ennemis, au sein même de la victoire. Je me réjouissais de la diversion qui s'opérait dans l'armée de Suwaroff, comptant que le général Fiorella, qui commandait la citadelle de Turin, en tirerait avantage;

mais il n'en capitula pas moins sans gloire, n'ayant pas même été assiégé en forme. De ma prison, je me transportai en esprit sur les bords de la Trébia; un officier hongrois, brave et loyal militaire, qui commandait le poste qui nous gardait au Couvent de Saint-François, me racontait en latin tout ce qui se passait dans les deux armées. «Votre général, me disait-il, après la plus longue et la plus difficile des retraites, s'est présenté au combat comme s'il fût entré en campagne; il a attaqué et pris Modène, occupée par nos troupes, qui se sont défendues avec la plus grande opiniâtreté. Dans cette affaire, votre général a été blessé, il n'en a pas marché avec moins d'ardeur sur Plaisance, qu'il a emportée. A l'arrivée du général Suwaroff, il n'a pas craint d'aller à sa rencontre, portant son armée en avant de Plaisance, sur la rive droite de la Trébia. Trois batailles sanglantes ont eu lieu sur ces bords et ceux de la Bidone; dans ces trois actions, votre intrépide général, affaibli par sa blessure, se faisait porter dans les rangs, comme le maréchal de Saxe à la bataille de Fontenoy. Suwaroff n'a pu couper, ni même interrompre cette fameuse retraite, qui sera classique pour nos neveux.

La gloire des Français, même dans leur défaite, me consolait de ma captivité. Toute l'Europe sait que ce n'est pas seulement par une retraite savante que le général Macdonald a illustré sa carrière; son nom se trouve dans les pages les plus brillantes de

nos annales militaires. Il peut se glorifier de plus d'une victoire, et l'on se rappelle toujours que le bâton de maréchal lui fut donné sur le champ de bataille de Wagram, dont le succès lui est dû en grande partie. Nous le retrouverons, en 1815, toujours fidèle et toujours utile à la monarchie. La proposition du maréchal Macdonald, tendante à assurer aux émigrés de justes et honorables indemnités, et à compléter par cette mesure le grand ouvrage de la restauration, me rappelle l'histoire d'un de ces braves chevaliers, auquel je dois la bienveillance que m'a toujours témoignée un autre maréchal, le général Beurnonville.

Dans la guerre de l'Inde, sous le brave général Bussy, dont le nom n'est point effacé par celui du bailli de Suffren, le maréchal Beurnonville, alors simple officier, s'était lié d'une étroite amitié avec le chevalier Drivet, qui servait dans le même régiment que lui. Ils s'étaient distingués tous deux à la prise de Trinquemale, superbe port hollandais, dans l'île de Ceilan, dont les Anglais s'étaient emparés. A l'époque de la révolution, le chevalier Drivet, déjà avancé en âge, avait quitté le service, et s'était retiré dans sa patrie, qui était aussi la mienne, sur les bords du Rhône. Il habitait une charmante retraite à laquelle il avait donné le nom de Trinquemale, et où il cultivait les plantes et les arbustes de l'Europe, mêlés à ceux de l'Asie. Pour ajouter encore au souvenir du théâtre de ses exploits, il y élevait aussi des oiseaux de ces deux continents. Il avait fait graver

sur sa porte ces quatre vers de Voltaire au chevalier de Bouflers :

Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux foux du bel âge;
Pour les vieux foux l'ambition,
Et la retraite pour le sage.

On lisait sur les murs du jardin plusieurs préceptes d'agriculture, entre autres celui-ci, tiré des Géorgiques de Virgile, qu'on dirait plutôt extrait des maximes de Salomon, car il contient une excellente règle de conduite :

. . . . . *Laudato ingentia rura,*
Exiguum colito. . . . . . .

Il vivait heureux comme ce bon vieillard, que Virgile avait vu sur les bords du Galèse, lorsque la révolution éclata. On présuma qu'il ne pouvait en être partisan, et des furieux attaquèrent et dévastèrent son paisible Trinquemale. En un instant disparurent les fleurs et les arbres transplantés des rives du Gange, sur celles du Rhône, et déjà parfaitement acclimatés. Les oiseaux furent encore moins épargnés. N'ayant plus d'asile, ce vieux guerrier crut que l'honneur l'appelait auprès des princes, et il se rendit à l'armée de Condé. Malgré son âge et ses anciennes blessures, il fit activement toutes les campagnes, et ce ne fut qu'au licenciement des braves et fidèles chevaliers français, qu'il demanda à rentrer en France. Il eut alors recours à son ami,

qu'il trouva le même que dans l'Inde. Je facilitai leur correspondance. Je consolai l'un en lui annonçant les démarches actives de son ami, et la fin prochaine de son exil; je portai à l'autre l'expression de la reconnaissance du malheureux exilé. Je ne sais lequel des deux je servis le mieux, mais la négociation fut heureuse. Les deux amis s'embrassèrent à Paris, et je fus témoin de leur réunion. Bientôt après le chevalier Drivet se rendit dans sa patrie; mais il n'y trouva plus le bonheur. Son cher Trinquemale avait passé en des mains étrangères. On le voyait presque tous les jours se promener autour des murs de son jardin, où il ne lui était pas même permis d'entrer. La religion, dans le sein de laquelle il s'était réfugié, lui interdisait même la plainte. On l'entendait seulement répéter quelquefois ces vers de la première Églogue de Virgile :

Barbarus has segetes: en quò discordia cives
Perduxit miseros . . . . . .

Comme le chevalier Drivet, dont on vient de lire l'histoire touchante, qui est celle de tant d'illustres Français, je voulus, après tant d'agitations et de bouleversements, goûter aussi le charme de la retraite dans un paisible Trinquemale. Depuis long-temps je formais le vœu modeste d'Horace : *Hoc erat in votis*..... Je crus que le moment était arrivé de l'accomplir; je réalisai une partie de l'héritage de mes pères, et j'établis mon Trinquemale sur des rives plus paisibles que celles du Rhône, sur

celles de la Seine. Je mis ce fleuve entre Paris et moi. Cette barrière naturelle, que j ne pouvais franchir qu'en bateau, me plaçait à une assez grande distance de cette ville, quoique je fusse presque dans un de ses faubourgs; j'entendais ses flots tumultueux, mais ils venaient se briser à la porte de ma chaumière, qui naguère était un palais; un prince et une célèbre actrice l'avaient habitée, et et y ont laissé de honteux trophées. Je trouvai gravés sur la porte leurs chiffres entrelacés et couronnés de myrtes. Ce prince a expié trop cruellement cette faute et cet oubli de son rang; il a péri sur l'échafaud révolutionnaire.

Je m'installai dans ma solitude au mois d'octobre 1814, au moment où les Parisiens quittent leurs maisons de campagne. Je parcourus les environs, qui ne me parurent pas encore déserts. J'étais entouré de jolies habitations que j'observai long-temps avant d'y pénétrer. Un ami commun me conduisit chez mon plus proche voisin, avec qui je me suis lié dans la suite. C'était un ancien consul de France en Grèce, où il a passé toute la révolution. Il y a été à l'abri des fureurs révolutionnaires, mais non de la vengeance d'un terrible potentat; car au moment où Buonaparte descendit en Égypte, la Porte ottomane sévit contre tous les Français qui étaient dans ses états, et principalement contre les agents de notre république expirante. M. V*** fut enfermé pendant trois ans dans l'île de Scio. Il a reçu à Coron, où il a résidé comme consul, un illustre voyageur, M. de

Châteaubriand, se rendant à Jérusalem, *la ville du grand roi:* il lui donna, pour continuer son voyage, un de ses janissaires, qui le conduisit à Athènes. Pour prix de cette hospitalité, il a été nommé dans l'Itinéraire de ce grand écrivain. Dans nos entretiens agricoles, il me parle souvent d'un platane de l'île de Cos, qui est d'une telle dimension, qu'il couvre de son ombre une place très vaste où est établi un caravanserail. « Je l'ai vu, me dit-il, il n'y a ncor e que quelques années, et il est tel qu'il a été décrit par Tournefort. Sous ce platane, dont la fraîcheur et la superbe végétation sont entretenues par une belle fontaine, est la statue d'Hippocrate, dont l'île de Cos a été la patrie. » M. V*** aime beaucoup les Grecs, et déplore leur décadence morale, littéraire et politique.

J'étais depuis long-temps en relation avec un autre habitant de mon hameau, que je m'empressai de visiter. C'était un savant du premier ordre, d'une simplicité de mœurs et de manières presque toujours compagnes d'un mérite éminent. Les hautes sciences qu'il possède, et qu'il a professées long-temps dans la plus célèbre de nos écoles, ne l'ont pas éloigné des arts et des belles-lettres. Il est passionné pour la musique; il court à un concert avec autant d'ardeur qu'à une séance de l'institut, dont il est membre. Il avait formé une pépinière de savants de toutes les classes, auxquels il a survécu. La guerre a dévoré toutes ces espérances de la patrie. Sa femme, digne d'être citée à côté de

M^mes de Tencin et Geoffrin, habite avec lui le célèbre hôtel Carnavalet de M^me de Sévigné, rue Culture-Sainte-Catherine. Cette maison méritait de tels hôtes, qui en conservassent la tradition. M^me de P....y, rassemble les hommes et les femmes les plus distingués de la capitale. Les savants de l'Europe qui viennent à Paris ne manquent pas d'y visiter leur illustre confrère.

La maison est meublée et disposée comme du temps de la femme célèbre qui lui a transmis sa célébrité. La première fois que j'y entrai, en voyant un grand paravent qui coupe le salon de compagnie, je me rappelai ce passage admirable d'une lettre de M^me de Sévigné à sa fille : « *Il n'y a pas* « *de lieu dans cette maison, qui ne me blesse le* « *cœur;* toute votre chambre me tue; *j'y ai fait* « *mettre un paravent tout au milieu*, pour rompre « un peu la vue; la fenêtre de ce degré par où je « vous vis monter dans le carrosse de d'Hacque- « ville et par où je vous rappelai, me fait peur, « quand je pense combien alors j'étais capable de « m'y jeter, car je suis folle quelquefois; le cabinet « où je vous embrassai sans savoir ce que je faisais; « ces Capucins où j'allais entendre la messe; ces « larmes qui tombaient de mes yeux à terre, comme « si c'était de l'eau qui eût été répandue; Sainte- « Marie, M^me de la Fayette, mon retour dans cette « maison, votre appartement, la nuit, le lende- « main, et votre première lettre, et toutes les au- « tres, et encore tous les jours, etc., etc., etc. »

Il me semble encore voir réunis dans cet hôtel, autour de M^me^ de Sévigné, les hommes et les femmes les plus célèbres du siècle de Louis XIV, les Condé, les Turenne, les La Rochefoucauld, les Colbert, les Despréaux, les Bossuet, les Bourdaloue, les dames de Longueville, de Montpensier, de Maintenon, de Villars, de la Fayette et de Coulange. Je regrette de ne pas trouver Racine dans cette réunion. Je vois ensuite M^me^ de Sévigné dans un cercle moins imposant, travaillant, comme elle le dit elle-même, dans une autre lettre à sa fille, à ce beau parement d'autel. Cette maison réveille et renferme tous les souvenirs de la plus belle époque de notre histoire.

M. de P....y, dont la vie douce et paisible s'écoule dans la culture des sciences et des arts, qui lui doivent les plus riches découvertes, compte cependant un événement politique qui se rattache au souvenir de nos batailles et de nos conquêtes.

Il avait été chargé, en 1806, par le Gouvernement, d'inspecter le cours du Pô, et de proposer les ouvrages à faire sur cet immense littoral, pour empêcher ou du moins diminuer les inondations aussi fréquentes que désastreuses de ce grand fleuve. Arrivé à une de ses embouchures dans la mer Adriatique, sa mission remplie, il voulut voir Venise : la ville par excellence, l'ouvrage du Très-Haut, *opus excelsi,* comme l'appellent les Vénitiens, devait naturellement attirer les regards d'un ingénieur aussi distingué. Il y arrive, et rien n'échappe à ses

observations; il parcourt les monuments, les canaux, les ponts, les fortifications, avec tant d'ardeur et d'assiduité, qu'il devient suspect à la police autrichienne, et qu'il est arrêté. La publicité avec laquelle il s'était livré à toutes ses recherches, et encore plus l'élévation et la franchise de son caractère, devaient dissiper tout soupçon d'espionnage. Le Gouvernement français apprenant cette arrestation, en est aussi surpris qu'offensé, et réclame hautement M. de P...y; il menace même de faire marcher des troupes, et d'aller l'enlever au milieu de Venise. Il est rendu; mais, non content de cette réparation, le chef du gouvernement ordonne à M. de P...y, déjà arrivé à Milan, de retourner à Venise, et d'y séjourner autant qu'il le voudrait. Il obéit à regret à cet ordre, qui ressemblait fort à une bravade; mais la manière dont il l'exécuta lui valut l'accueil le plus flatteur et l'estime des *généraux* autrichiens. Quelques jours après, la guerre fut déclarée, et on l'attribua à la correspondance peu ménagée que cette arrestation avait amenée entre les deux cabinets. Ainsi l'homme le plus pacifique, le savant le plus modeste, contribua, sans le vouloir, au retour des hostilités. Napoléon voulait nommer un premier ingénieur de France, comme il avait nommé un premier grenadier; la modestie de M. de P...y m'empêche de dire sur qui devait tomber l'honneur de ce choix.

Je voyais aussi dans mon voisinage un ancien négociant qui me racontait une opération de sa

jeunesse, à laquelle il avait dû la connaissance du célèbre Franklin. « J'étais, me disait-il, l'ami et l'associé de M. ***, homme d'esprit et de société, autant qu'habile négociant. C'était en 1778; il s'était lié avec Franklin, alors ambassadeur des États-Unis en notre cour, où il fomentait la rupture de la France avec l'Angleterre. Il le voyait souvent dans la maison de campag[redacted]u'il avait à Passy, où il était en rapport avec P[redacted]t Versailles, tout en se livrant aux méditations philosophiques et à son goût pour la retraite. Un jour mon associé vient à moi d'un air joyeux et me dit : Je sors de chez Franklin. La France se déclare pour les insurgés d'Amérique; d'habiles officiers français, des armes, des munitions de toute espèce vont partir pour les États-Unis. La guerre est inévitable; Franklin me l'a assuré, et il m'engage vivement à tirer parti de cette ouverture diplomatique. Rendez-vous, m'a-t-il dit, dans les ports; achetez des sucres et des cafés. La hausse de ces denrées est certaine. C'est une spéculation immanquable, mais je veux en partager le succès. Je veux être associé à cette grande opération; c'est le prix que je mets à la confidence que je vous fais. — Associons-le, dis-je à mon ami, il plaidera plus fortement pour l'indépendance de son pays. Partons de suite pour les ports. » Je volai à Orléans, à Nantes. Nous fîmes des achats considérables; la guerre se déclara. Au milieu de cette heureuse spéculation, et lorsque nous en connûmes bien tous les résultats, nous proposâmes à Franklin

de le désintéresser, moyennant une somme proportionnée à nos bénéfices. Il accepta notre proposition pour n'être pas distrait des affaires politiques, et de ses travaux scientifiques, et nous lui comptâmes 100,000 fr., en dix effets, payables de mois en mois.*

«Vous voyez que la confidence et le conseil furent bien payés, et que le républicain Franklin s'occupait à Paris autant de ses intérêts que de ceux de la liberté. Je l'ai vu plus d'une fois à cette occasion, et il me semble le voir encore avec sa figure grosse et pleine, sa taille haute et forte, sa tête chauve, ses yeux pétillants d'esprit et de génie; il touchait à sa cinquantième année.» A côté de ce portrait de Franklin, tracé par mon bon voisin, je placerai celui qu'en a fait, dans une de ses lettres, M^me^ du Deffant :

« Franklin a été présenté au roi, aujourd'hui 22 « mars 1778, il était accompagné d'une vingtaine « d'insurgents, dont trois ou quatre avaient l'uni- « forme. Le Franklin avait un habit de velours mor- « doré, des bas blancs, ses cheveux étalés, ses « lunettes sur le nez, et un chapeau blanc sous le « bras. »

Ayant fait connaître quelques-uns de mes nouveaux compatriotes, puis-je me dispenser de parler du personnage le plus considérable, du maire? J'en ferai mention d'autant plus volontiers, que je n'ai pas encore connu de caractère plus généreux et plus élevé. Il est le bienfaiteur et le protecteur du village. Il a réédifié l'église et l'a enrichie de ses

dons. Cet homme, qui a parcouru avec nos armées presque toutes les capitales de l'Europe, a, sans éclat, rendu aux arts un service signalé. C'est à lui que l'on doit la conservation du superbe tableau de la Cène, de Léonard de Vinci, peint à fresque, sur le mur du réfectoire du couvent des Grâces de Milan. Il occupait en l'an 6 ce couvent, avec tous les équipages de l'armée d'Italie. On allait placer des auges et des rateliers le long du mur orné de cet admirable tableau; M. B*** le voit, est frappé d'admiration, et ordonne aux soldats de sortir du sanctuaire des Grâces et des Arts; ils obéissent; il place d'abord des sentinelles aux portes du réfectoire, puis il les fait murer par les Milanais, étonnés du respect qu'un étranger portait à ce bel ouvrage. Quelques années auparavant, ce tableau avait été l'objet d'une convention particulière entre le général Despinois, chargé du siége du château de Milan, et le général autrichien qui le défendait. Ces deux généraux ennemis, unis par le même amour pour les arts, avaient arrêté qu'on n'attaquerait ni qu'on ne défendrait la place par le couvent des Grâces. Ainsi un simple tableau préserva des horreurs d'un siége, un pieux asile, et un quartier des plus populeux. Honneur, reconnaissance à ces deux généraux, et au maire de mon village!

Je profitai des derniers beaux jours de la saison pour faire des incursions dans les environs de ma nouvelle résidence. Je visitai les beaux jardins, les bons agriculteurs, et surtout les bons pasteurs.

Ayant appris, par les rapports imprimés des sociétés d'agriculture de Paris et de Versailles, que M. Mergoux, curé du village de Bezons, avait beaucoup contribué à la panification de pomme de terre, je voulus profiter de la proximité où j'étais de la demeure de ce bienfaiteur de l'humanité, pour le voir et le consulter sur ses procédés. Je pris ma route à travers une plaine qui, sans de continuels labours, pourrait figurer dans un des plus stériles cantons de l'Arabie déserte. Je traversai le village de Colombe dont les laborieux habitants se livrent tellement à la culture des pommes de terre, que seuls ils pourraient presque en approvisionner tout Paris. Pour prix des soins qu'ils donnent à cette plante précieuse, ils méritaient bien que près d'eux, et pour eux, un bon pasteur la changeât en céréale. Je ne vais jamais à Colombe sans me rappeler que c'est dans ce village, que le savant et vertueux Rollin a composé une grande partie de ses ouvrages. Il dit dans une de ses préfaces : « J'ai l'avan-
« tage de passer près de quatre mois de suite au
« voisinage de Paris, dans une agréable campagne
« qui me fournit tout ce que je puis desirer, et
« pour le travail, et pour le délassement : la bonne
« compagnie, la conversation, le bon air, la pro-
« menade, des prairies enchantées, un bord de
« rivière toujours amusant, une vue douce, qui se
« présente toujours avec un nouveau plaisir, et,
« ce qui fait l'assaisonnement de tout le reste, une
« pleine et entière liberté. Je voudrais que ce fût

« encore la coutume, comme autrefois, d'inscrire « ses ouvrages du lieu où on les a composés; je mettrais à la tête des miens : *E Columbano meo;* de « ma maison de campagne de Colombe. »

Cette belle propriété est possédée dans ce moment par un homme qui, de concert avec le maire, a assaini et embelli ce village, lui a donné une très belle route, et plusieurs institutions religieuses et charitables. Ce généreux citoyen exerce dans Colombe cet antique et heureux patronage, dont, malheureusement, il ne nous reste plus en France que le souvenir.

Arrivé sur le joli pont de Bezon, qui ajoute au charmant paysage de ce village, j'entendis une musique champêtre. On dansait sous les ormeaux plantés en quinconce dans la belle prairie qui borde la Seine. J'y vis étalés toutes sortes d'instruments antoires. C'était, pour me servir d'une expression de l'abbé Delille, un véritable arsenal champêtre; des buveurs assis pêle-mêle autour de tonnes toujours jallissantes, égayaient encore le tableau; c'était une scène digne de Teniers. Je traversai tous ces groupes joyeux, et je fus frapper au modeste presbytère; une femme qui semblait être là pour faire gratuitement les fonctions de portière, me dit: « M. le curé, que vous demandez, vous le voyez là bas sous les arbres, il prend, lui aussi, part à la fête. » Je m'avançai vers l'ormeau qui prêtait son ombre bienfaisante à l'homme qui a si bien mérité de ses semblables. « Puisse-t-il, me disais-je en approchant, y

respirer long-temps le bonheur, et y entendre les bénédictions que lui donnent tant de familles indigentes ! » A peine m'eut-il vu qu'il vint à moi, et me dit d'un air riant et ouvert : « Je vois déjà ce qui vous amène ; vous voulez que je vous parle pomme de terre, fécule, panification. — Oui, pasteur vénérable, je viens voir et admirer votre plus bel ouvrage. » Il me conduisit aussitôt à son atelier, qui est tout à la fois son presbytère. Pouvait-il le consacrer à un usage plus utile et plus touchant ! Il me montra d'abord la machine qu'il a inventée pour le râpage des pommes de terre. Elle est fort simple et fort peu coûteuse ; qu'on se représente un moulin à brûler le café, dont le cylindre serait revêtu d'une plaque de tôle percée de trous, comme une râpe à sucre, et qui serait surmonté d'une trémie qui peut contenir deux boisseaux de pommes de terre. Ce moulin, mu par un seul homme, à l'aide d'une manivelle, repose sur un baquet plein d'eau, qui reçoit la fécule et le parenchyme. Le baquet plein, on en retire avec des seaux cette espèce de bouillie ; on la tamise dans d'autres baquets pleins d'eau, où la fécule se précipite, et il ne reste dans le tamis que le marc, qui sert à l'engrais des bestiaux. Je ne donnerai point ici les autres détails de l'opération ; mais ce que je n'oublierai pas, c'est que M. le curé a des moulins de plusieurs dimensions, et destinés, non à des usages différents, mais aux différentes classes de consommateurs. « Celui-ci, me dit-il, sert à toutes les jeunes mères de

famille de mon village, pour la bouillie de leurs nourrissons. Elles viennent tour à tour moudre la quantité de pommes de terre dont elles ont besoin. Je leur ai appris la manière d'extraire la fécule aussi blanche et aussi pure que le lait dont elle doit être le supplément. Cet autre moulin, ajouta-t-il, sert aux ménages pauvres qui mêlent la pomme de terre dans leur farine, sans la séparer de son marc, et qui par ce moyen, tout en faisant du bon pain, doublent leur petite provision de bled.» Pour compléter mon instruction, il me donna une petite brochure, qu'il venait de faire imprimer, et qui portait ce titre intéressant : « Avis aux bonnes mères, et à tous les « propriétaires habitant la campagne, sur la bouil- « lie, premier aliment de l'enfance; avec la méthode « abrégée pour extraire parfaitement la fécule et la « farine de la pomme de terre, en petit et en grand. »

J'étais enchanté de tout ce que je voyais et entendais; je ne pouvais surtout me lasser d'admirer le désintéressement du curé, et sa constance à surmonter tous les obstacles qu'il avait à combattre; mais il m'interrompit par ces mots : « Je ne cherche point des éloges, mais des imitateurs. J'irai vous voir, et il faudra que vous établissiez chez vous une petite fabrique de fécule. — Volontiers, lui dis-je, mais à condition que vous voudrez bien en être le directeur.» Il ne me le promit pas formellement; mais étant venu, quelques jours après, visiter ma retraite, il y trouva un emplacement convenable, et il y fit établir un petit atelier. Il

nôtres au mois de mai, étaient faits avec un art qui n'est connu que des Génois, qui font de ces fleurs un commerce considérable. Pendant tout l'hiver, ils en envoient à Milan, à Turin, et même à Vienne, et ces villes leur donnent en échange des denrées plus utiles et plus durables. Dans ce jardin et sur tout le territoire de Nervi, les plantes potagères étaient aussi précoces que les fleurs d'agrément : les petits pois, les artichauts, les fèves, qu'on ne pensait pas encore à semer à Paris, étaient en pleine récolte. J'étais dans l'enchantement, je voyais partout le printemps dans le mois le plus glacial de l'année. Le propriétaire de ce beau jardin, quoique né sous les glaciers de la Suisse, ne paraissait pas même étonné de ce prodige de végétation; il était dans le paradis terrestre sans le savoir et sans en jouir. Pour moi, j'étais d'autant plus charmé de la douceur et de la beauté du climat de cet heureux coin de terre, que j'habitais le revers opposé de la montagne qui protégeait Nervi, et qu'après avoir été enseveli sous la neige pendant quatre mois de l'année, j'étais exposé à un été brûlant : c'était d'un côté la Grèce, et de l'autre la Sibérie, séparées seulement par un espace de quelques milles. Pour peindre la température de leur pays, les habitans me disaient : « Nous avons six mois d'hiver et six mois d'enfer. » Ce mot m'en rappelle un autre du même genre, de M. de Broglie, aujourd'hui évêque de Gand. Étant à l'évêché d'Acqui, et se sentant dévoré, sur ce sol sulfureux, par les feux

des brasiers souterrains d'où jaillissent de tous côtés des eaux thermales, il disait, dans l'impatience de quitter ce siége, qu'il a peut-être regretté plus d'une fois : « Acqui est l'antichambre de l'enfer. »

Cette promenade, ce jardin de Nervi, m'auraient laissé des souvenirs charmants, s'ils n'étaient liés dans mon esprit à tous les malheurs de la première invasion : c'est là que, remontant en voiture pour retourner à Gênes, le maire, qui avait de fréquentes relations avec les Suisses, ses compatriotes, nous apprit que les alliés avaient franchi la barrière du Rhin, et qu'ils allaient inonder la France. A cette nouvelle, tout le charme du paysage disparut, le printemps s'enfuit, je ne vis plus que l'hiver et toutes ses horreurs.

Deux mois après, cette heureuse et paisible plage devint le théâtre de la guerre. Les Anglais y débarquèrent en voulant s'emparer des approches de Gênes. Pour se faire des partisants, ils jetèrent sur le rivage des tonnes de sucre et de café, qu'ils laissèrent aux habitants pour quelques orangers et quelques choux-fleurs. Il n'est pas un Génois qui, en se rappelant les Anglais et leurs magnifiques promesses, si peu réalisées, ne dise aujourd'hui, mais trop tard :

. . . Timeo Danaos et dona ferentes.

L'hiver, quand je le voulais, je trouvais tous les agrémens de la société dans une maison de Courbevoye qui recevait les officiers de la garde royale.

Ils y étaient attirés par un vieillard aimable et poli, qui, dans sa jeunesse, avait été capitaine de cavalerie, et qui terminait une honorable carrière dans les douces fonctions de juge de paix. Ayant toujours vécu dans la meilleure société, il en avait le ton et les manières. Il était né dans le Nord, son épouse dans le Midi; et la différence des climats où ils avaient reçu le jour, en causait une très sensible dans leur caractère : Mme de la P*** avait toute la vivacité, tout l'esprit et l'enjouement d'une Toulousaine, son mari toute la gravité d'un Alsacien. Ce contraste d'humeur n'était pas sans agrément pour ceux qui avaient le bonheur d'être admis dans leur maison. Si M. de la P*** était le mentor de beaucoup de jeunes officiers, son épouse en était la mère, et beaucoup de familles leur doivent de la reconnaissance; leurs avis, leurs conseils, ont épargné à leurs fils plus d'une faute et d'un repentir. Que de talents et d'espérances pour la patrie j'ai trouvés dans cette réunion d'officiers! quel noble caractère! quel généreux dévouement au roi et à son auguste famille!

Parmi eux on distinguait M. le vicomte de la H***, neveu de Mme de la P***, élève de l'école polytechnique. Il avait débuté d'une manière brillante dans l'arme de l'artillerie, et il brûlait d'ajouter d'autres faits d'armes à cet heureux début. Il joignait à beaucoup d'instruction, au plus bouillant courage, un caractère plein de sagesse et de modération. Il est appelé à parcourir une belle carrière.

M. le capitaine Bertaud était le plus assidu et le plus lié dans cette maison. Il jouissait de l'estime, je dirai presque de la vénération de tous ses camarades, et il devait ce sentiment à sa belle conduite militaire et à sa profonde piété. Les devoirs de sa place remplis, il courait aux pieds des autels. Il vivait à la caserne comme dans un cloître; et dans la société, son commerce était des plus doux et des plus faciles. Il avait été long-temps persécuté, sous le régime impérial, pour ses opinions et sa conduite religieuses. Étant à Lyon, sa patrie, où ses principes étaient universellement connus, on s'adressa à lui pour avoir un homme sûr qui voulût porter une lettre au souverain Pontife, alors détenu à Savone. « J'en connais un, répondit-il; c'est moi; » et le lendemain il entreprit ce voyage périlleux. Il traverse les Alpes, arrive à Savone, remet la lettre au Pape, et repart après avoir entendu la messe du Saint-Père et reçu sa bénédiction. Cette mission ayant été connue, il fut arrêté à Lyon avec son digne ami M. Franchet, et tous deux furent détenus à la Conciergerie pendant trente mois.

Le 21 janvier, j'assistai à la cérémonie funèbre de la translation des restes sacrés de Louis XVI aux tombeaux de Saint-Denis. Napoléon avait préparé ou plutôt commencé cette expiation, en rétablissant les sépultures de nos rois, profanées et détruites par la révolution. Ce dominateur d'un jour, qui, par la vigueur et la hardiesse de son gouvernement, avait acquis la force des siècles, attaquait toujours

de front cette révolution, et c'est ainsi qu'il l'avait vaincue. Il ne craignait pas de réveiller de grands souvenirs ; il voulait fonder sa dynastie nouvelle sur les respects et les traditions de l'ancienne. Je vis la pompe funèbre sur le même chemin où avait passé l'auguste victime ; je vis la douleur publique moins concentrée, mais aussi profonde que le jour du sacrifice de notre Roi et de la France.

Dans mon village, ce déplorable anniversaire fut célébré d'une manière bien touchante. La veille, tous les habitants s'étant rassemblés sur la place de l'église, un vieillard vénérable, dont la voix était plus affaiblie par la douleur que par l'âge, lut cette touchante proclamation de l'autorité : *Demain, à dix heures, nous nous réunirons à l'église, pour prier en expiation de la mort du roi martyr.* Cette simple annonce commença à faire verser quelques larmes, et répandit une teinte de tristesse sur toute la population. On se retira en silence dans les chaumières ; les chants toujours joyeux de la veillée cessèrent partout. Dans chaque famille, le père raconta à ses enfants l'horrible événement : partout, comme de concert, ce fatal récit fut terminé par ces mots : « Des méchants ont immolé le plus juste, le meilleur des rois, le plus juste et le meilleur des Français. » Jusqu'à l'heure du repos, à des intervalles marqués, la cloche fit entendre des sons lugubres. Ces sons, devenus plus plaintifs, annoncèrent le retour du jour de la solennité. Tous les travaux sont suspendus, les chemins sont déserts, les jeux de

l'enfance sont même interrompus. Les familles, en habits de deuil, rassemblées autour de leur foyer, attendent en silence l'heure où doit commencer le service solennel. La cloche donne le dernier signal, et toute la population se rend à l'église, dans un profond recueillement. Chacun y occupe sa place accoutumée : les vieillards, au centre, sur des bancs séparés, exercent une salutaire influence sur l'enfance et la jeunesse. Le magistrat, toujours présent à la prière, en exerce une plus directe et plus puissante encore. On ne remarquait dans l'église ni tentures fastueuses, ni magnifiques catafalques; ce luxe des cathédrales des villes ne pouvait être étalé dans le temple de la veuve et de l'orphelin; on ne voyait dans le chœur qu'un cercueil qui, depuis un demi-siècle servait aux morts de tous les âges et de toutes les conditions. Autour de ce fragile monument, étaient rangés quelques arbustes qui avaient échappé à la rigueur de la saison, et que chaque habitant avait apportés, comme la seule offrande qui fût en son pouvoir. Quelques flambeaux brûlaient dans cette enceinte d'arbres toujours verts. Une couronne était placée sur le cercueil ; on l'avait détachée de l'image de la Vierge, patrone du village.

Mais le sacrifice commence, et le pasteur monte à la chaire évangélique. Ah! quelle est donc la parole divine qu'il va faire entendre! elle est si touchante, que d'avance elle produit un attendrissement universel : c'est le Testament de Louis XVI,

que le curé lit d'une voix émue. Des larmes coulent de tous les yeux à ces mots :

Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont fait mes ennemis, sans que je leur en aie donné aucun sujet. Je recommande à Dieu, ma femme, mes enfants, ma sœur, mes tantes, mes frères et tous ceux qui me sont attachés par les liens du sang. Il lit avec un accent plein de force et de vérité les paroles suivantes : *Un roi ne peut faire le bien qui est dans son cœur, qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire; autrement, lié dans ses opérations, et n'inspirant point de respect, il est plus nuisible qu'utile.* Les sanglots de l'auditoire étouffent la voix du pasteur, à ces dernières dispositions du petit-fils de Louis XIV : *Je prie messieurs de la Commune de remettre à Cléry, mes hardes, mes livres, ma montre, ma bourse et les autres effets qui ont été déposés au conseil de la Commune.*

Ah ! qu'elle a été bien inspirée, l'ordonnance royale qui ne permet, dans cette triste solennité, d'autres discours, d'autres oraisons funèbres, que la lecture du testament ! quel orateur eût pu produire autant d'effet que les derniers soupirs de l'auguste victime !

De l'église, la population passe au presbytère, autre asile du malheur; des secours sont distribués aux pauvres. La bienfaisance et la religion sont deux sœurs toujours amies et toujours inséparables.

L'hiver s'écoulait dans de doux loisirs, et surtout dans l'espérance du printemps ! Déjà mon jardin en ressentait l'heureuse influence, lorsque l'orage

le plus terrible vint fondre sur la France. Le retour de l'île d'Elbe étant l'événement le plus important de cette année, et le plus calamiteux qui ait jamais affligé la France et la monarchie, je le retracerai ici avec quelques détails, et une douleur profonde. D'abord je ne puis m'empêcher de déplorer la fatalité qui porta les puissances à accorder à Napoléon un reste de souveraineté dans une île, qui, par sa position, pouvait si bien servir ses projets de vengeance et d'ambition. Il semble qu'on eût voulu le mettre en rapport immédiat avec l'Italie, la France, le royaume de Naples, où régnait un des ses lieutenants, et les états de Parme et de Plaisance, occupés par la mère de son fils. Cette position seule, indépendamment de toute autre cause politique, devait le ramener en France.

Après avoir préparé son expédition, non avec la timidité et les précautions d'un prisonnier qui cherche à s'évader, mais avec l'assurance et presque l'appareil d'un souverain qui médite une grande conquête, il mit à la voile, le 26 février, à cinq heures du soir, sans chercher même à tromper la vigilance de la croisière anglaise, qui devait être là, comme la sentinelle de l'Europe; le 1er mars, à trois heures de l'après-midi, par le vent le plus favorable, il entra dans le golfe Juan, aujourd'hui devenu si célèbre. La plus douce brise, m'a dit un témoin oculaire, enflait ses voiles; la mer était superbe. C'était vraiment un beau jour de la belle Provence. L'homme qui nous apportait toutes les tempêtes,

jouit, pendant toute sa navigation, du calme et de la faveur des éléments. Mais ce n'est pas son vaisseau, c'est celui de notre chère France, qu'il venait conduire au naufrage. Son entrée dans le golfe fut triomphante, et annonça la nature de son expédition. Il arbora le pavillon tricolore sur tous les mâts de la flotille, et l'assura de trois coups de canon. On crut qu'il saluait la chapelle de Notre-Dame de la Garde, située sur une des plus hautes montagnes des environs d'Antibes, et qui est en grande vénération parmi les matelots. La plage où il abordait était déserte et sans défense. On n'y voit que quelques magasins, qui servent de dépôt aux manufactures de poteries du village de Vallauris. La population de cette espèce de hameau peut être de vingt personnes. Il était trois heures après midi lorsqu'on jetta l'ancre; à six heures, le débarquement des hommes, de deux pièces d'artillerie, et de tous les effets était terminé. Le même jour, à onze heures, la troupe était en marche sur Grasse. Napoléon avait pris quelques heures de repos sous un olivier, auprès duquel on voulait élever quelques jours après un monument. Les soldats avaient campé confusément, et non sans alarmes, sur la route d'Antibes; ce nom rappelle un beau trait de fidélité, que je ne dois pas passer sous silence.

A peine débarqué, Napoléon envoie vingt-trois grenadiers et cinq officiers à Antibes, située à une demie-lieue du golfe Juan; ils devaient demander des vivres et des moyens de transports; mais le

véritable objet de leur mission, était de gagner la garnison, et de l'entraîner à la révolte. Le général Corsain, qui commandait cette place, était absent au moment où ils se présentèrent. Il s'était rendu le matin à l'île Sainte-Marguerite, dépendant de son commandement, pour y opérer l'organisation d'une compagnie de vétérans, en canonniers vétérans. Le maréchal Masséna lui en avait donné l'ordre de Marseille, et lui en avait fixé le jour dans les termes les plus formels. Cette absence momentanée a été fatale à la France : brave et fidèle, le général Corsain, à la nouvelle, ou plutôt à la vue du débarquement, eût pu se porter avec sa garnison sur la rade, et engager une action, qui eût toujours eu l'avantage inappréciable de suspendre cette marche rapide à laquelle Napoléon a dû ses succès. Toute la population d'Antibes eût secondé ce beau mouvement; les soldats de l'île d'Elbe, ainsi attaqués en touchant le sol de la France, se seraient crus repoussés par le peuple français tout entier, accouru sur ce rivage, où les Français auraient dû seuls décider du sort de la France. Je le répète, l'absence du général Corsain a été un grand malheur pour notre patrie.

Les émissaires de Napoléon furent d'abord reçus à Antibes, comme ils devaient l'être; on leva les ponts-levis; on ferma les portes; mais ils parlementèrent avec adresse, et, soit connivence, soit faiblesse, un colonel corse, qui remplaçait le général Corsain, leur permit d'entrer dans la place. Ils se mêlèrent avec la garnison, mais ils ne par-

vinrent pas à l'ébranler. Cependant, on expédie successivement deux bateaux au général, pour l'informer de l'événement et presser son retour. La nouvelle lui en arrive à cinq heures et demie du soir, et à l'instant il se met en mer, avec un brave et habile officier, M. le chevalier Gazan, d'Antibes, qui l'avait accompagné le matin. Craignant de tomber dans la croisière de la flotille, et surtout dans les mains de Napoléon, campé sur la route, il se fit jeter sur une langue de terre dite la Croisette. Il abrégea la traversée; mais il lui restait une grande distance à parcourir à pied, pour arriver à Antibes. Les chemins étaient impraticables, surtout pendant une nuit obscure; il eut à traverser le bois des Maures, le territoire de Vallauris, celui d'Antibes, où il n'entra qu'à minuit, épuisé de fatigue, ses habits déchirés par les épines. Il trouva la garnison fidèle, mais agitée par les émissaires. Il blâma fortement le colonel de les avoir reçus dans la place. Il les contint comme il put le reste de la nuit. Le lendemain, les ayant consignés dans les casernes du port, il les somma de lui rendre leurs armes; sur leur refus, il fit avancer deux pièces de canon chargées à mitraille, mèches allumées; ils remirent leurs fusils; on leur laissa leurs sabres, mais ayant continué leur rôle d'embaucheurs, deux jours après, on les désarma complétement. Les cinq officiers furent enfermés dans la loge des francs-maçons, d'où ils parvinrent à s'évader. La sentinelle qui les gardait, soldat du 106e régiment, au désespoir d'avoir

été surprise, tira sur eux, mais sans les atteindre. Elle les poursuivit ensuite long-temps, et l'un d'eux n'échappa à sa baïonnette, qu'en se précipitant par une embrasure de canon dans les fossés de la place, d'où il ne put se relever ; on le transporta sur-le-champ à l'hôpital, où il fut plus de deux mois cul-de-jatte.

Le général Corsain, mortellement affligé de n'avoir pu faire davantage pour la patrie, contre celui qui venait de nouveau lui imposer le joug de l'étranger, remit soldats et officiers à la gendarmerie qui les conduisit tous à Toulon.

Pendant que le commandant d'une faible garnison et d'un petit fort osait opposer de la résistance à l'invasion, Napoléon avait traversé la France étonnée de tant d'audace, et était aux portes de Paris. Ses aigles, comme il le dit lui-même, malheureusement, sans hyperbole, avaient volé de clocher en clocher.

Je n'avais reçu aucun bienfait de Louis XVIII, ni de sa famille ; ses ministres, loin d'accepter mes services, les avaient repoussés ; j'avais été obligé d'abandonner une carrière que j'aimais ; mais, si je n'étais pas engagé par des bienfaits, je l'étais par mes serments ; mais j'étais Français et je m'armai contre l'homme que j'avais servi et qui nous ramenait la guerre civile et étrangère. Le 14 mars, je fus m'inscrire, comme volontaire royal, à la municipalité du 11e arrondissement, et le 18, j'étais à Vincennes, sous les ordres de M. de Surville,

mon compatriote et mon ami. Le nom de cet officier, digne descendant de Clotilde de Surville, dont les poésies, publiées par le savant Ch. Vanderbourg, ont fait le charme et l'admiration de tous les littérateurs français et étrangers; ce nom, dis-je, donnait à notre expédition quelque chose de chevaleresque. Il me semblait entendre Clotilde, dire à son petit-fils, comme autrefois à son époux Bérenger de Surville, toujours attaché à la fortune inconstante de Charles VII:

Telz, en ces temps de feu, voyrons François fidelles,
Comme l'or pur, entre escame, apparoir;
Et lira l'advenir, sur leurs nobles rondelles,
Mourir plustost que trahyr son debvoir.

La fortune ayant trahi la plus belle des causes; M. de Surville, dont toute la vie n'a été qu'un long dévouement à la famille des Bourbons, suivit le roi à Gand, et je ne pensai plus qu'à aller m'ensevelir dans ma retraite. Je l'offris au maréchal Beurnonville poursuivi par le vainqueur. Mais le poste d'un maréchal de France était auprès du roi, et il ne tarda pas à s'y rendre. Je l'offris également à un pair de France, M. le duc de B***, que j'avais eu l'honneur de connaître dans le Piémont, dont il administrait un des départements les plus importants, où il avait montré tout à la fois l'administrateur habile, et un grand seigneur de l'ancienne cour; sa conduite et ses principes religieux lui avaient surtout acquis la confiance et l'estime

générales. M. le duc de B*** se retira dans une de ses terres de l'Anjou.

Le 21 mars, je fus visiter un vénérable ecclésiastique qui se consacrait à l'éducation de la jeunesse, et la dirigeait, comme les Rollin et les Crévier, qu'il prenait pour ses seuls modèles. C'est dans ce collége, situé dans une charmante solitude, que je célébrai l'anniversaire de la mort du duc d'Enghien, et que j'entendis prononcer par un enfant, la plus belle oraison funèbre dont ait encore retenti la chaire française. Après avoir commandé le silence à ses élèves, rassemblés autour de lui, le directeur ordonna à l'un d'eux de lire le morceau suivant de l'oraison funèbre du grand Condé par l'immortel Bossuet.

« Dans ses premières guerres, le prince de Condé « n'avait qu'une seule vie à offrir au roi. Mainte- « nant il en a une autre qui lui est plus chère que « la sienne. Après avoir, à son exemple, glorieu- « sement achevé le cours de ses études, le duc « d'Enghien est prêt à le suivre dans les combats. « Non content de lui enseigner la guerre, comme « il a fait jusqu'à présent par des discours, le « prince le mène aux leçons vivantes, et à la pra- « tique; laissons le passage du Rhin, le prodige de « notre siècle et de la vie de Louis-le-Grand. A la « journée de Senef, le jeune duc, quoiqu'il com- « mandât, comme il l'avait déjà fait en d'autres « campagnes, vient dans les plus rudes épreuves « apprendre la guerre aux côtés du prince, son

« père. Au milieu de tant de périls, il voit ce grand « prince renversé dans un fossé, sous un cheval, « tout en sang. Pendant qu'il lui offre le sien, et « s'occupe à relever le prince abattu, il est blessé « dans les bras d'un père si tendre, ravi de satis- « faire à la fois à la piété et à la gloire. Que pou- « vait penser le prince, si ce n'est que pour accom- « plir les plus grandes choses, rien ne manquait « à ce digne fils que les occasions; et ses tendresses « redoublaient avec son estime. »

Ici le directeur interrompit la lecture, et s'adressant à ses élèves, il leur dit: « Mes enfants, la vie des héros de la famille de Condé se ressemble tellement que, dans cette oraison funèbre, composée depuis plus d'un siècle, Bossuet à peint dans un autre duc d'Enghien, celui dont la France déplorera à jamais la perte.

« Ce que vous venez d'entendre, vous présente le tableau fidèle des premières campagnes du duc d'Enghien de nos jours; c'est en même temps l'histoire du prince de Condé son aïeul, et de son père le duc de Bourbon; *les voilà dans leur naturel*, selon l'expression de Bossuet dans la même oraison funèbre. En effet, n'a-t-on pas vu le duc d'Enghien à la bataille de Berchstein, le 2 décembre 1793, combattre aux côtés de ces deux grands capitaines, et apprendre sous eux l'art de la guerre? Le prince de Condé, commandait l'infanterie, le duc de Bourbon son fils, la cavalerie; il est blessé à la main droite, le duc d'Enghien le remplace dans la mêlée.

et à l'âge de dix-sept ans, il commande avec autant de prudence que de valeur. Hélas! faut-il que nous ayons à regretter qu'il n'ait péri dans ce combat glorieux! Que ne pouvons-nous dire pour modérer notre douleur : Il a été moissonné dans les batailles comme le jeune Euryale que Virgile compare à un lis tombant sous le tranchant de la charrue!

« A la nouvelle de la mort du duc d'Enghien, la douleur et l'indignation publiques éclatèrent spontanément; elle fut populaire, dit un écrivain vivant, M. Bignon, qu'on ne peut soupçonner de prévention. Elle atteignit le meurtrier au milieu de ses triomphes; et c'était après que le prince de Condé avait licencié cette armée si valeureuse et si fidèle, digne de porter son nom; c'était au moment où le duc d'Enghien avait déposé les armes, que l'on méditait sa mort et qu'elle fut résolue. Il s'était réfugié sur le territoire de Bade comme dans un asile inviolable; il y suivait et admirait même la carrière militaire de Napoléon; il s'y livrait à tous les exercices de la paix; comme le grand Condé à Chantilly, il s'adonnait à la culture des fleurs, lorsqu'il fut enlevé par le plus horrible complot.

« Ah! répandons sur sa tombe ces fleurs qu'il aimait et cultivait lui-même dans sa retraite si paisible et si horriblement troublée; offrons l'hommage de notre éternelle douleur à son auguste aïeul, le Nestor des chevaliers Français, à son illustre et malheureux père, et terminons comme nous avons commencé par cette autre citation de Bossuet, extraite

de l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague : *On dit tout quand on prononce seulement les noms de Louis de Bourbon, prince de Condé, et de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien.* »

Quoique enfoncé dans ma retraite, j'entendais de toutes parts le bruit des armes ; je voyais partout l'appareil des combats. Dans mes promenades solitaires, sur les bords de la Seine, je rencontrai souvent la garde de Napoléon, manœuvrant dans la prairie qui borde la rivière au bas du village de Courbevoye ; son attitude était toujours fière et imposante, mais morne et silencieuse. Elle pressentait qu'elle n'était plus réservée pour la victoire, mais pour la mort. En voyant ces braves guerriers, je me disais avec une douleur profonde : Ils seront moissonnés avant l'herbe de cette prairie. La bataille du 18 juin, n'a que trop confirmé ce funeste présage.

A l'extrémité de ce vallon, un grand personnage qui a honoré les lettres, et que les lettres ont élevé aux plus éminentes dignités, M. de Fontanes, vivait dans un exil d'autant plus glorieux qu'il se l'était imposé lui-même ; il fuyait l'usurpateur, qui le cherchait et le demandait en vain, au milieu des flots des courtisans, que son retour de l'île d'Elbe lui avait ramenés. Il devait sa fortune à Napoléon, mais sa foi à Louis XVIII, et il n'avait pas balancé à sacrifier sa fortune à la foi des serments. Je lui fus présenté par un homme qu'il estimait, et qui me valut l'accueil le plus aimable ; à travers son extrême po-

litesse, je remarquai sur son visage un air de tristesse et d'inquiétude, que j'attribuai à l'horrible situation où la France était placée. Ma visite fut courte, mais il m'invita à la répéter, et j'ai profité de cette flatteuse invitation. J'ai vu en effet souvent cet écrivain aussi pur qu'élégant, ce véritable philosophe chrétien, et j'ai pu recueillir quelques traits précieux de sa vie privée.

M. de Fontanes habite tous les ans, pendant la belle saison, sa maison de campagne de Courbevoye, située de la manière la plus pittoresque, sur la rive gauche de la Seine. Il quitte Paris au premier jour du printemps, et vient dans son parc épier les premières violettes, et entendre les premiers chants du rossignol. C'est au sein de la nature renaissante que son génie éprouve les plus heureuses inspirations. A peine installé dans sa retraite, il reçoit la visite de M. le curé de Courbevoye, qui lui rend compte de l'emploi des fonds qu'il a mis à sa disposition l'automne précédent, pour le besoin des pauvres de sa paroisse. Ce compte, rendu par la fidélité et approuvé par la confiance, est suivi des questions les plus pressantes sur l'état de la classe indigente du village. «Avez-vous, lui dit le noble pair, de nouveaux orphelins, d'autres veuves, d'autres vieillards malades et infirmes? Votre école est-elle fournie de catéchismes, d'évangiles? L'atelier de charité, d'outils et de matières premières?» Le curé, en satisfaisant à ces questions, lui rend mille actions de grâces, et le budget des pauvres est arrêté pour l'année suivante.

M. de Fontanes protège particulièrement une modeste maison d'éducation, située à l'entrée de son parc, et qui est dirigée dans toute la simplicité chrétienne, par d'anciennes religieuses non cloîtrées. Quand le mauvais temps ne lui permet pas, le dimanche, de monter à l'église de Courbevoye, il va entendre la messe dans la chapelle des sœurs. Il prie avec ces pauvres enfants, et leurs respectables maîtresses, comme autrefois Racine, au milieu des pensionnaires de Saint-Cyr.

Ces religieuses sont pour les pauvres filles des campagnes, ce que les frères des écoles chrétiennes sont pour les garçons. Ces frères rappèllent un des plus grands services que M. de Fontanes ait rendus à la France et à l'instruction publique. C'est à lui que nous devons leur rétablissement; c'est lui qui, étant grand-maître de l'Université, a relevé et constamment protégé cette congrégation antique qui, s'appuyant sur la religion, peut seule former des sujets fidèles à Dieu et au roi. Il regarde les écoles chrétiennes des frères, comme le seul type, et le chef-d'œuvre de l'instruction primaire : quoique devenu étranger à l'Université, il en occupe ses méditations et ses entretiens. Il pense que le mal qui tourmente encore l'Europe, a sa source dans les écoles, et que le seul moyen d'y remédier est le rétablissement des corporations religieuses. Le mariage, lui ai-je entendu dire souvent, est le fléau de tout corps enseignant. Un jeune professeur, qui a déjà un nom distingué dans les lettres, et qui occupe des places

importantes dans l'état, venait lui soumettre ses idées sur cette importante matière. Il se plaignait de ce que notre système d'enseignement, auquel on travaille depuis trente ans, pêchait encore par sa base; qu'il n'offrait aucune espèce d'encouragement aux professeurs, et que toutes les récompenses, toutes les distinctions étaient pour les conseillers et les inspecteurs de l'instruction. «L'émulation, disait-il avec autant d'esprit que de vérité, régnait dans toute sa vigueur dans les corporations religieuses. C'est par ce grand mobile que les Jésuites ont obtenu de si prodigieux succès; ils auraient fait roi du Paraguay, le simple professeur qu'ils auraient cru digne du trône.»

Tous ceux qui ont approché M. de Fontanes, vantent sa politesse, son aménité, les grâces et la facilité de son esprit; mais il n'a pu être bien connu que loin du monde, dans sa retraite de Courbevoye. Heureux ceux qui, comme moi, l'ont entendu dans les belles soirées d'été, sous les tilleuls de son parc, parler tantôt de la divinité, de la nécessité et de l'excellence de la religion, comme Bossuet et Pascal; tantôt ouvrant les trésors de la littérature et de l'histoire, comme Despréaux et l'abbé Barthélemy. On me saura gré de faire connaître une circonstance intéressante, qui s'attache à l'une de ses dernières productions.

A l'extrémité orientale de son château, dans un endroit silencieux et solitaire, est un berceau de tilleuls d'où il découvre, à travers les sinuosités de

la Seine, les tours de la basilique de Saint-Denis, et la sommité de la montagne du Calvaire. C'est en portant tour à tour ses regards sur l'antique monument de la sépulture de nos rois, et sur l'image du lieu où un Dieu rédempteur a expiré, qu'il a composé, dans un enthousiasme religieux, son ode sur la profanation des tombeaux du bon Henri, et de Louis-le-Grand. C'est ainsi qu'en peignant la retraite d'un sage, je cherchais à oublier un instant les maux de la patrie; mais la notice suivante, sur un homme de guerre, prouve que mes pensées ne pouvaient s'arrêter long-temps sur des images douces et consolantes.

Le 1er Juin 1815, mourut à Bamberg, en Franconie, le maréchal Berthier, prince de Wagram et de Neuchatel. Sa naissance et sa mort étant les deux événements de sa vie les moins connus, j'en dirai ici deux mots, d'après les notes qui m'ont été fournies par des officiers généraux, qui ont long-temps servi avec lui. On a cherché à répandre quelques nuages sur ses derniers jours. Puisse ce simple récit les dissiper!

Le maréchal Berthier naquit à Versailles en 1752; son père était ingénieur géographe du roi, gouverneur des hôtels de la guerre, de la marine, et décoré des ordres de Cincinnatus et de Saint-Louis. Placé à la source des grâces, il en obtint beaucoup de Louis XVI, et s'en rendit digne, autant par ses services que par sa fidélité. Son fils hérita de ces nobles sentiments. Après une éducation aussi bril-

lante que solide, Alexandre Berthier entra au régiment de Royal-Marine, et le suivit en Amérique, où il fit cette guerre de l'indépendance, si heureuse pour les États-Unis, si fatale à la France et à l'Europe. Son début dans la carrière militaire donna de grandes espérances.

Il parvint aux grades d'adjudant-général et d'aide-major-des-logis dans l'armée de Rochambeau. De retour en France avec les compagnons de Washington et les disciples de Franklin, la révolution éclata. Il la vit comme un homme qui avait déjà combattu pour elle; mais la sagesse et la modération de son caractère n'en furent pas altérées. Le devoir et la reconnaissance l'attachaient invinciblement à l'auguste famille de nos rois. Il le prouva d'une manière éclatante. A la tête de la garde nationale de Versailles, qu'il commandait sous les ordres du comte d'Estaing, il osa braver la fureur d'un peuple révolté, et protéger le départ des tantes du roi, que des factieux voulaient empêcher. Ces vertueuses princesses purent au moins aller mourir sur une terre étrangère, après avoir été poursuivies dans les divers asiles que la religion plus que la politique leur avait fait choisir. Cette belle conduite du commandant Berthier lui valut les honneurs de la dénonciation; le camp fut son asile contre elle. Le camp commençait déjà à être le refuge des proscrits et des opprimés. Il passa à l'armée de l'Ouest, où il fut encore dénoncé après la bataille de Saumur. Ayant perdu l'asile du camp, il choisit celui

d'un paisible hameau. Il se retira à Précy-sur-Oise, près Chantilly, où il vécut ignoré. L'orage dissipé, le général Kellermann l'appela à l'armée des Alpes, qu'il commandait. Berthier s'y distingua comme en Amérique; mais sa célébrité n'a commencé que lorsque, chef de l'état-major de l'armée d'Italie, il devint le compagnon d'armes et l'ami de Buonaparte. D'habiles généraux prétendent qu'aux batailles de Millesimo et de Dego, qui ouvrirent la belle campagne d'Italie, on vit Buonaparte hésiter, et que Berthier le soutint de sa présence d'esprit et de ce coup d'œil ferme et sûr qui fait les grands capitaines. Ils prétendent que Berthier lui donna ces grandes qualités en lui en offrant le modèle dans les occasions les plus périlleuses. Quoi qu'il en soit, l'histoire de Berthier est tellement liée à celle de l'immortel général de l'armée d'Italie, que les hauts faits de l'un rejaillissent sur l'autre, et qu'ils iront ensemble à la postérité. Long-temps tout leur fut commun, gloire, fautes, revers; mais insensiblement l'un des deux amis devint le maître de l'autre, et l'on devine aisément celui qui exerça cet empire odieux. Créé prince de Neuchatel, il n'a jamais paru dans sa principauté. Il suivit la fortune de Napoléon jusqu'au moment de son abdication. A cette grande époque, ils se séparèrent pour toujours. La postérité reprochera peut-être au maréchal Berthier de n'avoir pas suivi Buonaparte à l'île d'Elbe. Ayant partagé tous ses triomphes, ne devait-il pas partager ce grand revers? S'il eût suivi ce parti généreux,

la sagesse de ses conseils, et surtout son amour pour son pays, auraient peut-être empêché le retour de l'île d'Elbe; et il eût ainsi bien mérité de la France et de la monarchie, en paraissant les abandonner un instant. Si l'histoire lui fait ce reproche sévère, elle le louera du moins d'avoir été fidèle au serment qu'il prêta à Louis XVIII. Ce prince l'accueillit d'une manière digne de lui et de l'armée française. Capitaine des gardes-du-corps, il eut l'honneur insigne de donner son nom à sa compagnie. Pendant la première occupation de Paris, son hôtel, élevé comme un trophée sur le boulevard, était le rendez-vous des princes, des ambassadeurs, de tous les généraux de l'Europe. C'était comme une cour diplomatique et militaire; mais, soit que l'âge, les fatigues de la guerre ou la tourmente des événements politiques eussent affaibli la vigueur de son esprit, soit qu'il fût déjà mortellement atteint de la maladie qui l'a emporté, il paraissait déplacé dans ce cercle brillant qui se renouvelait sans cesse. C'est au milieu de cette pénible représentation qu'il arriva au 20 mars. Ayant entouré le roi aux jours du bonheur et de l'espérance, il ne l'abandonna pas dans l'adversité : il l'accompagna jusqu'à la frontière; il l'eût suivi jusqu'à Gand, si ce prince ne l'eût autorisé à se rendre à Bamberg, auprès de l'auguste famille de son épouse. « Je suis bien sûr, lui dit le roi en le quittant, que vous ne servirez jamais contre moi. » Retiré à Bamberg, à la cour de son beau-père, il craignit pour ses enfans la confiscation de ses

biens et toutes les suites de l'émigration. Cette crainte paternelle le détermina à demander au roi de Bavière des passe-ports pour rentrer en France, où il aurait vécu dans l'honorable retraite des maréchaux Oudinot, Victor et Macdonald; d'ailleurs, malade dangereusement et sentant sa fin approcher, il voulait mourir sur la terre natale. Les passe-ports lui ayant été refusés, il en conçut un chagrin si profond, que sa maladie empira sensiblement. On le voyait dépérir, lorsque le 1^er^ juin, ayant entendu les trompettes d'une division de cavalerie russe qui se rendait à l'armée, il accourut à un balcon du château pour la voir défiler : il suivait son mouvement, une lorgnette à la main, lorsqu'il fut frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante, et tomba mort du haut du balcon; son aide-de-camp, qui le releva, lui trouva encore la lorgnette à la main.

Ainsi finit cet illustre guerrier, qui joignait l'intrépidité à la sagesse, tous les talents du cabinet à ceux de la guerre, et qui, sous le double rapport de général et d'administrateur, a eu une si belle part aux exploits de toutes nos armées. La fortune, qui pendant quinze ans l'avait comblé de ses faveurs, lui a refusé celle de mourir en France. Plus heureux que lui, son père est parvenu à une grande vieillesse, il a parcouru une carrière honorable et paisible; il a été témoin de l'élévation, de la gloire de son fils, et, ce qui est le comble du bonheur, il a joui constamment de toute sa tendresse.

Les habitants de Versailles se plaisent à devoir

au maréchal Berthier, leur compatriote, non seulement la conservation, mais la restauration du magnifique château de nos rois, et de tous les monuments de la grandeur de Louis XIV. Buonaparte n'aimait pas Versailles, sans doute parce que cette ville rappelait trop le règne heureux et brillant des Bourbons. Berthier connaissait cette disposition de son maître, et, pour en détourner l'effet, il sut donner au château une destination qui devait lui plaire : au retour d'Égypte, il y fit placer tous les soldats aveugles ou affligés d'ophtalmie qu'on avait ramenés de cette expédition. On raconte à ce sujet qu'une dame de l'ancienne cour, qui avait été la protectrice de Berthier, et qui, ayant toute sa reconnaissance, conservait le privilége de lui parler avec toute liberté, lui fit de vifs reproches de ce qu'il profanait la belle demeure de nos rois, en la convertissant en hôpital : « Rassurez-vous, Madame, lui répondit-il en riant; les aveugles d'Égypte seront les conservateurs des merveilles du règne de Louis XIV. »

Le même jour de la mort du maréchal Berthier, Napoléon s'imagina de donner à la France le spectacle du Champ de Mai, qui ne fut, de fait et de nom, que celui du Champ de Mars. Je le vis s'y rendant avec un cortége militaire toujours magnifique, mais qui fut moins remarqué que le silence, je dirai presque le deuil, qui l'accompagnait. Je suivis son char jusqu'au pont de Jena. La tristesse et l'abattement étaient peints sur son visage, dont les traits

étaient visiblement altérés. Éprouvait-il un sentiment de peine et de douleur profondes, en voyant cette belle armée qui allait périr inutilement pour lui? je voudrais me le persuader; mais, d'après son caractère connu, qui est celui de tous les conquérans, il ne songeait sans doute qu'à lui et au sort qui l'attendait; on eût dit qu'il marchait à la mort: que ne l'a-t-il trouvée au moins à Waterloo! Nous voilà au jour de cette grande bataille dont ma plume ne retracera plus même le nom. Le 11 juin, il part de Paris pour sa dernière campagne, et le 21, il y revient pour y porter la première nouvelle de sa défaite; il y séjourne tranquillement pendant plusieurs jours; on le voit se promener avec les membres de sa famille et le Patrocle français, le général Bertrand, dans le jardin de l'Élysée-Bourbon, où il s'était réfugié. Le peuple le contemple à travers les grilles de ce jardin, et, pour la première fois peut-être, ce peuple se montra généreux envers la grandeur désarmée et abattue. Cet homme qui nous ramenait toutes les horreurs d'une seconde invasion, n'entend pas même un murmure autour de lui; il sort de Paris aussi librement qu'il y était entré, et passe encore plusieurs jours à la Malmaison, occupé des préparatifs de son voyage. Et qu'on dise que Napoléon a été renversé par les Français! jamais roi n'a obtenu de ses peuples plus de fidélité, de dévouement et de sacrifices; il n'a été renversé que par ses folies ambitieuses : c'est le guerrier qui a abattu le monarque.

Mais respectons le malheur; le Northumberland vogue vers l'île de Sainte-Hélène.

A l'approche des armées alliées, je fus à Paris pour connaître notre véritable situation politique, et juger la physionomie de cette capitale. Paris était sans alarmes et se livrait paisiblement à ses travaux et à ses plaisirs accoutumés. Cette grande cité se riait des travaux que l'on faisait pour sa prétendue défense. Elle attendait avec la sécurité de la confiance, son roi que des factieux lui avaient enlevé, et qui devait être pour la deuxième fois son libérateur. Toute la France partageait cette espérance. L'épouvante et la confusion n'étaient que dans les deux chambres. La tribune n'était pas cependant muette; elle retentissait des discours et des motions les plus révolutionnaires. Les chaises curules tremblaient sous nos sénateurs, qui les croyaient à la veille d'être renversées pour toujours.

J'assistai ce jour là à la séance de la chambre des pairs, où je vis, pour la première fois, le maréchal Ney, dont le trouble ne peut se peindre. Il arrivait du trop fameux champ de bataille. Il se promenait à grands pas dans la salle, sans voir ni entendre aucun de ses collègues qui avaient tous les yeux sur lui. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, d'une haute et forte stature, d'une attitude martiale; il avait plus de bravoure que d'habileté et de prudence; l'ascendant de Napoléon, plus que le dévouement, l'avait entraîné dans la défection qui

lui a coûté si cher et qui a fait tant de maux à la France. Dans cette séance, on discutait la loi qui devait créer de nouveaux suspects et de nouveaux otages. Toutes nos libertés devaient disparaître, et nous être rendues avec les Bourbons.

Le 1er juillet, je tombai dans une embuscade de Prussiens; je me promenai dans mon île, comme Robinson dans la sienne, pour dissiper les inquiétudes qui m'assiégeaient de toutes parts, lorsque, arrivé sur la chaussée du bac d'Argenteuil, je me vis enveloppé par un corps de Prussiens, qui avaient déjà passé le fleuve et qui se disposaient à jeter un pont dans cet endroit. Je croyais ce poste encore occupé par les gardes nationales des environs. L'officier prussien vient à moi avec deux soldats qui me couchent en joue; il leur fait signe de ne pas tirer; nous nous avançons l'un vers l'autre. « Quel motif vous amène ici, me dit-il d'un ton qui n'était pas menaçant? — Je lui réponds: J'habite ce pays, et je me promène autour de ma demeure. » Cette réponse faite avec tout l'accent de la vérité, lui persuada que je n'étais pas un espion: nous entrâmes en pourparler il me demanda plusieurs renseignements, que je lui donnai en homme qui voulait encore servir son pays: quoiqu'à deux lieues de Paris, je lui fis entendre qu'il en était à six; qu'avant d'y arriver, il fallait qu'il passât plusieurs fois la Seine, à cause de ses sinuosités: que les rives étaient défendues et que nos paysans n'étaient pas disposés à les recevoir. Pendant cet entretien, les

deux soldats me couchaient toujours en joue, et je craignais bien d'être au moins emmené prisonnier, comme le maire d'une commune voisine, qui, deux jours auparavant, avait été enlevé; mais l'officier se conduisit très généreusement, et me laissa partir après m'avoir bien remercié.

Le lendemain, sans être effrayé de cette périlleuse rencontre, je dirigeai mes pas vers le pont de Neuilly; il était gardé par nos soldats, qui, épuisés de fatigues, bivouaquaient sur les deux avenues dans le plus grand désordre. Ce beau pont que, dans leur admiration, nos ingénieurs appellent *l'Apollon des ponts*, était condamné à sauter et à n'être plus qu'un monceau de ruines, si les armées étrangères s'étaient portées sur ce point. On l'avait miné et coupé par de grandes excavations, et l'on ne pouvait passer que sur les parapets. Heureusement que les alliés prirent une autre direction; la consternation qui régnait dans nos campagnes, me rappelait ce passage de Télémaque, à l'approche des ennemis qui menaçaient la ville où régnait Aceste. « On ne voyait, dit le fils d'Ulysse, que des « femmes tremblantes, des vieillards courbés, de « petits enfants les larmes aux yeux, qui se retiraient « dans la ville. Les troupeaux de bœufs mugis- « sants, et les brebis bêlantes venaient en foule, « quittant les gras pâturages et ne pouvant trouver « assez d'étables pour être mis à couvert. C'était de « toute part des bruits confus de gens qui se pous- « saient les uns les autres, qui ne pouvaient s'en-

« tendre, qui prenaient dans ce trouble un inconnu « pour un ami, et qui couraient sans savoir où « tendaient leurs pas. »

L'auteur de Télémaque eût-il jamais pensé que cette description pût peindre un jour, fidèlement, la situation de Paris et de ses environs? non; mais aussi pouvait-il présumer que les Français pourraient cesser, un instant, d'être sous le sceptre tutélaire des fils de Louis XIV!

Le 4 juillet, ma chaumière fut envahie; un régiment de dragons anglais, vint s'établir dans notre village; en voyant ces étrangers, je me dis comme le berger Mœris à Lycidas, dans la neuvième églogue de Virgile:

O Lycida, vivi pervenimus, advena nostri
(Quod nunquàm veriti sumus) ut possessor agelli
Diceret: Hæc mea sunt; veteres, migrate, coloni.

O Lycidas! nous sommes parvenus à ce triste jour que nous n'avions jamais craint; à ce jour, où un étranger possesseur de nos terres devait nous dire : retirez-vous, anciens habitans, ces champs sont à moi.

Cette cruelle occupation fut un peu adoucie par la nouvelle de la cessation des hostilités, que nous apportèrent nos hôtes armés : « La paix est faite, vous allez revoir votre roi, » nous dirent-ils avec empressement, sans doute dans le desir d'être un peu mieux accueillis. Ils le méritèrent, non seulement par ces deux présents, mais par la manière pleine d'égards et de réserve avec laquelle ils se conduisirent. Le 16e régiment de dragons anglais

peut être cité comme le modèle de la discipline militaire. Ses officiers surtout méritent les plus grands éloges : celui qui occupait mon domicile avec plusieurs dragons et toute leur suite, était un jeune homme parfaitement élevé et de mœurs très douces ; il ne manqua à aucun des devoirs de l'hospitalité. Il était malheureusement imbu des théories du siècle, partisan de notre révolution, quoique admirateur de Napoléon, qui l'avait si étroitement enchaînée. Il trouvait surtout très mauvais que, dans son pays, l'armée de terre ne jouît pas de la même estime qu'en France, et qu'elle n'obtînt pas la même considération que l'armée de mer. Il ne voyait pas, ce jeune insensé, que l'Angleterre repose sur ses vaisseaux, comme Venise sur ses pilotis; que ses flottes, dispersées sur tous les points du globe, lui en importent les richesses sans pouvoir jamais attenter à sa liberté, tandis que l'armée de terre peut, soit dans le loisir des garnisons, soit dans l'ivresse de la victoire, devenir factieuse, et porter à la constitution des atteintes mortelles.

Le 8 juillet, je fus me consoler ou du moins me distraire de la perte du repos et du bonheur de ma solitude, par la vue du roi rentrant dans sa capitale. Quelle fut touchante et pacifique, cette seconde entrée ! que d'acclamations et de transports d'allégresse ! Le soir de ce jour si heureux, je regagnai tristement les rives de la Seine.

Avant la fin du mois, nous eûmes le malheur de voir remplacer le 16ᵉ régiment par plusieurs com-

pagnies de pionniers. Les Anglais, pour faciliter leurs communications avec Paris, ayant jeté un pont de bateaux sur notre rivage, y attirèrent tout le passage de leur armée. Ces pionniers, ramas de bandits de plusieurs nations, furent aussi pillards et désordonnés que le 16e régiment avait été bon et discipliné. Que je vous plains! me dit l'officier de dragons en me quittant : en effet, au lieu d'hôtes paisibles, nous n'eûmes plus que d'horribles garnisaires : toutes nos maisons furent comme saccagées. La mienne fut livrée à une soldatesque effrénée; mes orangers furent mutilés; une forge fut établie dans ma serre. Les arbres de mon jardin furent encore moins épargnés : je ne parlerai pas de mes fleurs, que je cultivais avec tant de soin; elles furent arrachées ou cueillies avant d'être écloses. J'élevais des pigeons, qui étaient mes amis et surtout mes commensaux, ils les tuèrent ou les mirent en fuite. Il ne me restait de ma petite ménagerie qu'une chèvre et un agneau, ils les égorgèrent; avant ces pauvres animaux, mon chien fidèle avait péri sous leurs coups. Chaque jour, c'étaient des réquisitions et des vexations nouvelles; tout le village était dans la désolation. Le pont, au lieu de favoriser nos communications avec Paris, pour faire entendre nos plaintes, les interceptait; il ne nous était pas permis d'y passer. Combien de fois j'ai vu à la porte du commandant nos villageoises qui portent du lait à Paris, à la pointe du jour, attendre un permis pour leur passage! Mais ce qui était pour

moi le comble de l'affliction, c'était de voir des Français, de la lie du peuple, à la vérité, enrôlés parmi ces pionniers dévastateurs. Il y en avait deux parmi ceux qui m'assiégeaient dans ma maison, et c'étaient les plus intraitables : l'un d'eux était d'Argenteuil; je ne le nommerai pas, non pour ne pas le couvrir d'une tache d'infamie, mais parce qu'il ne doit avoir ni nom, ni patrie.

Du milieu de tant de peines, sortit un rayon de paix et de consolation que j'étais loin d'espérer, surtout de la manière et de la part dont il me vint : un lieutenant-colonel d'un régiment écossais campé dans la plaine de Clichy, ennuyé de coucher sous la tente, vint, sans billet de logement, me demander l'hospitalité. Sa bonne mine, son air de franchise et de bonté, me prévinrent en sa faveur, et je m'empressai de lui donner une chambre, qui heureusement me restait encore : il s'y installa aussitôt, et sa présence rétablit l'ordre dans ma maison. Je le priai de me délivrer des deux individus français, dont la vue seule m'était pénible; il le fit de suite et d'un air d'obligeance. Ce service fut suivi de bien d'autres, qu'il rendit, non seulement à moi, mais à tous mes voisins. Étaient-ils menacés, pillés par leurs pionniers, ils venaient porter plainte au colonel, qui leur rendait bonne et prompte justice : il fut pour nous la meilleure sauve-garde. C'était, d'ailleurs, un homme fort estimable, et qui eût été un hôte charmant, s'il n'avait pas été amené par l'invasion. Il était Irlandais, et avait tout le carac-

tère de sa nation. Il parlait peu le français, mais très bien l'italien, et c'était dans cette langue que nous conversions. Il avait combattu les Français en Égypte avec son régiment, dont les soldats, en mémoire de ces combats, portaient un petit sphynx sur leurs shakos. Il affectait d'estimer et de vanter Napoléon, sans doute pour relever la gloire de l'avoir vaincu dans la dernière bataille, où son régiment avait été écrasé.

Il était très religieux, et s'étonnait, avec raison, de ce qu'en France le dimanche était si mal observé. « Je vous ferai voir, me dit-il un jour, comment nous l'observons, même dans nos camps. » En effet, le dimanche suivant, il me conduisit dans la plaine de Clichy, où était campée l'armée anglaise. A notre arrivée, nous trouvâmes les troupes formant un immense bataillon carré : tous les travaux, tous les exercices, les amusements mêmes, étaient suspendus; pas un homme ne manquait à son poste; le jour de la prière, comme celui d'une bataille, rassemblait tout le monde. Mais quel silence succède tout à coup au tumulte des camps! partout quel religieux recueillement! quel éclatant témoignage de respect et d'amour rendu à la Divinité par des hommes armés! Et ce n'était ni l'éclat, ni l'appareil des cérémonies religieuses, qui attachaient cette multitude guerrière; ce n'était ni le nombre des ministres, ni la richesse de leurs ornements; un seul ministre, en simple habit noir, la tête découverte, récitait des psaumes, au centre des batail-

lons; mais ce ministre faisait entendre la voix de Dieu dans la langue de la patrie, et sur une terre étrangère; mais ce ministre leur annonçait que tous leurs succès venaient du Très-Haut, et il parlait à des hommes persuadés, dès l'enfance, de cette grande vérité. On eût dit ce camp transformé en un vaste séminaire, ou plutôt on eût cru voir la légion chrétienne des armées romaines, toujours la plus brave et la plus fidèle. La parole divine, proférée en plein air, circulait dans tous les rangs, et leur portait la force et l'espérance. Quel spectacle différent présentent nos troupes dans nos églises, où elles semblent amenées plutôt pour le faste de la représentation que par un esprit et un devoir de religion! On croirait le sanctuaire pris d'assaut; à peine le prêtre y trouve-t-il une place pour célébrer les saints mystères : le bruit foudroyant des tambours et des timbales, non seulement interrompt et trouble la prière, mais épouvante les assistants; le temple du Seigneur est transformé en une salle d'armes; l'église devient le temple de Mars; la discipline militaire est le seul frein aux profanations. Nous imitons les Anglais dans leurs ridicules et leurs travers, mais non dans leurs institutions patriotiques, ni surtout dans leur respect pour la Divinité. Le prêche terminé, le colonel voulut me faire parcourir le camp, mais je m'en défendis; je n'étais point venu chercher un spectacle militaire, dont mon cœur et mes yeux étaient plus qu'affligés, mais un spectacle religieux. Nous regagnâmes notre ha-

bitation en repassant sur le pont, alors ouvert pour moi, grâces à mon guide, que les pionniers saluèrent de leurs avirons. Dans le trajet, la conversation roula sur la nécessité des principes religieux, comme puissants auxiliaires de la discipline militaire et de toute bonne institution; le colonel développa des sentiments qui ajoutèrent infiniment à l'estime qu'il m'avait déjà inspirée.

J'étais encore plein du sujet de cet entretien, lorsque, deux jours après, j'assistai à une cérémonie religieuse dans la magnifique chapelle de Versailles, toujours veuve des petits-fils de son auguste fondateur. Un évêque bénissait ce temple longtemps profané, où ont prié Louis XIV, le grand Condé, Turenne converti, Racine et Fénélon. J'étais entouré de ces ombres illustres et plongé dans de profondes méditations, lorsque j'en fus tiré par le murmure et le bruit qui partaient d'un coin de la chapelle : c'étaient les laquais et les valets du château, qui causaient et riaient avec plus de liberté que dans les antichambres; à peine daignèrent-ils s'incliner au moment de la consécration. A l'irrévérence des laquais, j'opposais, dans ma pensée, le respect et l'humilité du plus grand des maîtres, Louis XIV, qui baisait la terre toutes les fois qu'il sortait de cette église, après avoir assisté à l'office divin. Ainsi nous le représente Racine dans ces beaux vers du prologue d'Esther :

> Tu le vois, tous les jours, devant toi prosterné,
> Humilier ce front de splendeur couronné,

Et confondant l'orgueil, par d'augustes exemples,
Baiser, avec respect, le pavé de tes temples.

Mais ce siècle si brillant de Louis XIV, était le siècle des ténèbres ; et le nôtre qui n'a pas encore obtenu un de ses chefs-d'œuvre, est le siècle des lumières.

Je profitai du calme d'esprit que me donnait l'heureuse hospitalité du colonel, pour reprendre mes études littéraires. Le premier sujet que je traitai, me fut fourni par un trait des circonstances politiques où nous nous trouvions.

La violette était proscrite, depuis le retour de Napoléon; cette aimable fleur n'osait plus paraître. Je voulus la réhabiliter par l'idylle suivante, que j'adressai à MADAME, duchesse d'Angoulême. L'humble fleur présenta à l'auguste princesse, cette humble pétition.

LA VIOLETTE,

A SON ALTESSE ROYALE MADAME, DUCHESSE D'ANGOULÊME.

Des filles du printemps j'étais la plus chérie ;
Les sages, les amants, recherchaient mes faveurs.
Je languis aujourd'hui délaissée et flétrie ;
Je suis la dernière des fleurs.
Vos malheurs et les miens ont la même origine ;
Des furieux, courant à leur ruine,
Ont, dans les camps, arboré ma couleur,
Et répandu sur moi la honte et la douleur.
Mais pourquoi ce parti troubla-t-il ma retraite,
Et pour signal choisit la violette?
Je rejetais cet hommage nouveau,
Tandis qu'à mes côtés, sous le même berceau,
La fleur de l'ellébore était épanouie,
Et disait hautement : « Je dois être choisie. »

Mais le héros de la folie,
Méprisa ses vertus et s'empara de moi.
Le noir cyprès s'offrit pour couronner sa tête.
Son retour n'annonçait que le deuil et l'effroi.
J'annonce le printemps et les beaux jours de fête ;
Quels rapports puis-je avoir avec des conquérants?
Quels maux ai-je faits à la terre?
J'abandonne les lieux désolés par la guerre,
Je n'aime que la paix des champs ;
Je me cache sous la fougère ;
Je fuis les honneurs et l'éclat,
J'orne le sein de la bergère ;
Pouvais-je orner l'armure d'un soldat?
Quelle étrange bizarrerie!
Quel déplorable aveuglement!
La couleur de la modestie
Est condamnée à briller dans un camp.
Le lis a conservé le vallon solitaire
Qui, tous les ans, le voit fleurir,
Et je végète au sein d'une terre étrangère.
Hélas! je ne peux qu'y mourir.
Le lis, de la pudeur, sera toujours l'emblême,
Il ombrage le diadême
Des dignes fils du bon Henri.
J'ai perdu ma devise (1), et mon nom est flétri.
Rendez-moi, princesse chérie,
Le frais bocage et mon premier amour :
Rendez-moi ma douce patrie.
Je ne dois pas paraître à votre cour ;
Mais le jour où la bienfaisance
Conduit vos pas dans le hameau,
Que mon parfum, à l'indigence,
Puisse annoncer votre présence!
Que l'humble violette orne votre chapeau!
A l'aspect de ma fleur, sur votre auguste tête,
Tous les Français me rendront leurs faveurs ;
Vers moi revoleront les cœurs.

(1) « Il faut me chercher. »

Je vous devrai cette belle conquête ;
Je vous devrai le destin le plus doux ;
Je reverrai mes sœurs de la prairie,
Et je redeviendrai par vous,
Du lis la plus fidèle amie,
Et la fleur de la modestie.

J'eus l'honneur de présenter moi-même, dans une audience particulière, la requête de ma cliente, à Mme la duchesse d'Angoulême, qui l'accueillit avec cette bonté qu'elle sait joindre au plus grand caractère. Elle daigna me promettre d'intercéder en faveur de l'innocente proscrite, et je ne doutai pas du succès de sa puissante médiation. En effet, elle voulut bien en parler au roi ; ce qui donna lieu à un de ces mots heureux, si fréquents dans la bouche de Louis XVIII. « J'ai compris la violette dans l'amnistie, » dit ce prince, en offrant à des dames, un bouquet de cette fleur. Les journaux du temps, qui ont inséré l'idylle dans leur feuille, en faisant part de cette anecdote, ont donné à cette petite pièce de vers, un intérêt historique.

Je voulus à mon tour, donner au colonel irlandais, dans notre voisinage, le spectacle d'une cérémonie, qui n'était point militaire, mais religieuse et champêtre : je le connaissais déjà assez pour être assuré que, sous ces deux rapports, elle lui ferait grand plaisir. Je le conduisis au couronnement de la rosière de Surêne, dans l'église de cette paroisse ; nous commençâmes d'abord à nous occuper de l'assemblée qui était aussi nombreuse que brillante. J'y vis pour la première fois, et je montrai au colonel qui le

considéra long-temps, le ministre de la guerre, le maréchal de France, duc de Feltre. Il venait se distraire un instant, au sein de sa famille, des soins et des travaux de l'administration, dans la maison délicieuse qu'il a sur les bords de la Seine, à Puteaux, village qui confine avec celui de Surêne. Je le remarquai à sa taille élevée, à sa contenance guerrière et aux différents ordres dont il était décoré. En le voyant, je me rappelai son beau dévouement à la cause des Bourbons, dans un moment où il la voyait abandonnée, lorsque celui dont il avait été le ministre pendant dix ans, marchait triomphant sur Paris, et desirait lui remettre encore le même ministère. Il me semblait entendre ces paroles, belles par leur simplicité, et surtout par leur vérité, qu'il prononça à la tribune de la chambre des députés, le 14 mars 1815 et qui devraient être gravées en lettres d'or, dans la salle d'honneur du ministère de la guerre: « Dans toutes « les circonstances de ma vie, dont quelques-unes « sont encore récentes, je n'ai jamais manqué à « mes devoirs. Je n'ai jamais trahi personne. J'ai « accepté le porte-feuille de la guerre, parce que je « veux être fidèle au roi. » De la vue de ce vrai chevalier français, dont la conduite a été si belle et si peu imitée, je passai au spectacle de la cérémonie qui nous avait attirés, ainsi que lui. Un objet surtout, fixa mon attention; c'était le ruban noir qui était attaché à la couronne de roses de la rosière. A ce signe de deuil, tous les assistants semblaient se

demander : Pourquoi cette triste couleur se mêle-t-elle à celle de la rose? pourquoi l'emblême de la douleur, auprès de celui de la joie et de l'espérance? Je fis ces questions à un électeur de la rosière, car elle est choisie par un conseil de vieillards, dont le maire et le curé sont tour à tour présidents. L'électeur dont l'air de politesse et de douceur m'avait engagé à lui adresser la parole, me répondit en ces termes : « La révolution nous avait enlevé cette fête touchante, et avait dévoré la dotation de la rosière, ainsi que tant d'autres biens d'une origine aussi sacrée. On en conservait précieusement le souvenir et le regret, lorsqu'un événement malheureux nous l'a rendue.

« Deux jeunes époux, M. et Mme Desbassins, occupaient, il y a environ quinze ans, une jolie maison de campagne sur notre coteau; ils y étaient aimés à cause de leur affabilité et de leur bienfaisance; ils avaient une fille unique de cinq ans, que la mort leur enleva. Inconsolables de cette perte, ils quittèrent les lieux où ils avaient perdu leur fille; mais ils résolurent d'y laisser un monument de leur douleur, et ils rétablirent la fête de la rosière. Ils desirèrent que cette institution se mêlat au sentiment de la perte qu'ils avaient faite, et que la religion, ce refuge consolateur des âmes tendres et affligées, en rappelât à jamais le souvenir. Camille leur fille chérie, ayant été enterrée sur le Mont-Valérien qui domine cette église, ils voulurent que tous les ans, le jour de la fête de la rosière, à six heures du

matin, après la messe des Anges, le clergé, les notables, la rosière et toutes les filles du village se rendissent en procession à la tombe de leur fille, qu'on la couvrît de fleurs, et que sur un des rosiers plantés chaque année, on cueillît les roses qui devaient former la couronne de la rosière; il leur semblait que ces fleurs seraient comme une douce émanation de leur chère Camille. Ils demandèrent que ces roses, portées solennellement à l'église, fussent le prix de la vertu, et que le ruban qui les lierait fût noir et flottât sur les épaules de la rosière. Ils voulurent, et cette condition était celle à laquelle ils tenaient le plus, que la première fille qui naîtrait de son mariage, s'appelât Camille, du nom de celle qu'ils avaient perdue. A ces conditions, ils promettaient de rétablir la dot de 300 francs que la rosière reçoit le jour de son mariage. Ces conditions furent acceptées avec d'autant plus d'empressement, que tout le village partageait la douleur de M. et Mme Desbassins, et soupirait après une institution qui a tant d'influence sur les bonnes mœurs. Après avoir fondé cette intéressante dotation; M. et Mme Desbassins retournèrent aux Indes d'où ils ne sont plus revenus.» Je remerciai M. l'électeur, des détails qu'il venait de me donner; et je les fais connaître aujourd'hui avec d'autant plus de confiance, que j'ai su depuis, que celui qui me les a fournis était le juge de paix du canton, que personne, plus que lui, n'est digne de foi, et ne jouit de plus d'estime et de considération.

Avant de sortir du village de Surêne, je dis au colonel, que ce fut dans cette église que les fameuses conférences s'ouvrirent, en 1593, pour préparer l'abjuration de Henri IV et sauver enfin le royaume. Ces conférences ne produisirent rien. La guerre civile continua; les grandes assemblées n'ont jamais fait que le malheur de la France. En nous retirant par les bords de la Seine, je lui montrai les trois ormeaux sous lesquels, d'après la tradition du pays, Henri IV reçut les clefs de Paris. Ces trois arbres nous intéressèrent plus que les conférences.

Quelques jours après, j'eus l'honneur d'être membre d'une députation que ma ville natale envoya au roi, pour le féliciter de son second retour. Le président fut le même marquis de Surville, mon compagnon d'armes dans la malheureuse et trop courte expédition du 20 mars à Vincennes. Cette honorable conduite et son exil volontaire à *Gand*, à la suite du roi, lui méritaient bien l'honneur d'être l'organe de ses compatriotes. Nous nous rendîmes aux Tuileries, où nous trouvâmes d'autres députations, ayant la même mission que nous. En attendant cette audience pendant tout le temps de la messe du roi, j'examinai tout ce qui était autour de moi. A défaut de grands et de courtisans qui avaient tous accompagné le roi à la messe, je considérai l'ameublement, et je vis sur les tapisseries et les bronzes, le chiffre et les aigles de Napoléon. Il semblait que ces signes abattus et repoussés depuis la Baltique, jusqu'au-delà de l'Adriatique,

étaient venus se réfugier dans le palais des Bourbons, pour y obtenir la plus inconcevable hospitalité. Je me rappelai que Buonaparte avait agi bien différemment, lorsque, simple consul de la république, il vint s'établir aux Tuileries; il n'eut pas de peine à y effacer les traces des Bourbons; la révolution lui avait épargné ce soin; mais il fit disparaître les traces sanglantes de cette révolution, et tous les trophées de la révolte. Le canon du 10 août avait foudroyé le château; toute la façade du côté du Carrousel était criblée de boulets. Ces brèches avaient été rendues encore plus apparentes par ces mots terribles, 10 *Août*, écrits en gros caractères, de la main du peuple souverain; d'une main encore plus forte et plus hardie, Buonaparte les fit disparaître sous les yeux de ce même peuple, sans respect pour sa souveraineté.

Nous eûmes l'honneur d'être reçus au retour de la messe, à la porte de la salle qui suit celle des maréchaux. Le roi était debout, car il était en marche pour se rendre dans ses appartements; je dirai presque, s'il était permis de s'exprimer ainsi, que nous l'arrêtâmes au passage. M. de Surville lui adressa un discours d'une simplicité éloquente, plein de choses, et de fort peu de mots. Le roi dut bien l'entendre, car il le lui débita presqu'à l'oreille. Pour moi je n'entendis de la réponse du roi que la formule: *J'agrée.* Son discours achevé, M. de Surville parla au roi, non de lui, mais de sa famille, une

des plus malheureuses et des plus dépouillées par la révolution. Il lui dit que son frère, ayant voulu se mettre à la tête des royalistes du Vivarais, avait péri sur l'échafaud.... « Je le sais, répondit le roi, en levant les yeux au ciel et étendant les bras, je le sais; que ne puis-je réparer tous les maux! »

La présence du colonel protégeait si heureusement ma petite propriété, et sa conduite m'inspirait tant de confiance, que je crus pouvoir m'absenter quelque temps, et faire un voyage en Languedoc, où des affaires de famille m'appelaient. Un motif politique m'y attirait aussi; les colléges électoraux étaient convoqués pour l'entier renouvellement de la chambre des députés; je cédai aux instances de quelques amis qui m'offraient leurs suffrages, et qui m'engagaient à me mettre sur le rang des candidats. Je ne vis dans cette candidature qu'un voyage charmant à faire dans ma patrie, et je laissai couler ma barque légère sur le fleuve toujours orageux de l'ambition. Je mis mon hôte dans la confidence de tous mes intérêts domestiques; il fut flatté de cette preuve d'estime; je laissai tout sous sa garde, et je partis pour le Vivarais. Ce nom exprime ce cri d'amour et de reconnaissance, que les Français font entendre depuis huit siècles, dans leur douleur comme dans leur allégresse, dans leur triomphe comme dans leur défaite, *Vive le roi!* Jusqu'à Lyon ce voyage est insignifiant, et presque accablant, depuis que l'on a adopté l'usage d'aller jour et nuit, et qu'on évite, pour ne pas ralentir la rapidité de

cette marche, les deux jours de la charmante navigation sur la tranquille Saône.

Mais à Lyon l'intérêt commence à se faire vivement sentir, surtout aux habitants du midi. Les Alpes apparaissent dans le lointain, et mêlent le grand et le sublime au tableau le plus gracieux et le plus riant. Là, ces fiers habitants du midi contemplent avec ravissement le fleuve de leur patrie, bouillant et impétueux comme leur âme, et se sentent pénétrés de tous les sentiments tendres et patriotiques.

On va chercher des vues, des fabriques en Italie, et on néglige celles de la patrie, auxquelles devrait s'attacher un charme de plus. Les rives de la Saône et du Rhône ne le cèdent en rien à celles de l'Éridan, de l'Arno et de la Brenta, si vantées et si courues. Un voyage sur le Rhône, de Lyon à Avignon, offre dans un espace d'une quarantaine de lieues, tous les sites et effets pittoresques que l'on va étudier à grand frais en Italie et en Suisse. On voit sur les deux rives, des coteaux délicieux, couverts de ces vignobles si renommés, richesse de la France, et fruit de son heureux climat; des villes, des villages sans nombre, s'élevant tantôt du sein des forêts de mûriers et de figuiers, tantôt du milieu des roches basaltiques, ou sur les cratères des volcans éteints; partout une population heureuse, vive et hospitalière.

Après deux jours de navigation, j'abordai au village de *Beauchastel*, qui confine avec celui de *Char-*

mes. Ces deux noms peignent mieux que toutes les descriptions, la beauté de ces rivages. Beauchastel et Charmes attestent par des ruines leur antiquité. Je remontai la petite rivière de l'Érieux, pour aller trouver mon vieil ami D***, qui m'attendait à sa terre du Pape pour les élections. Nous fûmes cependant plusieurs jours sans en parler, et livrés tout entiers au plaisir de nous revoir, sous le plus beau ciel de la France.

Un ami commun, qui habitait dans notre voisignage sa terre de Pier-Mal, qu'il a reçue de ses ancêtres, et qu'il transmettra à ses descendants, nous invita à venir passer quelques jours avec lui. Il devait donner une fête à l'occasion de la bénédiction d'une chapelle qu'il venait de faire bâtir. En nous rendant à cette invitation, nous passâmes devant les bains de Saint-Georges, renommés dans les environs pour les maladies cutanées. Nous fûmes reçus à Pier-mal par une famille charmante, dont l'hospitalité empressée était à peine aperçue, au milieu de tant d'autres vertus. C'est dans ces retraites glorieuses du passé, et heureuses du présent, que se sont réfugiées les antiques mœurs françaises. La maison du maître et la ferme qui en dépend animaient la plus belle solitude; le Rhône coulait au bas, et s'apercevait à travers les crénaux de Beauchastel. La chapelle était située sur une terrasse dont l'horizon n'avait pour limite que l'amphitéâtre des Alpes. La bénédiction se fit avec une touchante solennité. Les prêtres revêtirent l'aube

de lin, sous un berceau de mûriers et de platanes. M. D***, vicaire-général de Mgr l'évêque de Valence fut le vénérable missionnaire Aubry de cette cérémonie du désert.

Je donnai à l'amitié huit jours, que tout candidat ambitieux eût employés en sollicitations et en intrigues. La veille du jour de l'ouverture du collége électoral, je me rendis avec mon ami au chef-lieu du département. La ville où il est placé est si petite, et si peu pourvue d'auberges suffisantes, que les électeurs furent logés par billets, dans les maisons bourgeoises, comme des soldats en route. Parmi ces électeurs, on en remarquait qui avaient fait partie du camp de Jalès, cette première Vendée, ce premier champ de bataille des défenseurs de la légitimité. Ils étaient pour la plupart de haute taille et d'une physionomie guerrière. Ils portaient les cicatrices des blessures qu'ils avaient reçues dans plus d'un combat pour la cause du roi. On les voyait avec intérêt et un certain respect. On n'a pas assez fait pour ces victimes du plus beau dévouement. On voudrait au moins voir sur le plateau de Jalès une colonne, ou un simple bloc de pierre, qui retracât à jamais cette action glorieuse. On y lirait: *Hommage à la fidélité armée.* Ce simple monument, confié à la paix et au silence des montagnes, ferait entendre une voix forte et éloquente, au milieu des cris de révolte et de défection qui éclatent dans ce moment dans tous les camps de l'Europe.

Mais quoi! je demande un monument pour le camp de Jalès, et l'héroïque Vendée n'en a pas encore obtenu.

Le choix des électeurs se réunit sur quatre royalistes très recommandables, et ils furent nommés presque à l'unanimité. J'obtins toutes les voix de mon canton, suffrage d'autant plus flatteur et plus doux, qu'il était celui de mes amis de collége et de mes compatriotes. Les opérations terminées, je continuai mon voyage sur le Rhône; avant de m'embarquer, je montai avec mon ami au château de la Voulte, où s'offre l'horizon le plus vaste et le plus magnifique. On y découvre le pont de la Drôme, devenu célèbre par la bataille que venait d'y donner le duc d'Angoulême, et où il avait montré ce courage tranquille qui n'appartient qu'aux vieux capitaines.

On m'y raconta cette anecdote touchante, digne d'être insérée dans nos fabliaux. Un des anciens seigneurs de ce château avait une femme aussi belle et charitable, que lui était dur et difforme. Il voyait avec peine les aumônes abondantes qu'elle répandait, et l'épiait à chaque instant, pour en interrompre le cours. Un jour qu'il la trouva son tablier plein de dons qu'elle portait aux malheureux, il l'arrête, et veut voir ce que renferme ce tablier. « Ce sont des roses, » dit la bonne dame, et en effet, une corbeille de ces fleurs s'y trouva dedans. Le ciel, dit la tradition du pays, fit un

miracle plutôt que d'abandonner la belle et charitable châtelaine.

Je dis adieu à mon ami sur le rivage, et je continuai ma navigation. (1) A la vue de ma patrie, je cherchais des yeux, sur la rive droite du Rhône, un édifice antique, qui, avant la révolution, servait d'asile à de saintes filles, et qui, dans les premiers jours de la terreur, fut la maison de détention de tous les honorables suspects de la commune. Treize personnes de ma famille, sans égard pour le sexe ni pour l'âge, y avaient été enfermées par le comité de surveillance, dont la plupart des membres ayant reçu d'elles des services ou des bienfaits, acquittaient ainsi leur reconnaissance. Moi-même, à peine sorti du collége, je n'échappai à cet emprisonnement, qu'en me réfugiant à l'armée des Pyrénées-Orientales. La barque qui me portait sur le fleuve, ayant passé tout auprès de ce monument, je fus agréablement surpris de le voir restauré et agrandi; son architecture avait pris un caractère plus noble, quoique toujours modeste. Une multitude d'ouvriers de tout genre préparaient et achevaient d'utiles travaux. Les jardins, descendant en terrasse sur les bords du Rhône, me parurent plus riants et mieux cultivés. Ce coteau charmant, où l'œil du voyageur, un moment attristé par le défilé des roches de Donzère, découvre avec plaisir les

(1) Ce morceau a été inséré dans la 62e livraison du Conservateur, décembre 1819.

premiers oliviers de la Provence, avait quelque chose de plus pittoresque et de plus animé. Je demandai à une dame, compagne de ma navigation, et que j'avais déjà reconnue pour être née sur ce rivage, comment s'était opéré cet heureux changement. « Il est l'ouvrage, me dit-elle avec un air de complaisance et de satisfaction, il est l'ouvrage d'une dame née sans fortune et sans aïeux. C'est elle qui, sur un plan plus vaste, va rendre cette enceinte, jadis si paisible, à sa première destination. Elle doit habiter cet ancien couvent avec 200 de ses compagnes non cloîtrées, mais au contraire libres comme elle, et se livrant à l'éducation de la jeunesse de leur sexe. L'origine de cette institution est tout à fait miraculeuse; c'est dans la petite commune de Thueys, cachée au fond de nos montagnes, qu'elle a pris naissance en 1793, au plus fort de la terreur; c'est dans ce vallon ignoré, que Mme Riviès se retira avec deux jeunes filles pauvres et orphelines. C'est souvent de la faiblesse et du malheur, que la Providence se sert pour accomplir ses plus grandes œuvres. Mme Riviès s'annonça dans cette retraite comme une simple couturière, et les jeunes filles qui l'entourèrent successivement, furent regardées comme ses ouvrières et ses élèves. C'est à la faveur de cette modeste profession, et de ses humbles travaux, qu'elle échappa à la surveillance des clubs et des comités. L'objet de son institution et de tous ses vœux était de donner aux filles pauvres, les mêmes secours et la même éducation

que les garçons reçoivent des frères des écoles chrétiennes Elle voulut former un ordre de sœurs, occupées des mêmes soins, et formées dans les mêmes principes que les laborieux disciples de Saint-Yon. Les orphelines des villes et des campagnes méritaient bien la même sollicitude et la même protection. Tout son système d'éducation reposait sur la sainte alliance de l'amour et de la crainte de Dieu, avec l'amour et le respect du roi.

« Le règne de la terreur fini, les autels relevés, on vit le resultat des méditations et des travaux de l'humble fondatrice. Les simples ouvrières se montrèrent tout à coup d'habiles institutrices. L'atelier fut changé en une école chrétienne, où elles appelèrent non les enfants du riche, mais ceux du laboureur et de l'artisan. Leur zèle redoublant avec le succès, Mme Riviès se vit bientôt à la tête d'une communauté de filles, qui, nées en grande partie de parents pauvres, et élevées loin du besoin et du luxe des villes, ne demandaient qu'à propager l'instruction religieuse, qu'elles avaient reçue de leur fondatrice. Lorsqu'elles les vit bien animées de son esprit, elle leur donna une règle simple quoique austère; elles ne voulut les assujétir à aucun vœu, afin qu'elles eussent toujours le mérite et la douceur d'un engagement volontaire. Elles les mit sous la protection de la Vierge et leur donna le nom de sœurs de la Présentation.

Les communes voisines de celle de Thueys, voyant tout le bien qu'elles y faisaient, voulurent

en jouir à leur tour et demandèrent instamment les écoles des sœurs. Elles s'étendirent bientôt dans tout le département de l'Ardèche. Les départements voisins firent les mêmes demandes que les communes, et de proche en proche, les écoles des sœurs se sont répandues dans les départements de la Drôme, de la Lozère, du Gard, de la Haute-Loire, de l'Hérault, de Vaucluse, enfin dans presque tout le midi. La maison de Thueys ne pouvant contenir le grand nombre de professes et d'élèves que ces conquêtes aussi douces que paisibles ont amené, Mme Riviès a fait l'acquisition de ce couvent qui, par sa situation sur le Rhône, lui donne des communications faciles et rapides avec les départements voisins, où son troupeau est dispersé. Son choix a été encore déterminé par la beauté du site, la salubrité de l'air et par un sentiment d'attachement et de reconnaissance qu'elle porte au département de l'Ardèche, dont ce bourg est presque la limite méridionale. C'est là qu'elle veut transporter sa maison principale, le berceau de son ordre; c'est là qu'elle doit recevoir, dans les plus grandes solennités de la religion, toutes ses sœurs ou plutôt ses filles, qui viendront lui rendre compte de leur travaux, déposer dans ses mains, le fruit de leurs épargnes, et prendre ses instructions.

« Voilà, me dit avec un sentiment d'orgueil cette aimable Vivaraise, voilà ce qu'a fait une simple villageoise; tandis que vous autres hommes, vous vous perdez à chercher le meilleur mode d'enseigne-

ment et d'éducation, une femme inspirée par la religion, l'a trouvé et l'a mis en pratique. » En achevant ces mots, nous abordâmes au port de ma patrie, que je félicitais d'avance de posséder un établissement qui doit avoir tant d'influence sur les mœurs et sur sa prospérité.

Ce que je vis quelques jours après, me confirma tout ce que m'avait dit cette dame, et le tableau que je vais tracer, sera comme la suite de sa narration.

« Étant à Saint-Gervais, joli village du département du Gard, chez le vénérable curé, M. Servier, je me trouvai par un hasard heureux, à l'arrivé d'une de ces sœurs que le maire et le conseil municipal desiraient et avaient demandée depuis longtemps; son entrée dans la commune eût été un petit triomphe pour elle, si elle ne s'y fût opposée, mais il n'en fut pas moins un jour de fête pour toute la population. Toutes les mères de famille avaient été au-devant d'elle avec leurs filles qu'elles s'empressèrent de lui présenter. Elle était avec une jeune personne de dix à douze ans, qui venait faire auprès d'elle, son premier noviciat. Le père de cette jeune novice les avait suivies à pied, pendant tout leur voyage, pour protéger leur marche et retarder l'instant de la séparation. La rencontre se fit sous un chêne qui bordait la route et qui couvrit de son ombrage, le pasteur et tout son troupeau. La sœur était vêtue tout en noir, elle me parut agée de vingt-huit à trente ans, une croix d'argent

descendait sur sa poitrine, la jeune fille était vêtue comme la sœur, à l'exception de la croix. A peine arrivée, après avoir salué le maire et le curé qui lui firent l'accueil le plus empressé, elle suivit la population qui d'elle-même s'était formée en procession et s'avança vers l'église en chantant des cantiques. La cloche du village mêlait ses sons à ce concert religieux. Du haut de la chaire évangelique, le curé félicita ses paroissiens de la conquête qu'ils faisaient dans ce jour, et les exhorta à s'en montrer toujours dignes. La jeune novice termina la prière en entonnant d'une voix douce et mélodieuse bien digne d'arriver à l'éternel, le *salvum fac regem* que tous les assistants répétèrent avec autant de respect que d'attendrissement. Rentré au presbytère, M. Servier me dit que la congrégation des sœurs de la Présentation, bien supérieure à celle de la baronne de Chantal, en ce qu'elle n'est pas renfermée dans l'enceinte d'un cloître, avait avec celle-ci, dans son origine et dans ses progrès, beaucoup de points de ressemblance. Toutes deux sont nées loin des villes, dans la solitude des montagnes, au milieu d'un peuple pauvre, fidèle à ses rois, et très religieux. La Savoie et l'Ardèche qui ont été leur berceau, offrent les mêmes mœurs et presque les mêmes habitants. Saint-François de Sales a attaché son nom et ses vertus à l'ordre de la Visitation. Un ecclésiastique né dans l'Ardèche et qui y exerce des fonctions très voisines de l'épiscopat, qui a la constance et le zèle apostolique de l'évêque de Ge-

nève, a puissamment secondé la fondatrice des sœurs de la Présentation, et l'a fait triompher de tous les obstacles inséparables d'une grande et sainte entreprise.

« Le commencement du dix-septième siècle, tourmenté par tous les orages de la fronde, et la fin du dix-huitième, qui l'a été par toutes les horreurs de notre révolution, ont vu cependant naître la même congrégation religieuse. Ce rapprochement peut distraire un instant de ces deux époques affligeantes. »

Le lendemain je quittai mon hôte, en le priant de m'informer de temps en temps de l'état et du succès de sa nouvelle école. Il l'a fait avec toute l'exactitude et les détails que je lui demandais. Dans sa première lettre, il me dit que la sœur avait refusé, comme trop fastueux, un mobilier aussi simple que succinct, que la mairie lui avait fait préparer; qu'elle avait également renvoyé quelques pièces de vaisselle de faïence, qu'on destinait à son usage; qu'elle n'avait voulu que la poterie la plus commune, quelques bancs de bois pour son école et une escabelle pour elle. Dans d'autres lettres, il me mandait que la sœur s'occupait aussi des jeunes femmes; qu'elle les réunissait certains jours, qu'elle leur faisait connaître et aimer leurs devoirs, qu'elle avait rendu déjà bien des ménages plus heureux et plus paisibles. Le village de Saint-Gervais a perdu l'année dernière son vénérable pasteur : en mourant, il a dit à ses parois-

siens en pleurs, rassemblés autour de son lit: « Le ciel a exaucé mes vœux, vos enfants reçoivent une éducation chrétienne, je meurs content de les laisser en des mains si pures et si bienfaisantes. »

Je fus reçu par un de mes proches parents, et mon fidèle ami, qui était le maire de la commune depuis plusieurs années. Aîné d'une famille nombreuse, il lui avait ouvert le chemin de l'honneur; lui quatrième, il s'était rendu avec trois de ses frères, à l'armée de Condé, où l'un d'eux est mort à la bataille de Berchstein, en combattant vaillamment: bel exemple de dévouement, qui n'avait été excité que par le devoir, et qui n'a eu d'autre récompense, que le sentiment de l'avoir fait. C'est dans cette honorable maison, que j'eus le bonheur de recevoir l'hospitalité.

La première visite que j'y reçus, fut celle de M. M*** de M***; il était accompagné de son *fils*, conseiller comme lui à une cour royale, jeune magistrat plein de talents et d'intégrité; mais d'une âme peut-être trop brûlante; une place d'avocat général lui conviendrait mieux que le siége paisible d'un juge d'appel. Il venait d'épouser une demoiselle de Nîmes, d'une famille protestante; on prévoyait déjà que ce mariage influerait sur sa conduite et sa destinée politiques. Encore très jeune, M. M*** de M*** père, a été membre de l'assemblée constituante; il fut toujours de cette minorité courageuse, qui a défendu le trône et l'autel, et qui, pour remplir ce premier des mandats, a bravé tous les genres de

périls et de proscription. Son dévouement à cette cause sacrée, était d'autant plus remarquable qu'il était envoyé par le tiers-état, et qu'il fut obligé de se séparer de presque tous les membres de son ordre. Il s'était lié d'amitié avec les Maury, les Cazalès, les Malouet et les membres les plus illustres du côté droit; il eut au contraire les plus violents démêlés avec les Mirabeau, les Barnave, les Lafayette et tous les champions du parti; on le vit toujours inscrire son nom à la tête des signataires de ces protestations courageuses que le côté droit opposait au progrès des innovateurs, seul moyen de défense qui restât encore aux véritables défenseurs des intérêts des peuples et des rois. Aux journées des cinq et six octobre, il fut toujours au château de Versailles; le député devint un garde du corps, et ce poste de péril et d'honneur valait bien celui que le devoir lui faisait quitter momentanément.

En arrivant à Paris pour siéger à l'assemblée constituante, M. M*** de M*** avait été accueilli par un de ses proches parents, le vénérable abbé Madier, ancien curé de Saint-Severin, et alors confesseur de Mesdames de France. Sans doute que les exemples et les conseils de cet ecclésiastique, plus que septuagénaire, ne contribuèrent pas peu à affermir le jeune député dans les principes d'honneur qu'il avait puisés dans sa famille. Il vit ce vieillard s'associant à toutes les infortunes de ses augustes bienfaitrices, quitter la France avec elles et pour elles, et les suivre d'exil en exil jusqu'à leur mort, qu'il trouva aussi sur

une terre étrangère. On voyait avec attendrissement sa tombe dans une église de Trieste, auprès de celle de ces saintes exilées. Ah! pourquoi, lorsque leurs cendres ont été transportées en France, pour être déposées dans les tombeaux des rois, a-t-on laissé, sur la terre de l'exil, celles de leur serviteur et de leur ami le plus fidèle? pourquoi a-t-on séparé ce que le malheur et la mort avaient réuni? Le transport d'un peu de cendre eût si peu coûté, et c'eût été un si bel exemple, à donner aux peuples, de la reconnaissance des rois. En France, la tombe de l'abbé Madier ne pouvait plus être placée comme à Trieste, auprès de celles des deux princesses; mais on aurait pu rendre ses dépouilles mortelles à sa famille et à la ville de Tournon qui l'avait vu naître et qui était si digne de recueillir ses précieux restes.

L'assemblée constituante ayant terminé sa mémorable carrière, M. M*** de M*** resta à Paris, croyant pouvoir être encore utile à son roi. Il se conduisit au 10 août comme aux 5 et 6 octobre; on le vit, au château des Tuileries, parmi ces braves de la garde nationale et de l'armée fidèle qui offrirent au roi leurs armes et leurs vies, que malheureusement il ne voulut pas accepter. Le roi prisonnier au Temple, il se retira à Amiens avec toute sa famille. Quoique cette ville fût un asile assuré pour bien des proscrits, il y fut arrêté avec tous les honorables suspects de ce département, et détenu pendant tout le règne de la terreur; il

échappa comme par miracle à la fureur des proconsuls. Rendu à notre patrie commune, après le 9 thermidor, il y cultivait paisiblement les champs de ses pères, lorsqu'il fut député par ses concitoyens au conseil des cinq-cents. Il y vota constamment avec les Portalis, les Siméon, et il fut condamné, comme eux, à la déportation du 18 fructidor. Rentré en France par un de ces beaux actes qui ont marqué les premiers jours du consulat, il n'accepta aucun emploi du gouvernement impérial. A la première restauration, il ne vint pas assiéger les Bourbons de ses demandes, comme tant d'autres, qui avaient moins fait que lui pour leur retour; il ne leur adressa que ses félicitations et ses vœux. Dans son voyage du Midi, qui fit éclater tant d'enthousiasme et tant de sentiments français, Mgr le comte d'Artois le distingua comme un des vieux défenseurs de la monarchie, et lui témoigna sa satisfaction de le revoir. Lorsqu'en 1815, au fatal mois de mars, Mgr le duc d'Angoulême marchait sur Valence contre l'homme de l'île d'Elbe, ce prince fit demander à M. M*** de M***, qui demeurait non loin de là, des renseignemens pour éclairer sa marche, et ce sujet fidèle lui en fit parvenir de très précieux. Je tiens ce fait de M de Renoyer, qui s'est conduit lui-même si honorablement pendant la captivité du prince. A la même époque, M. M*** de M*** fils entoura aussi de sa personne le duc d'Angoulême, et il fut fidèle dans un moment où la fidélité était si rare. A la seconde restauration, le roi, pour récom-

penser M. M*** de M*** de tant de services rendus, de tant de sacrifices faits à la monarchie, lui donna des lettres de noblesse, le fit chevalier de Malte et de la légion d'honneur, et le nomma conseiller à la cour de Lyon. Mais tous ces titres, toutes ces décorations, ne peuvent approcher de l'honneur que lui fit le roi en lui permettant de faire graver dans ses armes cette devise si glorieuse : *Deo et Regi impavida fides.* Il est peu d'hommes en France qui aient donné à la famille de nos rois autant de preuves de dévouement que M. M*** de M***; et son fils n'a qu'à jeter les yeux sur son père, pour trouver le plus beau modèle à suivre.

Voulant retourner promptement à Paris, je ne pus donner que quelques jours à ma famille et aux douceurs de l'amitié; je fus même obligé, pendant ce court séjour, de faire quelques voyages dans les environs. En passant dans la ville du *Pont-Saint-Esprit*, je voulus voir la maison où le duc d'Angoulême, après une campagne pleine de hauts faits, avait été retenu prisonnier par ses généraux, devenus tout à coup ceux de son ennemi. Un généreux dévouement pour son armée l'avait décidé à capituler avec eux, et ils refusèrent ensuite d'exécuter la capitulation. Le sort du fils aîné de France était entièrement dans les mains de l'usurpateur; la France était dans les plus vives alarmes. Des courriers sont expédiés à Paris pour en rapporter l'arrêt du prince : quel sera cet arrêt! sera-t-il encore celui qui a éteint pour jamais une famille de héros? ou

bien, à la vue de l'avenir le plus menaçant, Napoléon voudra-t-il se ménager un puissant otage? non; le prince est mis en liberté: un vaisseau le transporte sur une terre où règne un Bourbon. Cet acte de générosité ou de prévoyance suspendit un instant les terreurs et les larmes de la France.

Je visitai avec respect la maison où le prince a passé les huit jours de sa captivité; elle appartient à M. de Renoyer, maire du Pont-Saint-Esprit: je l'ai parcourue avec lui, au milieu du récit qu'il a bien voulu me faire de mille circonstances attachantes de ce déplorable événement. Il me raconta comment, déguisée en humble servante, une dame des plus distinguées de la ville avait toujours pu pénétrer jusqu'auprès du fils de France, lui préparer sa nourriture, veiller à sa sûreté, et lui apporter les nouvelles et les consolations qu'elle pouvait recueillir. Je regrette de ne pouvoir ici citer son nom et le joindre à celui de tant d'héroïnes de la fidélité, qui honorent nos annales.

M. de Renoyer me conduisit dans la chambre où le duc avait été gardé à vue. Ayant remarqué sur la cheminée une pendule représentant François I^er^, après la bataille de Pavie, traçant ces mots, éminemment français: *Tout est perdu, hors l'honneur,* je lui demandai si elle était à cette place lors de la captivité du prince. « Oui, me répondit-il, il l'y avait vue même avant; car j'avais eu l'honneur de le recevoir, ainsi que son auguste père, dans les premiers beaux jours de la restauration. Tout le monde, ajouta-

t-il, en voyant cette pendule, a été frappé, comme vous, de ce rapprochement de situation, de conduite et de caractère. » En sortant de cette maison, dans laquelle reposent tant de souvenirs, je vis à l'un des angles de la petite rue où elle est située, un écriteau posé sur une simple planche de sapin, avec ces mots : *Rue des Princes*. Le marbre et le bronze ont été jugés inutiles pour retracer un événement déjà trop historique.

En m'éloignant tristement de ces lieux, je portai mes pas vers le pont superbe qui a donné son nom à cette ville, et qui est situé à l'endroit le plus rapide et le plus large du Rhône. Cette rapidité est telle, que, pour en avoir une idée, il faut avoir vu tomber et bondir les torrents des Alpes. Les bateaux qui passent sous le pont ont la rapidité du vol des hirondelles dont les nids sont maçonnés sous les piles : aussi beaucoup de passagers, effrayés d'avance, se font descendre à terre avant d'arriver à ce défilé. Cependant les naufrages y sont extrêmement rares, grâces à la précaution que l'on a de prendre à Saint-Andeol, petite ville agréablement située à deux lieues au-dessus, d'habiles bateliers qui ne font que cette traversée, et qui, connaissant les changements journaliers du cours du fleuve, dirigent les barques et les conduisent heureusement à travers ce passage, plus redouté que redoutable. Au milieu des mugissements des ondes du Rhône, j'admirais la beauté du pont, sa hardiesse, sa belle conservation, malgré les assauts réunis des siècles et des

flots. J'éprouvai un profond respect pour ces temps que nous appelons si légèrement barbares, et qui, mus par la religion, nous ont laissé des monuments si utiles et si durables. Plein de cette pensée, je m'approchai d'un groupe d'ouvriers qui travaillaient aux parapets. Je leur adressai quelques questions qui engagèrent leur chef à me faire, dans son patois languedocien, l'histoire d'un des plus hardis morceaux d'architecture nautique, qui existent en Europe.

« Ce pont, me dit-il, a été commencé en 1265, sous le règne de saint Louis, et terminé en 1309, sous celui de son fils, Philippe-le-Hardi. La première pierre en fut posée solennellement par dom Jean de Thyange, de l'ordre de Cluny, prieur du monastère et seigneur de la ville de Saint-Saturnin-du-Port, aujourd'hui Pont-Saint-Esprit. La tradition, toujours amie du merveilleux, a donné à ce pont une origine miraculeuse : elle prétend que les fréquents naufrages qui arrivaient au passage du fleuve, par l'effet de l'extrême rapidité des eaux, faisaient souhaiter avec ardeur aux habitants du pays, qu'on pût bâtir un pont en cet endroit; qu'un ange apparut à un berger qui gardait son troupeau dans le voisinage, et lui ordonna d'entreprendre ce grand ouvrage; que le berger, inspiré de Dieu et aidé des aumônes des fidèles, mit aussitôt la main à l'œuvre et l'exécuta. Ce qu'il y a de vraiment historique, c'est que les habitants de la ville de Saint-Saturnin-du-Port, ainsi appelée à cause du passage

du Rhône, s'étant associés, résolurent de construire un pont sous le nom de Saint-Esprit, parce qu'ils attribuèrent leurs résolutions à l'Esprit divin. Mais le grand moteur de cette entreprise fut le frère de saint Louis, Alphonse, comte de Toulouse et de Poitiers : c'est lui qui, pendant son long séjour en Languedoc, employa tous ses soins et toute sa puissance à cette belle construction, et la fit triompher de tous les obstacles. Ce pont a quatre cent vingt-cinq toises de longueur; sa largeur est de douze pieds dans œuvre, et de dix-sept pieds hors d'œuvre. Il est soutenu par vingt-cinq arches d'une inégale largeur; savoir, dix-neuf grandes et sept petites : les plus grandes ont dix-huit toises d'ouverture. Il y a deux cent soixante-sept toises fondées sur le roc, et cent cinquante-trois sur pilotis. »

Je remerciai le chef des ouvriers de tous ces détails, dont l'exactitude m'a été confirmée par tous *les monuments historiques*. J'offris dans ma pensée, sur ce pont même, un nouvel hommage à la mémoire de saint Louis. Il me sembla voir ce monarque ordonnant lui-même ce monument, lorsqu'en 1249, il se rendit à Aigue-Morte pour s'embarquer pour la Palestine; j'aime à croire que c'est sur ce rivage qu'il donna rendez-vous à son frère Alphonse, qui l'accompagna dans sa première croisade. Je le vis ensuite, en 1270, visitant les premiers travaux, lorsqu'il était en marche pour sa malheureuse expédition de Tunis; je vis son frère lui présentant les religieux, dont les uns étaient employés à la construction du

pont, et les autres à la quête des fonds nécessaires pour l'achever. Vous ne fûtes point oubliées dans cette présentation, filles saintes de la Charité, dont on avait formé une confrérie pour soigner les ouvriers malades ou blessés dans ces travaux si difficiles et si périlleux. J'entends les chants pieux, les divins cantiques dont vous accompagnâtes l'auguste voyageur. Si vos vœux eussent été exaucés, il n'eût pas dépassé les rives du Rhône, et, après le règne le plus glorieux, il serait mort paisiblement sur celles de la Seine.

Après avoir admiré ce pont des arts du treizième siècle, je voulus voir celui que la nature seule a élevé, dans toute sa majesté, à quatre lieues de là, sur les bords solitaires et agrestes de l'Ardèche. Pour se faire une idée de cette merveille, il faut se représenter deux hautes montagnes coupées à pic, resserrant, à droite et à gauche, la rivière, et lui opposant une barrière qui paraissait insurmontable. Les eaux, après avoir long-temps battu et miné la partie inférieure de ce roc immense, sont parvenues à le percer, et, s'y frayant un passage, ont donné naissance à une arche de pont la plus hardie qui existe en Europe. La voûte du pont d'Arc (c'est ainsi qu'on le nomme) est haute de quatre-vingt dix pieds, depuis la clef jusqu'au niveau moyen de la rivière; sa largeur, prise d'une pile à l'autre, est de cent soixante-trois pieds. Ce pont naturel, formé d'un seul bloc de marbre grisâtre, a pour culées deux montagnes, et s'élève majestueusement de deux

cents pieds au-dessus du niveau des eaux. Quou réfléchisse à ces dimensions, et que l'on compare ensuite nos arcs de triomphe anciens et modernes au pont d'Arc! Les ingénieurs les plus habiles n'ont pu, malgré les recherches les plus exactes, découvrir sur cette voûte la trace du ciseau et la main de l'homme. D'ailleurs, quelle raison d'utilité publique eût pu faire construire ce pont? quel trésor eût voulu en faire les fonds? Il est placé sur une rivière qui n'est pas navigable, dans un désert sauvage, entre des montagnes presque inaccessibles, loin des villes, des grandes routes et de toute espèce de communication. Oui, c'est la main de la nature qui a tout fait, et sous cette main tout est prodige. C'est elle qui, en se jouant, s'est plu, dans le silence et l'inspiration de la solitude, à surpasser tous les ouvrages des hommes et à confondre leur vanité. Ce chef-d'œuvre reste presque inconnu aux Français, parce qu'il est en France, et que nous ne sommes attirés que par les beautés étrangères qui sont loin d'égaler celles que nous possédons. Je dirai cependant aux voyageurs français, mais en vain, sans doute, qu'à l'aspect du pont d'Arc, ils resteraient peut-être immobiles d'admiration et de surprise; qu'il porte sur son sommet, comme sur un attique, une forêt d'oliviers, de lauriers-thyms et de chênes toujours verts; que les grenadiers y balancent, entre des blocs de marbre et de granit, leurs grenades entr'ouvertes, et que, de tous ces objets gracieux et sévères, résulte une impression profonde

et presque religieuse; je leur dirai que les bords de l'Ardèche offrent les sites les plus pittoresques, et retracent les vallées romantiques des Alpes. Je les affligerai, sans doute, lorsqu'ils apprendront que ces lieux si paisibles et si solitaires ont été ensanglantés, comme si les hommes ne pouvaient laisser un coin de terre à l'abri de leur fureur; que dans les guerres de religion qui ont désolé si long-temps les Cévennes et le Vivarais, les deux partis précipitaient de ce pont les prisonniers qu'ils se faisaient. Cette cruelle image disparaîtra lorsqu'ils sauront qu'à une demi-lieue de là, dans le délicieux territoire du bourg du Vallon, était le *Chastel d'Amour*, où naquit et vécut, au quinzième siècle, la célèbre Marguerite-Clotilde de Surville; que c'est sur ce beau rivage qu'elle soupira ses tendres poésies, et que, de concert avec ses belles et jeunes amies, Tullie et Rocca, elle créa en France la langue poétique; qu'elle préféra cette solitude ignorée au séjour de la capitale et de la cour, où l'appelait instamment la dauphine, Marguerite d'Écosse; que c'est là qu'elle reçut de cette princesse la couronne de laurier artificiel, surmontée de douze marguerites à boutons d'or et à feuilles d'argent, avec cette devise si flatteuse :

Marguerite d'Écosse à Marguerite d'Hélicon.

Non loin de là est né aussi le père de l'agriculture en France, Olivier de Serre. La terre du Pradel qui fut son berceau, et où il a fait toutes ses expériences agricoles, est possédée depuis longues an-

nées par la veuve de l'infortuné marquis de Surville, petit-fils de Clotilde.

Auprès du pont d'Arc, est une habitation taillée dans le roc, et qui serait digne d'offrir à un autre Théocrite, le sujet d'une idylle charmante. Une double haie de grenadiers et de figuiers, m'y conduisit avec mon compagnon de voyage, qui connaissait particulièrement le propriétaire. C'était un vieillard de la figure, de l'âge, et des mœurs d'un patriarche. Il était entouré d'une nombreuse famille qui cultivait les champs, qu'il avait cultivés comme ses pères, et qu'il devait laisser comme eux à ses enfants. Son accueil simple, mais cordial, nous promit toutes les douceurs de l'hospitalité. Du lait de ses brebis, qui paissaient près de nous, du poisson que ses fils venaient de pêcher, des fruits de ses vergers, du vin délicieux de ses coteaux, composèrent un excellent repas, que *nous* prîmes à l'entrée de l'habitation, sous un chêne vert, d'où pendaient des filets encore humides. Tous ceux de ses enfants qui n'étaient pas occupés dans les champs y prirent part. Leurs physionomies respiraient la santé, le bonheur et l'innocence. Enchanté de ce séjour de paix, je dis à notre hôte : « Vénérable vieillard, vos jours semblent couler bien paisiblement dans cette douce retraite; mais n'a-t-elle jamais été troublée par des orages ? Comment avez-vous traversé ceux de la révolution?— Nous en avons été à l'abri, me répondit-il, par ces montagnes, et par notre pauvreté; les hommes

n'envient que la richesse et la grandeur; ils dédaignent le pauvre dans son obscurité; et cet heureux dédain nous a sauvés. L'empire m'a été plus funeste que la république. Il a dévoré par la conscription trois de mes petits-fils, qui ont entraîné dans la tombe la compagne de ma vie. Non seulement j'avais échappé aux horreurs de 93, mais j'avais été assez heureux pour donner asile aux exilés et aux proscrits de cette horrible époque. » —Ah! dit mon compagnon de voyage en l'interrompant, combien de prêtres et d'émigrés, poursuivis et condamnés, ont trouvé un refuge assuré chez le vénérable Charmasson! (C'est le nom de notre hôte.) Quelle courageuse piété! quel généreux dévouement pour l'infortune et l'innocence! Il a donné en même temps asile à un prêtre catholique et à un ministre protestant, étonnés d'avoir les mêmes persécuteurs. Mais, ajouta-t-il, faites connaître à mon ami l'épître en vers qu'un de ces prêtres réfugiés a faite sur son séjour parmi vous, et sur la manière dont il a été sauvé par votre fils Joseph, si jeune alors. » M. Charmasson hésitait, lorsque le fils de Joseph se leva et fut chercher l'écrit si honorable pour son père. L'auteur rendu à son troupeau, après le 9 thermidor, suppose que notre hôte et sa famille viennent le visiter dans sa paroisse, et qu'en route le père dit à son fils Joseph:

Mais, Joseph, redis-nous, dans ton simple langage,
Ce que tu fis pour notre bienfaiteur,
Raconte-nous comment tu sauvas le Pasteur,
Ton récit charmera la longueur du voyage.

—Volontiers, dit Joseph. Un jour, sur le rivage,
Je gardais le troupeau ; soudain j'entends gémir ;
J'écoute, j'aperçois à travers le feuillage
Un malheureux n'ayant plus qu'à mourir.
Son front chauve et ridé reposait sur la pierre.
Je vois ses pieds déchirés et sanglans ;
Ses habits en lambeaux attestaient sa misère,
Je l'approche et lui dis : « *Voilà ma panetière ;*
Vous n'avez pas mangé, peut-être, de long-temps. »
Il me voit, il m'entend ; mais il reste immobile.
Près de là coulait un ruisseau :
J'y vole, la pitié me rendait plus agile.
Dans un vase de bois je rapporte un peu d'eau :
Je reviens au vieillard, je lave sa blessure.
Il regarde, soupire, et me pressant la main,
« Aimable enfant, dit-il, céleste créature,
Tu veux me soulager ; mais hélas ! c'est en vain.
Je n'accepte tes soins que pour ma sépulture :
Sans murmurer, je subis mon destin. »

Dans ce moment, sur les bords de l'Ardèche,
On entend un grand bruit de rames, d'avirons.
Je crois voir des bateaux revenant de la pêche ;
Mais, ciel ! à mes regards s'offrent des bataillons ;
Je les vois, loin de nous, abordant la prairie ;
Les bergers, les moutons, tout fuyait devant eux.
Le vieillard, sans pâlir, entend leur cris affreux :
« C'est moi seul, me dit-il, que cherche leur furie.
Comme un bienfait je recevrai la mort :
Mais vous, mon fils, fuyez cette horde ennemie ;
L'enfance et la vieillesse auraient le même sort.
— Moi, fuir ! non, je dois être ici votre défense ;
Le ciel doit combattre pour nous,
Il sauve la brebis de la fureur des loups.
Dieu, vous me l'avez dit, protège l'innocence. »
Près de nous un rocher antique et spacieux,
Formait une grotte profonde ;
Un bois touffu la dérobait aux yeux.
Sur ce roc ignoré tout mon espoir se fonde.

Dans mes bras je prends le pasteur;
Nous pénétrons dans cet heureux asile;
J'y laisse le vieillard aussi calme et tranquille,
Que lorsque, dans le temple, il louait le Seigneur.

Tremblant pour lui, je reprends ma houlette;
Fidèle, plus heureux, dormait sur le gazon.
Moi, pour cacher l'effroi de mon âme inquiète,
Je chante, en soupirant, sur ma triste musette;
Mais le bruit des tambours interrompt ma chanson.
« — Nous cherchons un brigand : saurais-tu son asile?
Répètent mille voix, parle, est-il dans ces lieux?
— Je ne le connais pas : sur ce rocher stérile,
Jamais aucun méchant ne s'offrit à mes yeux.
— Nous voulons visiter ces bois, sers-nous de guide?
— Je n'ai jamais conduit que mon troupeau timide,
J'égarerais vos pas; mais suivez ce ruisseau,
On dit qu'il conduit au village..... »
Je les vois s'éloigner; mais jugez de leur rage,
Ils égorgent *Fidèle* et mon plus bel agneau.

Je rentre dans la grotte. O moment plein de charmes!
J'embrasse le pasteur, il était sans alarmes;
Je l'entendais prier pour ses persécuteurs.
« Dieu vous protége, il dissipe l'orage!
Lui dis-je : il vous soutient au sein de vos malheurs.
— Vous êtes de ce Dieu le plus parfait ouvrage,
Mon fils, votre pitié sèchera tous mes pleurs.
— Bon vieillard, la nuit tombe, allons à la chaumière;
Vous la voyez encore à travers ces ormeaux.
— Non, je reste en ces lieux : cet abri solitaire
Convient à ma douleur; ramenez vos agneaux.
— Eh bien ! je vais sur ce feuillage,
Vous préparer un lit; goutez y le repos.
Il n'est plus d'ennemis sur cet heureux rivage.
Demain, je reviendrai vous annoncer le jour:
Adieu, pauvre vieillard, comptez sur mon amour. »

Le récit de cette action si touchante n'avait pas

besoin du secours de la poésie pour nous intéresser vivement; elle nous attacha encore plus au vieillard et à ses enfants. Nous couchâmes dans l'habitation, et le lendemain, après un repas aussi agréable que celui de la veille, nous nous remîmes en route, ravis du pont d'Arc, et pleins d'estime et de reconnaissance pour ses habitants.

M. Charmasson nous donna un de ses fils pour guide jusqu'à Bidon. Nous devions être recus par le curé de ce village; car dans ces montagnes, le presbytère, quoique très pauvre, est toujours hospitalier. Nous traversâmes des forêts de buis et de sumacs. Le bourdonnement des abeilles qui nous suivit, pendant toute la route, nous annonça qu'elles se plaisaient et qu'elles devaient être cultivées dans ce canton. En effet, nous trouvâmes le curé dans son jardin, occupé autour d'un grand nombre de ruches, rangées dans le plus grand ordre, et parfaitement abritées. Il voulut nous faire entrer dans l'intérieur du presbytère, mais nous le priâmes de continuer les soins qu'il donnait à ses abeilles, et de vouloir bien nous faire part de ses observations. « Je conserve ici, nous dit-il, une heureuse tradition, ou plutôt un héritage que j'ai reçu de mon prédécesseur et que je transmettrai à mon successeur. J'ai ce rucher en dépôt, et voici comment il m'est parvenu : Un de mes prédécesseurs du xv^e^ siècle, voyant que l'église de Bidon était trop pauvre pour se procurer la cire nécessaire au service divin, appela à son secours les abeilles, entoura le presby-

tère de ruches, et leur produit fournit à tous les besoins du culte. Il légua à son successeur ce fond précieux, à la charge de l'entretenir et de le transmettre de même; cette succession n'a été interrompue que par la révolution; mais le curé qui fut nommé après la terreur, ayant été assez heureux pour rétablir les ruches, je les ai reçues de lui, et j'espère que je les transmettrai en plus grand nombre à mon successeur. Ces dons du ciel, *Cœlestia dona*, d'après l'expression de Virgile, ont excité parmi nos paroissiens une heureuse industrie; à l'exemple de leur pasteur, ils se sont adonnés à la culture des abeilles, et cet insecte a constamment pourvu à leur subsistance. Oui, messieurs, ce village, situé au milieu de montagnes stériles, n'ayant presque point de terroir pour le bled et les autres céréales, n'existe que par les abeilles. Il est vrai que leur miel est aussi recherché que celui de Narbonne, les abeilles butinant sans cesse sur les fleurs du buis et du serpolet. — « O religion, toujours douce et bienfaisante! s'écria mon compagnon de voyage, M. Servier : un de tes ministres, en voulant honorer ton culte, trouve le moyen de nourrir et de conserver les hommes confiés à ses soins. Ce bienfaiteur de l'humanité est inconnu. Nous ne célébrons que la mémoire des dévastateurs du monde. »

Un orage nous ayant obligés de rentrer au presbytère, le curé nous reçut dans sa bibliothèque, composée uniquement d'ouvrages de piété et d'agriculture. La conversation continuant à rouler sur

les abeilles, je lui dis que beaucoup d'églises de campagne, aussi pauvres que celle de Bidon, pourraient trouver la même ressource dans les ruches, et que beaucoup de curés, en faisant le bien de leur fabrique, pourraient faire celui de leurs paroissiens. « Rien ne serait plus facile, me répondit-il, la multiplication des abeilles importe autant au gouvernement qu'aux particuliers. Puisque ce sujet paraît vous intéresser, je vous ferai part, si vous le desirez, de quelques vues que l'expérience m'a suggérées. » Nous le priâmes instamment de nous les faire connaître, et il nous parla en ces termes :

« Vivant à la campagne, au milieu des abeilles, plus j'étudie cet insecte précieux, plus je déplore la perte immense en miel et en cire, que nous faisons tous les ans, faute d'avoir assez d'abeilles pour recueillir cette rosée céleste, dont nos champs sont couverts; cette perte, qu'on peut attribuer à une coupable négligence, nous impose un tribut annuel de plus de deux millions, que nous payons à l'étranger, pour le miel et surtout pour la cire, que nous sommes obligés de tirer de lui. C'est à l'affranchissement de ce tribut, que tous les Français doivent travailler, et je serai trop heureux de pouvoir y contribuer. »

Malgré le *sic vos non vobis mellificatis apes*, de Virgile, les abeilles ne font pas le miel, elles ne servent qu'à le recueillir sur nos fleurs, comme les vendangeurs cueillent le raisin sur nos coteaux. Le miel est, comme le vin, une des productions de nos

climats. Les anciens, dont la tête était plus poétique que la nôtre, faisaient tomber la miélée du ciel; les modernes la font sortir de la terre; c'est, selon eux, une transsudation insensible, d'un suc doux et mielleux, qui, après avoir circulé avec la sève, dans différentes parties des végétaux, s'en sépare et va sortir tout préparé dans la corolle des fleurs, ou à la partie supérieure de leurs feuilles. Dans ce moment toutes les feuilles des tilleuls en sont comme imprégnées. C'est donc à ramasser cette manne céleste ou terrestre, que nous devons mettre tous nos soins; et ce n'est que par la multiplication des abeilles, que nous pouvons y parvenir. Dans tous les temps, les agronomes français ont fait les vœux les plus ardents et tenté les plus généreux efforts pour cette multiplication; ils ont fait au peuple des appels aussi paisibles qu'éloquents, que le peuple n'a pas entendus. Ils auraient voulu voir des ruches sur les portes de toutes les chaumières, et décorer ainsi ces frontons rustiques, de l'emblême du travail et de la fécondité. Jamais image plus heureuse et mieux placée! Mais le peuple des campagnes ne l'ayant pas réalisée, je m'adresserai non plus au peuple, mais à une classe d'hommes généralement éclairée, exerçant encore la plus heureuse influence; habitant constamment les campagnes, qu'ils doivent édifier et consoler, possédant tout ce qui est nécessaire pour cultiver et propager les abeilles; dont les plus riches sont à peine dans la médiocrité, et qui trouveraient

dans une occupation, ou plutôt dans un délassement si analogue à leur position, un petit surcroît de revenu, dont les pauvres profiteront plus qu'eux.

« Vous devinez que je veux parler des curés de campagnes; car, dans l'état actuel de la société, à quelle autre classe d'hommes ce tableau peut-il convenir? Je ne veux pas leur imposer des sacrifices ni des devoirs pénibles; je veux au contraire mêler quelques fleurs aux épines de leur ministère, grossir le trésor de leurs aumônes, et leur fournir ainsi de nouveaux moyens de consolation et de charité. Ils ont tous un petit jardin contigu au presbytère, et renfermé dans son enclos, où ils viennent se délasser des travaux de la vie pastorale; c'est là qu'ils passent leurs plus douces heures, en pensant au bien qu'ils ont fait ou qu'ils veulent faire à leur troupeau. Ils y cultivent des fleurs pour parer l'autel aux jours de fêtes, des plantes potagères et des fruits que les pauvres viennent récolter avec eux. J'en connais qui font dans leur jardin des cours d'agriculture expérimentale; ils essayent d'y acclimater toutes les plantes utiles, surtout les céréales, et les arbres fruitiers qu'ils veulent introduire dans leur paroisse. Eh bien! que ces jardins qui, tout au plus d'un quart d'arpent, rendent plus de services à l'agriculture que des terres immenses, s'enrichissent encore d'un nouveau produit! que les curés y reçoivent la manne céleste! qu'ils y placent seulement deux ruches, et notre déficit en cire, que M. Ardent, dans son projet de code rural,

évalue à 400,000 livres par an, disparaîtra avant quatre ans, devant les 60,000 ruches pastorales, que je propose d'établir dans les 30,000 succursales et cures, qui existent dans le royaume.

Ce calcul est fondé sur le produit le plus bas que l'on puisse obtenir des abeilles; savoir: sur une livre de cire par ruche, et sur un essaim par an. Dans quelques années, nous rejetterions sur l'étranger le tribut que nous lui payons. Je ne pense pas que l'on m'objecte qu'il sera difficile de former ce premier établissement. Je suis bien loin de vouloir le mettre à la charge de MM. les curés, et même du gouvernement; car j'aime à croire qu'il n'y aura pas un simple particulier qui ne soit jaloux d'offrir à son pasteur une ou deux ruches: pour exciter l'amour propre en faveur du bien public, on pourrait mentionner ce don dans les registres du conseil municipal. A défaut d'offrande volontaire des ruches, les conseils municipaux pourraient voter dans leur budjet, une modique somme de 30 à 40 francs pour les acheter, et je pense qu'on ne pourrait donner aux fonds de la caisse municipale une plus utile destination. Ces dons, ces achats, seraient d'autant plus faciles, qu'il n'y a peut-être pas de village en France, où l'on ne trouve des abeilles.

« Ce n'est pas la création de cet établissement qui est difficile, c'est sa conservation; mais comme les ruches seraient une propriété dont les curés auraient la jouissance et l'entretien, on pourrait

les placer sous l'inspection qui leur serait la plus agréable, celle de l'autorité ecclésiastique. Dans ses visites pastorales, monseigneur l'évêque s'en ferait rendre compte, comme de tous les autres revenus de l'église. Il s'informerait si elles prospèrent, si la cire qu'elles donnent suffit aux besoins du culte; si la distribution du miel aux pauvres malades a été abondante. Sans doute qu'il ne dédaignerait pas d'entrer dans ces détails, qui intéressent la religion et l'humanité, et qui ne pourraient qu'ajouter au respect et à la reconnaissance qu'inspire son ministère. Pour offrir à MM. les curés une récompense honorable des soins qu'ils donneraient à leurs abeilles, je desirerais que dans tous les diocèses, celui dont les ruches auraient le plus prospéré, et qui aurait le plus répandu parmi ses paroissiens la culture de cet insecte, fût, sur la demande de l'évêque, au ministre de l'intérieur, reçu membre de la société d'agriculture de son département. L'exécution de ce projet agricole me semble aussi facile qu'agréable; j'aime à croire qu'un préfet ne voudrait pas quitter sa place, avant d'avoir doté chaque presbytère de quelques ruches. Cette dotation rurale lui ferait un jour peut-être plus d'honneur, que d'autres monuments, que les préfets sont jaloux d'élever. Son nom serait mêlé dans la reconnaissance des peuples, avec celui du pasteur qui l'aurait secondé dans cette heureuse entreprise. Le pauvre, dans ses infirmités, en recevant son miel de la ruche pastorale, le bénirait sur son lit de

douleur. Mais c'est au règne du petit fils du bon Henri, qu'il appartient de faire couler des ruisseaux de miel, pour guérir tous les maux et toutes les blessures que son absence a causés à notre pauvre France. Ses augustes prédécesseurs lui en ont donné l'exemple. L'ordonnance de saint Louis, de 1270, qui fixe la jurisprudence à l'égard des abeilles, est un modèle de naïveté de langage, de simplicité et de grâce. »

Nous applaudîmes avec transport au projet du bon curé de Bidon, et surtout aux sentiments vraiment patriotiques qui le lui avaient inspiré. Nous lui fîmes cependant une objection; nous lui dîmes que beaucoup de curés ne connaissant pas la manière de gouverner les ruches, il était à craindre qu'ils ne voulussent ou ne pussent se charger du dépôt qu'il voulait leur confier. Il nous répondit que cette culture était aussi simple que facile; que tout l'art consistait à abriter les abeilles, à les défendre de l'humidité, et surtout à partager généreusement avec elles le produit de leur industrie. Il nous lut une instruction familière qu'il avait composée à ce sujet, et qui nous parut un manuel excellent pour tous ceux qui se livrent à cette intéressante culture. Pour compléter ce petit traité, il nous fit approcher d'une ruche qu'il avait constamment sur sa fenêtre, pour ses observations journalières.

Les abeilles semblaient le connaître, et voltigeaient

autour de lui comme pour le caresser ; ses mains en étaient couvertes ; pour lui elles n'avaient plus d'aiguillon. Il détacha plusieurs rayons, qu'il déplaçait et replaçait à volonté : sur l'un d'eux, il nous fit remarquer la reine, qui se distinguait de ses compagnes par sa grosseur et la longueur de ses ailes : elle était suivie d'un cortége nombreux, animant tous les travaux, et faisant la police de son royaume. L'alvéole où elle réside est un vaste palais en comparaison des petites loges destinées aux ouvrières. Après ce spectacle merveilleux, M. le curé nous fit servir du miel dont la blancheur et le goût méritèrent tous nos éloges. J'aurais voulu pouvoir donner quelques jours à l'hospitalité que le curé nous offrait avec tant de plaisir ; mais le temps de notre absence était compté, et il fallait rentrer dans nos foyers.

Je trouvai ma famille dans la joie que *lui* causait une lettre qu'elle venait de recevoir de la Nouvelle-Orléans, d'une de mes tantes, religieuse en France avant la révolution, et qui avait passé les mers pour ne point interrompre le sacrifice que, dès sa plus tendre jeunesse, elle avait fait à Dieu, de ses talents et de sa vie. L'émigration de cette sainte fille mérite d'autant plus d'être connue, qu'elle se lie à un événement politique qui, quoique s'étant passé en Amérique, a occupé l'Espagne, et a été même observé par toute l'Europe. On célèbre sans cesse l'héroïsme de la gloire militaire, qui ravage le

monde; présentons ici celui de la religion, qui le pacifie et le console.

La sœur Saint-Michel, née Gensoul, religieuse ursuline avant la révolution, excitée par un dévouement que ni l'ambition, ni aucun autre intérêt profane ne saurait inspirer, partit, en 1810, de Montpellier pour la Nouvelle-Orléans, où elle voulait fixer ses jours dans un couvent de son ordre et de ses anciennes compagnes. En 1780, une colonie de ces saintes filles, sur la demande de la cour de Madrid à celle de Versailles, était sortie du couvent de Pont-Saint-Esprit, où était déjà notre héroïne, et avait été fonder une maison religieuse dans la capitale de la Louisiane. Depuis la suppression des couvents en France, la sœur S^t^.-Michel ne songeait qu'à aller rejoindre ses anciennes amies, avec lesquelles elle avait toujours correspondu, et qui desiraient autant qu'elle cette réunion. L'immensité des mers qui les séparaient, la guerre maritime et continentale n'étaient que de faibles obstacles à ses yeux. Toujours occupée de ce projet, elle quitte Bagnols, sa ville natale, et une famille justement considérée qui lui prodiguait tous les égards et tous les secours que, malgré la philanthropie du siècle, si vantée, toutes les religieuses n'ont pas trouvés chez leurs proches. Elle se rendit à Montpellier, auprès d'autres de ses sœurs, auxquelles elle eut bientôt inspiré le desir de partager les périls comme les succès de sa résolution. Pour en commencer l'exécution, elle

forma avec elles, pendant plusieurs années, de jeunes élèves qu'elles prirent dans les classes les plus humbles et les plus élevées de la société : elle choisit celles qui lui parurent les plus animées de son esprit et les plus capables de partager ses travaux et de les continuer; elle s'assura de leur consentement, obtint celui de leurs familles, et demanda des passe-ports pour l'Amérique.

Le gouvernement d'alors, quoique étonné de cette demande, non seulement l'accorda, mais il protégea cette nouvelle mission d'outre mer, comme si ses serviteurs les plus chers devaient un jour en recueillir les fruits. Le ministère de la marine recommanda ces généreuses missionnaires avec autant d'autorité que de sollicitude au capitaine du vaisseau qui devait les transporter en Amérique; et cet officier, dont je regrette de ne pas savoir le nom, remplit cette mission d'une manière à exciter à jamais leurs éloges et leur reconnaissance. Les préparatifs de ce long voyage, ou plutôt de cette expatriation volontaire, avaient été immenses; car, aussi instruite que pieuse, la sœur Saint-Michel voulut emporter avec elle les sciences et les arts de l'Europe, qui avaient trait à l'éducation de la jeunesse, à laquelle elle s'était toujours consacrée; c'étaient des instruments de physique, d'astronomie et de musique, des modèles de nos machines servant à l'agriculture et à l'économie domestique; c'étaient des dessins, des tableaux, des gravures représentant des sujets de

l'histoire de France, avec les pinceaux et les couleurs qui devaient les reproduire. Sa bibliothèque, déjà très considérable, fut encore augmentée; elle l'enrichit de tous les auteurs classiques du siècle de Louis XIV, où elle trouvait réunis la morale, la religion et la belle littérature. Elle emporta plusieurs exemplaires de *Paul et Virginie*, qu'elle voulait répandre parmi les sauvages, pour les attirer à elle par le double charme de l'innocence et du sentiment. Le *Génie du Christianisme*, de M. de Châteaubriant, figurait dans cette intéressante collection : plus d'une jeune Attala devait y lire son histoire, et la trouver encore plus attachante dans le pays de sa naissance et de sa mort. Il n'est pas jusqu'aux graines de nos plantes potagères, de nos arbres fruitiers et forestiers, des fleurs de nos jardins, dont elle ne fît provision pour en enrichir sa nouvelle patrie, et avoir toujours sous ses yeux les plus doux produits de celle qu'elle quittait. Elle eût fait ainsi toute la cargaison du vaisseau, si sa fortune eût égalé son zèle et son noble désintéressement.

Tous les préparatifs achevés et les passe-ports obtenus, la pieuse colonie, composée de sept personnes, au nombre desquelles était M^lle^ Laclotte, d'une famille riche de Montpellier, sortit de cette ville le 24 mars 1810, à minuit. Elles avaient soigneusement caché le jour et l'heure de leur départ; car elles n'auraient peut-être pu résister aux démonstrations de la douleur publique. Une seule personne étrangère au voyage était dans la confi-

dence; c'était Mlle Adèle Le Roy, fille d'un professeur distingué de la faculté de médecine de cette ville. La sœur Saint-Michel avait surtout caché son départ à sa nièce, Mlle Sophie de Reboul, qui, orpheline dès l'enfance, avait retrouvé en elle la plus tendre des mères. Montpellier est, sans contredit, une des villes du royaume qui, par la culture, la douceur des mœurs et la sagesse des opinions de ses habitants, était la plus digne d'apprécier ce grand sacrifice : nos missionnaires embrassaient, par leurs relations et celles de leurs familles, cette intéressante population, et lui avaient inspiré les sentiments les plus affectueux de respect et de reconnaissance. Le jour où elles quittèrent cette ville fut un jour de deuil et de prières pour toutes les personnes qui les avaient connues plus particulièrement. Elles n'étaient accompagnées que d'un vieillard, l'abbé de la Tour, aumônier du lycée de Montpellier, le même qui, vingt ans auparavant, avait conduit à la Nouvelle-Orléans la première colonie de religieuses sorties du couvent de Pont-Saint-Esprit, et qui, après avoir accompli ces deux missions, est mort à la Louisiane, deux ans après ce second voyage, curé d'une peuplade qu'il avait amenée à la civilisation par un moyen infaillible, la religion chrétienne. Ainsi, dans le moment où nous épouvantions l'Europe par nos armées et nos victoires, de saintes filles et un faible vieillard allaient, sur les bords du Mississipi, faire chérir le nom français, et marchaient à des conquêtes plus

douces, et surtout plus durables. Elles s'embarquèrent à la Rochelle le 21 avril, et, après une navigation très pénible, arrivèrent à Philadelphie, le 10 juin. Elles passèrent à Baltimore la saison des grandes chaleurs, se mirent en route par terre, et arrivèrent à la Nouvelle-Orléans, le 30 décembre 1810. Elles furent reçues avec des honneurs bien mérités : le gouverneur espagnol vint à leur rencontre; mais elles se dérobèrent à cet éclat pour se renfermer dans la retraite profonde qu'elles venaient chercher de si loin.

La sœur Saint-Michel était supérieure du couvent de la Nouvelle-Orléans, lorsque les colons du Texas, chassés du fameux Champ d'Asile par les Espagnols, y débarquèrent en proie à tous les besoins : ils avaient eu à combattre la faim, le climat et tous les éléments conjurés contre eux; il ne leur restait plus que leurs épées, richesse et dépouille dernière des soldats français.

A leur premier passage dans cette ville, en venant d'Europe, ils avaient appris avec la plus profonde indifférence, qu'il y existait des religieuses françaises, généralement chéries et respectées, et qu'elles usaient, de la manière la plus touchante, de l'influence qu'elles avaient sur les habitants de toutes les classes. Ils avaient négligé de leur faire remettre les lettres de recommandation qu'on leur avait données en France pour elles. Plusieurs même d'entre eux avaient cherché à tourner en ridicule leurs travaux et leurs vertus.

Ils croyaient marcher à la gloire et à la fortune, et reproduire de nos jours les premiers conquérants du Nouveau-Monde; quelques mois de séjour et de travaux au Texas ayant suffi pour dissiper toutes les illusions, ils reparurent bien différents à la Nouvelle-Orléans : toute la fierté des conquérants avait disparu; on les vit prosternés aux pieds des autels de l'église des religieuses françaises; on les vit se répandre autour de la paisible enceinte du monastère, et l'entourer de leur respect et de leur dernière espérance. Mais ils n'avaient pas besoin de faire un appel à leur charité, elles vinrent d'elles-mêmes à leur secours : ils étaient Français et malheureux, et à ces deux titres tous les trésors de leur bienfaisance furent ouverts pour eux. Non seulement elles leur firent distribuer de l'argent, des vivres et des vêtements, mais elles excitèrent en leur faveur l'humanité des habitans de toutes les classes, qui se dirent : *Ce sont les frères de nos bonnes sœurs, nous devons les secourir.* Elles facilitèrent leur départ pour l'Europe et les différentes régions où ils voulaient se rendre; elles firent des vœux pour leur navigation, et surtout pour leur retour sincère au fils de saint Louis. Ainsi, la force fut protégée par la faiblesse, l'aigle altier par la timide colombe; ainsi les vertus chrétiennes exercèrent au-delà des mers tout leur empire et leur divine influence.

Dans sa lettre, ma tante me donnait une commission dont je me chargeai avec empressement.

mais que je ne pouvais remplir qu'à mon retour à Paris : en partant de France, elle avait légué à une de ses élèves la faible pension qu'elle recevait du gouvernement, comme ancienne religieuse. Elle croyait pouvoir acquitter une dette sacrée, lorsque, faute d'envoyer à temps son certificat de vie, elle avait été rayée du tableau des pensionnaires. Elle me chargeait de me présenter au ministre des finances, pour lui demander à y être rétablie. « Cette radiation, nous disait-elle, m'affecte d'autant plus, qu'il me semble que je suis effacée du grand tableau de la mère patrie, que j'ai toujours aimée et que j'aimerai toujours. » (1)

Une autre lettre que je reçus le lendemain de Paris, détruisit tout le plaisir que m'avait causé celle de la Louisiane. Elle était du colonel anglais, à qui j'avais confié la garde de ma maison. Il me mandait qu'il était à la veille de partir pour Londres, et il pressait mon retour, voulant me remettre lui-même le dépôt dont il s'était chargé si obligeamment. Cette nouvelle m'affligeait beaucoup ; il fallait me séparer de ma famille, qui me retenait avec les plus douces instances, pour retourner dans ma maison que je verrais encore assiégée et pillée, si le colonel, ma sauve-garde, était obligé de s'en éloigner: je ne balançai pas cependant; je volai à Paris. J'avais annoncé au colonel le jour de mon

(1) Le morceau qu'on vient de lire, a été inséré dans le Moniteur du 11 janvier 1820.

arrivée; il m'attendait sur les bords de la Seine. « C'est vous, lui dis-je, en l'embrassant, qui allez me donner l'hospitalité, car sans vous, je n'aurais plus d'asile sur ce rivage : — Volontiers, me dit-il, que je vous rende ce que j'ai reçu de vous ! puissé-je, en votre absence, avoir eu le bonheur de vous donner un faible témoignage de ma reconnaissance ! » Il m'introduisit lui-même dans ma maison. L'ordre et la propreté y régnaient, comme si elle n'avait pas été privée, un seul instant, de la présence du maître. Mon jardin était dans le meilleur état. Ses soldats l'avaient cultivé. Il avait fait semer et mettre en place toutes les fleurs d'automne ; elles étaient d'une beauté et d'une fraîcheur qui attestaient les soins des jardiniers. Mes orangers avaient repris leur feuillage ; quelques-uns étaient couverts de fleurs. Plusieurs de mes pigeons, attirés par les mêmes soins que je leur avais toujours donnés, étaient *rentrés* dans le colombier. Ma petite ménagerie était bien conservée et augmentée; mais ce qui me toucha le plus, fut de voir qu'il avait remplacé les arbustes que les barbares pionniers avaient détruits, et que j'avais souvent regrettés devant lui; c'étaient plusieurs jolies bruyères du cap, des daphnées, quelques rosiers d'espèces rares. Il y avait surtout, un kamelia, la rose du Japon, que nous devons au père Kamel, jésuite hollandais, missionnaire au Japon, et à laquelle la reconnaissance des botanistes a donné son nom. Toutes ces belles plantes

se retrouvaient encore une fois dans ma petite collection, et me devenaient plus chères par la manière dont elles m'étaient rendues.

Qu'on juge de la surprise que me causèrent ces dons de l'hospitalité! Je témoignai au colonel irlandais, combien j'y étais sensible, mais il me quitta en me disant: « Permettez-moi d'aller donner des ordres pour vous recevoir dignement. A table, je vous donnerai une nouvelle qui vous fera certainement plus de plaisir que les fleurs que je vous ai offertes. » Cette annonce faite d'un air affectueux, ajouta encore à ma satisfaction. En rentrant du jardin, je trouvai un dîner, en tout, servi à la française; l'Irlandais en fit les honneurs et y prit part, comme s'il avait été préparé dans une taverne de Londres. Le repas fut fort gai. J'attendais la bonne nouvelle; au dessert, il me dit d'un ton presque solennel: « Je n'ai pas cru devoir confier à la poste, ce que je vais vous apprendre: je n'ai voulu le confier qu'à l'amitié; sachez, mon cher hôte, que l'occupation de la France va cesser; qu'avant dix jours au plus, elle sera libre. Je vais à Londres, porteur de dépêches relatives à l'évacuation de votre territoire; je suis sûr que vous avez assez bonne opinion de moi, pour croire que je me réjouis infiniment de cet événement, j'aime et j'estime les Français. » A ces mots, il porta un toast à la France.

J'étais hors de moi et dans un ravissement de joie inexprimable, je sautai au cou du colonel; je l'embrassai avec transport. O chère France, m'écriai-je,

tu vas donc recouvrer ton indépendance, ton rang superbe, et jouir dans toute sa plénitude, du bonheur que t'apportent les Bourbons. « Colonel, vous l'avez saluée ma patrie par votre toast, eh bien! j'en porte un à l'émancipation des Catholiques irlandais, vos braves et malheureux compatriotes. »

Nous fîmes sauter ainsi, une bouteille de Champagne, qui avait échappé aux recherches de mes intraitables pionniers. Le colonel eut la bonté de m'assurer qu'avant de me quitter, il mettrait ma maison sous la sauvegarde d'un de ses camarades ; mais la France allait devenir libre et heureuse, pouvais-je songer à ma petite propriété! Il ne s'occupa plus que de son départ, qui eut lieu deux jours après. Je fis, à son insu, placer sur son chariot, une caisse de vin de la côte du Rhône, que j'avais récolté et apporté pour lui. Je l'accompagnai jusqu'à Saint-Denis. Nous visitâmes ensemble la fameuse Basilique. En parcourant les sépultures de nos rois, dont le rétablissement est une des plus belles pages de l'histoire de Napoléon, il me dit: « Les Anglais ont donné aux Français, l'exemple horrible du régicide; mais ils ont été surpassés par eux en profanation. Les tombes de Windsor et Westminster n'ont jamais été violées. » Nous nous séparâmes, peut-être pour toujours. Son dernier regard sembla me dire : « Vous avez un ami en Angleterre ; » le mien lui répondit : « Vous en laissez un en France. »

Heureux de l'espérance que m'avait donnée le colonel, je fus la répandre à Paris parmi les per-

sonnes qui m'intéressaient le plus, sans leur faire connaître celui de qui elle me venait, quoiqu'il n'eût pas exigé le secret. J'aurais voulu pouvoir annoncer cet heureux événement à toute la France. Me sentant déjà libre, je me livrai à la société, et repris tous mes rapports avec elle. Je trouvai souvent réunis chez une dame languedocienne, plusieurs membres de la majorité de la chambre *introuvable*, députés du midi, dont quelques-uns marquaient par un beau caractère ou par un beau talent. C'étaient MM. de T***, C*** B***, R***, L*** et le vénérable marquis de C***.

M. de T***, ancien ami de mon père, avait fait ses premières armes contre lui, au barreau de Nîmes. Ces deux adversaires toujours amis, étaient dignes l'un de l'autre. M. de T*** a fait preuve de talens et d'habileté pendant la session de 1815. Député d'un département doublement divisé par les croyances religieuses et par les opinions politiques, il s'est conduit avec la modération et la dignité d'un magistrat. Il est glorieux pour lui d'avoir été le rapporteur de la loi qui a détaché de notre code la page du divorce. Il a toujours chéri et honoré la mémoire de mon père, qui, mort quelques années avant la révolution, m'a laissé des plaidoyers et des mémoires que n'eussent pas désavoués Cochin et Linguet. D'habiles avocats de Paris, à qui je les ai communiqués, ont confirmé ce jugement. Il eût obtenu leur célébrité, s'il eût

exercé sa noble profession dans la capitale, ou dans quelque grand parlement.

M. de C*** B*** montrait dans cette réunion tout l'esprit, la gaieté, la piquante originalité d'un habitant du midi. Il sentait et s'exprimait avec vivacité. Sa conversation était tour à tour grave et légère. Il a attaché son nom, à toutes les discussions brillantes de la chambre, et à tous les actes où dominent les sentiments religieux et le dévouement sans bornes à la légitimité. Son caractère est celui des beaux temps de la chevalerie, mûri et perfectionné par les malheurs de la révolution. Il nous racontait en riant, que proscrit et condamné à mort en 1793, il avait imprimé lui-même sa condamnation. Il était alors réfugié chez l'imprimeur, chargé de cette fatale impression; mêlé avec ses ouvriers, il partageait leurs travaux et leur heureuse obscurité. Il nous rendait les séances du jour, avec un intérêt que n'avaient pas les journaux et même les discussions publiques de la chambre. Après avoir ainsi occupé la tribune de notre cercle, il nous chantait ses vers, comme un aimable troubadour de son pays. Je me rappelle une de ses chansons, qui courait alors tout le midi, dont le refrain était : *mon Dieu, mon Roi, ma Dame.*

M. R** a beaucoup moins marqué à la chambre des députés qu'au conseil des cinq cents. Lorsqu'il fut nommé à cette assemblée, je l'entendis adresser aux électeurs qui venaient de lui donner leurs suf-

frages, ces paroles énergiques: « Si vous n'avez cherché dans votre député que du courage, je vous dirai comme Jean-Bart à Louis XIV qui venait de le créer amiral: Sire, vous avez bien fait.» Il en fallait du courage pour venir, sous le canon du 13 vendémiaire encore fumant, opiner, ou plutôt lutter avec les membres de la monstrueuse convention qui ne voulaient pas se dessaisir de leur horrible pouvoir. M. R*** soutint la noble attitude qu'il avait promise à ses commettants; il débuta à la tribune par attaquer la fameuse loi du 3 brumaire; dans cette attaque, il employa tour à tour, deux armes puissantes, l'ironie et une logique pressante; mais c'est surtout à la défense de ses collègues proscrits au 18 fructidor, qu'il déploya un grand courage et un beau mouvement d'éloquence. Plusieurs de ces illustres victimes ayant échappé aux recherches de la police directoriale, avaient trouvé des amis et des asiles. On voulut les leur enlever. On voulut les contraindre, par la confiscation de leurs biens à venir se constituer prisonniers, ou plutôt, à aller expirer sur les sables brûlants de Sinnamari; une résolution aussi barbare, excita toute son indignation. Il s'élance à la tribune, et dans un discours improvisé, plein de véhémence et de sensibilité, il adresse à la majorité cette apostrophe terrible: « Vous voulez donc deux fois proscrire vos collègues, deux fois les condamner à mort. Je sais bien que le grand seigneur envoie le fatal cordon à ceux de ses sujets ou de ses minis-

tres, qui ont encouru sa disgrace, mais je n'ai jamais vu qu'il les obligeât à venir eux-mêmes le chercher.» Le décret de confiscation ayant été adopté malgré cette courageuse opposition, il s'écria du milieu de l'assemblée, comme Sertorius dans Corneille :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

L'éloquence de M. R*** était inspirée par l'amitié; il défendait principalement son collègue du même département, avec qui il était lié dès l'enfance, et que la proscription du 18 fructidor avait frappé dans ses bras.

M. le marquis de C***, député de Vaucluse, a été membre de l'assemblée constituante. Il était alors député de la noblesse, d'un seul ordre de l'état. Il a reparu dans nos assemblées, après un quart de siécle, député, non d'un seul ordre, mais de tous les ordres confondus par la révolution, et il a opiné en 1815 comme en 1789. On ne peut se défendre du plus juste sentiment de vénération, en voyant ce vieillard qui apporte dans les plus grands intérêts de l'état toute la vigueur de la jeunesse, jointe à la plus profonde expérience. S'il surmonte sa timidité naturelle, si quelque importante discussion l'appelle à la tribune, M. de C*** fera entendre une voix prophétique en faveur de la religion et du trône, pour lesquels il a toujours combattu.

M. L*** est connu bien avantageusement du département de l'Ardèche, qui l'a nommé à la chambre; et cette réputation, qui se borne aux

lieux qui nous ont vus naître, est la plus flatteuse, et peut-être la plus difficile à obtenir. Dans ce département, où les passions sont aussi ardentes que généreuses, il a exercé un ministère bien doux et bien honorable. Les partis, près d'en venir aux mains, l'ont choisi souvent pour arbitre, et se sont presque réunis à sa voix. Ce succès, ce triomphe civique, valent bien les succès et les triomphes de la tribune.

Je retrouvai là un ami de collége, M. Eugène de V*** : il avait quitté une solitude charmante, au milieu des montagnes de l'Ardèche, les habitudes les plus douces, une famille chérie, une grande exploitation rurale, pour répondre aux vœux de ses concitoyens qui, d'une voix unanime, l'avaient appelé à la chambre des députés. Il devait ce témoignage de leur confiance, non seulement à l'idée avantageuse qu'il avait donnée de ses talens et de son caractère, mais encore à la belle conduite qu'il avait tenue au 20 mars 1815, et aux premiers jours de juillet de la même année. A ces deux époques mémorables, il s'était mis à la tête des royalistes du département, et avait contenu tous les malveillants. Après le 20 mars, tandis que son frère entourait Mgr le duc d'Angoulême au Pont-Saint-Esprit, et marchait avec lui sur Valence, avec l'armée du midi, dont il commandait une division, M. Eugène de V***, toujours en armes dans son département, défendait la rive droite du Rhône, et assurait les communications des deux corps d'ar-

mée. Au mois de Juillet, avant même qu'on eût appris la rentrée du roi dans sa capitale, il rétablit dans sa préfecture le préfet du roi, après avoir chassé celui des cent jours. Il avait établi son quartier général à Aubenas qui, moins par sa position que par le courage de ses habitants, était devenu le boulevard du royalisme dans cette contrée. Les départements du Gard et de l'Ardèche ont récompensé de la même manière les mêmes services. Ils ont député les deux frères à la chambre des députés.

M. B***, député de Paris, et remplissant les hautes fonctions de la magistrature, faisait quelquefois partie de cette réunion; il venait se délasser le soir, au milieu de ses collègues, des peines et de la sévérité de son ministère. Ce magistrat qui, depuis le retour des Bourbons, exerce une influence si active et si utile, s'était condamné à la retraite, autant par éloignement de toute ambition, que par raison de santé. Il avait quitté le barreau de Paris au milieu des succès les plus brillants, et de la plus belle réputation. On cite de lui des plaidoyers dignes des plus grands maîtres; son éloquence était fortifiée par l'intime persuasion où étaient ses juges, que sa voix ne s'élevait que pour la justice et la vérité. Son désintéressement égalait ses talents. Il était loin de ressembler à ces avocats que l'on peut comparer à ces Arabes, qui pillent les voyageurs après leur avoir donné l'hospitalité; il n'est pas non plus de ces magistrats, dont les fonctions austères ont desséché l'âme, et la laissent

aride. Sa vie n'est qu'un dévouement continuel au roi et à l'état. Il combat à outrance les doctrines perverses, et en déplore amèrement les terribles conséquences. Son courage, qui brave les complots et les poignards, est quelquefois près de céder aux atteintes secrètes de l'envie et de la calomnie. Il est sensible à l'amitié et en goûte tous les charmes; ses émules au barreau sont presque tous ses amis. Il vivait dans la retraite volontaire, qu'il s'était imposée lui-même, lorsque le 31 mars 1814 vint lui ouvrir la carrière la plus glorieuse. Membre du conseil général de la ville de Paris, il rédigea, sous le canon de l'armée de Napoléon, cette fameuse adresse qui le foudroya sur son trône, et a enrichi nos annales d'un nouveau monument de courage, de patriotisme et d'éloquence.

Je voyais aussi parmi ces députés des départements, M. D***, envoyé par celui de l'Aveyron. On le remarquait comme ayant constamment plaidé dans les diverses législatures, pour le rétablissement des autels et de la puissance paternelle, ces deux principaux fondements de la société, renversés aux premières attaques de la révolution. Il était quelquefois accompagné de M. le baron C***, conseiller d'état, qui animait l'assemblée par des observations politiques, aussi profondes que piquantes. Le bon, le modeste M. M***, député de l'Ain, se réunissait à ses collègues du midi. De son âme douce et paisible partaient des élans de sensibilité et de patriotisme brûlants. Ses heureuses qualités faisaient

presque oublier qu'il était membre de l'Académie française, auteur d'un poëme cher à l'infortune, et d'autres ouvrages qui le rangent parmi nos meilleurs écrivains; il travaillait dans ce moment à son Histoire des Croisades.

Non content de voir de près ces honorables députés, je voulus assister aux débats de la chambre. Je m'attachai surtout à deux hommes qui partageaient l'opinion publique, et dont l'un voulait la diriger. Ne pouvant les voir dans leur salon; à travers les flots de solliciteurs, et peu disposé à languir dans leur antichambre, je les observai à la tribune. Ils diffèrent tellement de mœurs, d'habitudes et d'esprit, que l'on dirait que l'un est né à Athènes et l'autre à Lacédémone, qu'ils n'ont pas vécu dans le même siècle; et cependant ils sont nés tous deux sur les bords du même fleuve, et ils ont été en même temps ministres du même roi. On sent bien que je veux parler de MM. D*** et L***. voici quelques traits que j'ai recueillis sur eux :

M. D*** n'a pas encore atteint l'âge mûr; dans le poste éminent où la fortune l'a élevé, sa jeunesse lui donnera deux avantages, qui ne peuvent compenser cependant les dangers de l'inexpérience. Elle fera excuser ses fautes, et relèvera ses succès. La nature l'a comblé de ses dons. Il possède tout le charme de la figure et des manières; sa physionomie, toujours ouverte et gracieuse, son accès, facile et prévenant, sa politesse, pleine de bienveillance, le rendent l'homme le plus séduisant. Un air

de franchise et de vérité compléterait la séduction. Sa taille est élevée. Il y a plus de grâce que de noblesse dans sa personne. Sa mise est très soignée; on voit qu'il là compte au nombre de ses moyens de plaire. Il paraît tour à tour à la cour en habit de colonel, de courtisan et de ministre. Il prend aisément les formes et les habitudes des deux premiers états. Il n'est pas aussi heureux sous le costume de ministre. Il s'est dépouillé avec plaisir de la toge de magistrat, dont la gravité l'importunait. Son esprit à plus de saillie que de profondeur, plus de sagacité que de justesse et d'étendue; il parle avec plus de facilité que d'éloquence; son cœur est susceptible de générosité et d'élévation; il oublie et pardonne les mauvais procédés, les injures, même les torts de l'ingratitude; on lui reconnaît plus d'adresse et de politique que de résolution; son ambition ne paraît avoir d'autre but que celui d'atteindre le pouvoir; on dirait que le vaisseau de l'état n'est rien pour lui; que le gouvernail est tout. Point de ces mesures, de ces grandes conceptions qui annoncent l'homme voyant dans l'avenir. Il jouit de toute la faveur du roi; mais on craint qu'il ne lui soit plus agréable qu'utile; qu'il ne l'amuse plus qu'il ne le serve. Colbert et Louvois étaient plus estimés qu'aimés de Louis XIV. M. D*** prétend maintenir l'équilibre le plus parfait entre les diverses opinions qui divisent la France; mais il n'a ni assez de fermeté pour les contenir, ni assez d'habileté pour les diriger, et il pourrait bien ne recueillir que la haine de tous

les partis. Au 19 mars, je l'avais vu à Vincennes sous les drapeaux des volontaires royaux; il se distinguait dans ces nobles rangs par le plus beau dévouement. On était cependant loin de prévoir alors son étonnante élévation, quoiqu'il fût venu se placer dans la véritable voie d'y parvenir. Devenu ministre, loin de maîtriser les événements, il se laisse entraîner par eux, et partage toute leur mobilité. En un mot, on trouve dans M. D*** l'homme de cour, mais on y cherche l'homme d'état.

M. L***, a dans ses mœurs et dans toute sa personne la gravité d'un Spartiate : son front semble toujours couvert d'un nuage; on dirait toujours qu'il souffre ou qu'il pense. Son abord est poli, mais glacial; la maigreur et la hauteur de sa taille ajoutent encore à son air austère; sa physionomie et son geste, qui, dans les situations ordinaires de la vie, n'expriment que la circonspection et *même la timidité*, prennent à la tribune l'assurance et même une noble fierté. On voit qu'il est là sur son terrain, avec tous les avantages que la nature et l'étude lui ont donnés. Le caractère de son éloquence est la véhémence, l'entraînement en est l'effet ordinaire. Dans les grandes occasions, il serait sublime, s'il n'était quelquefois obscur : en général, il parle trop souvent *ab irato*. Il a le premier osé dire la vérité à Napoléon, et faire parler cette tribune que cet heureux soldat avait rendue si long-temps muette. Il fut pour lui un conseiller sage plutôt qu'un censeur hostile : c'était Cinéas qui remontrait à Pyrrhus,

rêvant la conquête du monde. Il a plus d'une fois sacrifié son repos au bien de l'état. Son désintéressement égale sa fermeté; il mourra pauvre comme Aristide et Phocion : il est le juste d'Horace, le jurisconsulte défini par Cicéron. Engagé un instant dans une route dangereuse, il a signalé lui-même les périls auxquels il allait exposer le vaisseau de l'état, et, en s'accusant ainsi, il s'est montré supérieur à ses collègues et à lui-même. Pour terminer l'esquisse de ces deux portraits par un court parallèle, je dirai : dextérité et souplesse sont les deux qualités essentielles de M. D***; vertus et talents caractérisent M. L***.

Le 15 décembre, je me présentai à l'audience de M. le comte Corvetto, pour remplir la commission que m'avait donnée la sœur Saint-Michel de la Louisianne; je n'eus qu'à lui exposer la situation intéressante de cette sainte fille, et l'impossibilité où la mettait l'immensité des mers, d'envoyer régulièrement le certificat de vie, qu'on exige des pensionnaires de l'état. Il fut touché de cette émigration religieuse, et il ordonna que la pension fût rétablie. Il me remercia même de lui avoir fourni l'occasion de faire une bonne action : j'avais connu ce ministre à Gênes, dans le temps qu'il ne s'occupait modestement qu'à défendre devant les tribunaux, les intérêts privés de ses compatriotes. Il jouissait alors de la réputation d'un habile avocat, d'un écrivain et d'un orateur distingués. On ne lui soupçonnait point les moindres connaissances en

finances. Il était cher aux Plébéiens et aux Patriciens, et se faisait surtout remarquer par sa conduite et ses principes religieux. Les idées philosophiques n'avaient pas même effleuré son cœur ni son esprit. Lorsque le 22 mai 1797, Gênes renversa son gouvernement aristocratique qui avait fait si long-temps sa force et sa richesse, M. Corvetto fut mis à la tête de la nouvelle république. Il fut un des cinq membres du directoire ligurien. On cite encore de lui, une proclamation éloquente qu'il adressa aux habitants insurgés de la perfide vallée de Borsonasca. Son règne directorial fut doux et paisible. La révolution de Gênes est peut-être la seule de nos temps modernes qui ait respecté la religion, ses ministres et même les ordres religieux. M. Corvetto communiqua à ses collègues, son esprit juste et conciliant. La république démocratique ayant été dévorée par le grand empire, *Napoléon* qui exportait de l'Italie, les tableaux des grands maîtres et les hommes d'un grand mérite, appela M. Corvetto au Conseil d'état. Il arriva à Paris sans fortune, et ne s'y soutint que par les libéralités de Napoléon. Son extérieur simple et modeste contrastait avec la tenue fastueuse de ses collègues. Cependant il leur devint bientôt cher par l'aménité de son caractère. Il plut à Napoléon par des qualités plus solides, par des talents supérieurs et par son désintéressement. Aux cent jours, son nom fut inscrit sur la liste des conseillers d'état; mais il ne parut jamais au milieu d'eux. La religion du serment avait

sur lui la force antique qui est malheureusement si loin de nous. Cette noble conduite affligea d'autant plus Napoléon, qu'elle lui présagea sa chute, tant il connaissait la perspicacité de l'homme qui lui refusait ses services et évitait ses faveurs.

Au second retour du roi, il fut nommé ministre des finances; j'ai vu beaucoup de Français mécontents et presque humiliés de voir le poste de Sully et de Colbert occupé par un étranger; mais son habileté et sa bonne foi, son abord facile, ses manières pleines d'obligeance, les eurent bientôt réconciliés avec lui. A la tribune, il parlait notre langue comme si elle avait été toujours la sienne. Il en possédait si bien toutes les ressources, qu'il pouvait à son gré, manier l'arme si délicate de l'ironie. Dans une séance de la discussion du budget, où les députés de l'opposition s'étaient abandonnés à toutes sortes de divagations, il dit avec autant de finesse que de vérité: *On a parlé de tout, même du budget.* La justesse et la lucidité de son esprit éclairaient les matières les plus abstraites. Il ne m'appartient pas de juger le ministère de M. Corvetto, qui a commencé dans les circonstances les plus difficiles et les plus désespérantes, où se soit jamais trouvée la monarchie. On doit attendre, pour prononcer ce jugement, que les cinq années de sacrifices que nous a imposés le 20 mars, soient écoulées. Si à cette époque, les conditions du traité de Paris ont été observées, si la France n'a pas succombé sous le poids des subsides; si le crédit public est rétabli; si après avoir

rempli cette tâche accablante, M. Corvètto se retire du ministère, aussi pauvre qu'il y est entré, nous pouvons dire d'avance que son nom sera inscrit, dans nos annales, auprès de ceux de nos ministres qui ont le mieux mérité de la France.

Depuis cette audience, j'ai eu le bonheur de voir M. Corvetto dans l'intérieur de sa famille, et avec cette liberté dont on jouit à la campagne, même auprès d'une excellence. Ma chaumière touchait au château qu'il avait loué, pour la belle saison, aux environs de Paris. J'aimais à l'observer dans cette retraite, où il arrivait presque toujours plus que fatigué de son honorable servitude. Combien de fois il m'a adressé ce vœu que j'aurais voulu être entendu de tous les ambitieux : Quand pourrai-je vivre et être heureux comme vous ! Il ne goûtait quelques momens de repos qu'en oubliant qu'il était ministre, et en se livrant au doux abandon d'un bon père, d'un époux affectueux, d'un ami fidèle. Outre les inquiétudes et les peines inséparables d'une administration si difficile et si compliquée, il éprouvait toutes celles qui naissent d'une extrême sensibilité. Qu'on juge combien il devait souffrir ! il avait l'âme de Racine, et il lui aurait fallu celle de Louvois. Il eût dû cependant désarmer, non seulement les haines et les jalousies, mais même toutes les oppositions ; car il n'a jamais dit et donné que des paroles aimables et consolantes ; ses refus étaient plus doux que les grâces de bien d'autres ministres.

Pendant les doux, mais trop courts loisirs que M. Corvetto goûtait à la campagne, il trouvait encore le temps d'exercer sa bienfaisance, et c'était son plus agréable délassement; il faisait distribuer par le curé d'abondantes aumônes; en le chargeant de ce ministère de charité, il voulait, le rendre encore plus cher à ses paroissiens. Son épouse avait fait disposer une chapelle dans l'intérieur de ses appartements pour y recevoir la population, dont l'église s'était écroulée.

J'ai assisté plus d'une fois à la messe dans cette chapelle située au rez-de-chaussée, et qui, s'ouvrant sur le parc, pouvait contenir dans les allées, tous les fidèles du village. Cette réunion pieuse offrait un spectacle aussi rare qu'édifiant. Que d'utiles exemples, que de précieux souvenirs la famille Corvetto a laissés dans ce village, qui l'a possédée trop peu de temps!

Le 19 décembre, le jour me fut annoncé par un violent incendie; tout le village de Clichy me parut en flammes. Je volai à ma croisée, dans les plus vives alarmes pour cette population. Cependant je n'entendais aucun de ces cris d'épouvante que poussent de malheureux incendiés: non seulement le tocsin ne sonnait pas, mais l'air ne retentissait que du bruit des fanfares qu'exécutait la musique de tous les régimens campés dans la plaine de Clichy que dévorait l'incendie. De mon village et autour de moi partaient des cris d'allégresse. Je ne pouvais revenir de ce contraste entre l'horrible spectacle qui

était devant mes yeux et les sons joyeux qui frappaient mes oreilles, lorsqu'un de mes voisins monta précipitamment dans ma chambre, en me criant de l'escalier : « Ils partent ! ils partent ! — Mais l'incendie de Clichy? lui dis-je. — En voici la cause : les Hanovriens, en quittant leur camp, ont mis le feu à toutes leurs baraques, formées des portes et fenêtres de ce village; ils n'ont voulu laisser que des cendres. Après avoir pillé, ils ont incendié : tels sont et seront toujours les adieux des soldats étrangers à leurs hôtes. — Ah ! lui dis-je, pourquoi un si beau jour nous est-il annoncé par un désastre? »

Un moment après, défilèrent devant moi les compagnies de pionniers qui nous avaient tenus assiégés pendant six mois. Je les suivis des yeux jusqu'à l'endroit de la Seine où ils avaient jeté leur pont, pour bien m'assurer s'il décampait avec eux; mais il était déjà sur les charriots. A cette vue, transporté de joie, je m'écriai : « Quelle est donc cette force invisible, qui deux fois, fait remonter vers leur source ces torrents impétueux qui s'étaient répandus en mugissant sur notre belle France, et l'avaient couverte de débris? des armées aussi intrépides que nombreuses n'avaient pu les arrêter, et ils reculent devant un vieillard sans armes et sans trésor ! mais ce vieillard est le roi de France; il est armé de l'égide de la légitimité, ce palladium des peuples et des rois, et tous les rois et les peuples le reconnaissent et l'embrassent.

Le lendemain, je fus à Paris pour jouir du spec-

tacle de la capitale de la France libre et rendue à son roi. Plus heureux que les Troyens trompés par la fuite simulée des Grecs, les Parisiens voient avec ravissement tous les postes abandonnés par les alliés; ils se répandent dans les places publiques, dans les promenades, dans les villages voisins. C'étaient là, disaient-ils, que campaient les Russes, ici les Autrichiens, plus loin les Prussiens; voilà le champ où a été livré le terrible combat. Ils se rendent en foule sur le pont superbe jeté devant École Militaire, que les Prussiens voulaient faire sauter pour effacer le souvenir de leur défaite à Yena, dont il porte le nom. Là, mille voix répètent que Louis XVIII leur fit signifier que s'ils osaient toucher à ce pont, il allait s'y transporter, pour sauter avec lui. Tous reconnaissent qu'ils ne doivent la conservation de ce monument qu'à la noble fermeté du roi.

Après ces premiers élans de la joie publique, on pense au traité de paix de Paris, qui a imposé à la France des charges si accablantes; on déplore la cruelle nécessité qui l'a fait signer. Dans tous les salons, on ne parle que de cet événement, si heureux par son premier résultat, si pénible par ses suites. Ici, j'entends des plaintes, là des félicitations, plus loin des accusations; on discute, on s'échauffe, j'écoute en silence, et après avoir donné toute mon attention à toutes les opinions, je raconte au cercle, devenu plus tranquille, l'histoire suivante d'un antique ormeau, qui est celle de la France et qui sera comme l'épilogue de cet ouvrage.

L'ORMEAU,

OU

LE SULLY DES BORDS DE LA SEINE.

Sur la rive droite de la Seine, non loin du village de Clichy, végétait avec orgueil un bel ormeau planté par Sully, et qui en portait le nom, par une juste reconnaissance. Heureuse immortalité obtenue par des bienfaits ! douce récompense des services rendus à l'agriculture par l'ami du bon Henri ! Il n'est pas abattu, mais il est horriblement mutilé, cet arbre majestueux, qui a vu les générations s'écouler avec respect devant lui, comme l'onde paisible qui l'arrose. Il lui reste encore plus de racines que de branches et de rameaux. Ces racines, presque aussi grosses que le tronc qu'elles soutiennent depuis plus de deux siècles, sortent et s'étendent horisontalement à sa surface. Elles offrent des bancs naturels et commodes, où viennent se reposer les promeneurs qui, desirant traverser le fleuve, attendent presque toujours le bateau qui doit les porter sur l'autre rive. J'aimais à me rendre, avant même d'avoir acquis mon petit ermitage, sur ce rivage de la Seine, parce qu'il est toujours paisible, quoique toujours animé. Je m'échappais de Paris par la barrière de Courcelles, ouverte uniquement pour les gens à pied. Je traversais une vaste plaine, d'une culture variée, et je venais m'asseoir, dans la belle saison, sur les bancs du Sully.

Un jour du mois de septembre dernier, je m'y reposais avec beaucoup de monde : il y avait des hommes et des femmes de Colombes et de Gennevilliers, deux villages très connus à la halle de Paris, dont ils sont les principaux pourvoyeurs. Il y en avait aussi de la petite ville d'Argenteuil, également connue par ses vins, rivaux de ceux de Suresne, et par ses figues, dont les Provençaux qui habitent Paris se gardent bien de goûter. De ce groupe intéressant sortit un orateur, ou plutôt un historien, qui, pendant que nous attendions le bateau, nous parla ainsi de l'ormeau sous lequel nous nous reposions.

Il y a trente ans que cet arbre était en grand honneur parmi nous et attirait les habitants des villages voisins; sous son ombrage on venait danser et se livrer à d'aimables jeux. On dansait aussi sur l'autre rive, et les danseurs et les ménétriers qui se voyaient et s'entendaient, faisaient assaut de gaieté et de talent; des cris de joie et de bonheur traversaient le fleuve et devaient faire tressaillir les ombres fortunées de Sully et de Henri. Que d'amours déclarés! Que de mariages conclus ! Que d'aimables rencontres! Que de secrets confiés à l'ombre du Sully !

Pendant la révolution, cet arbre chéri fut abandonné, mais toujours on le respecta. Il avait échappé aux ravages de l'invasion de 1814; tous les soldats de l'Europe, ayant à leur tête, leurs empereurs et leurs rois, avaient passé devant lui avec un sentiment de

respect et d'admiration. Depuis cette époque, sa végétation reprenait la vigueur du premier âge; les danses recommençaient sous son ombrage, lorsqu'au mois de juillet 1815, les armées françaises et étrangères, ramenées sur les deux rives de la Seine, vinrent poser leurs tentes autour de l'ormeau, et ne respectèrent plus sa vieillesse. Un jour une batterie volante est placée dans la plaine; elle menace le pont de Neuilly. Pour la rendre plus meurtrière, on veut la masquer, et aussitôt le pauvre Sully est entouré de sapeurs; ses branches tombent sous les hâches de Mars, et sont transportées à la batterie qu'elles couvrent à regret de leur feuillage.

A cet endroit du récit, la nacelle arrive, nous y entrons tous. Contre les sages réglements de police, nous y étions plus de quinze; mais nous avions un batelier jeune et vigoureux et d'ailleurs la rivière était tranquille comme un beau jour d'automne. Nous abordâmes heureusement. Pendant la traversée, l'histoire de l'ormeau n'avait pas été interrompu. « Il est dépouillé, notre bon Sully, nous disait l'historien. Il ressemble à un mât de vaisseau qui a essuyé une forte tempête; mais ses branches et ses rameaux renaîtront, et nos enfants danseront encore sous son ombrage. Dans le triste état où on l'a réduit, il est encore utile, il sert comme de boussole aux bateliers, qui, sans ce guide, se laisseraient entraîner par le torrent et dépasseraient le port. Il sert à marquer la hauteur de la rivière; il porte le tarif du passage, toujours effacé par une main intéressée.

Son tronc offre encore un abri contre les grands vents qui s'élèvent sur les bords de la Seine. » Ici se termina le recit. Celui qui nous l'avait fait, nous quitta pour prendre une autre route.

Je m'égarai sur ces prés fleuris, si heureusement chantés par Mme Deshoulières. Je rêvai à l'ormeau, au vénérable Sully : sa prospérité passée, son infortune présente m'intéressaient, d'autant plus, que je reconnaissais la France dans ces deux états, et que je comparais cet arbre à notre patrie. Comme lui, elle est aujourd'hui souffrante et affaiblie. Le même événement, la même cause qui ont dépouillé l'ormeau et arrêté sa superbe végétation, ont presque épuisé nos ressources et éloigné notre prospérité : mais la France offre les mêmes espérances que le Sully : s'il se couvre de feuillage ; s'il voit encore les danses et les jeux champêtres, la France aussi reprendra sa première vigueur et l'attitude qui lui convient. Un bon roi, un sage gouvernement, lui rendront la force et la santé qu'une terre fertile et une bonne culture doivent rendre à l'ormeau. *Dieu qui protège la France*, nous a rendu les petits-fils du bon Henry ; puisse-t-il, à chacun de leur règne, accorder un Sully !

FIN.

IMPRIMERIE DE E. POCHARD,
Rue du Pot-de-Fer-St.-Sulpice, n° 14.

6124

x

No. Cajo, Co. Nayon

6924

3 2044 019 305 465